
3 1761 07144497 0

JÉROME ET JEAN THARAUD

RABAT

OU

LES HEURES MAROCAINES

DIXIÈME ÉDITION

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

1918

RABAT

OU

LES HEURES MAROCAINES

DES MÊMES AUTEURS

Dingley, l'illustre écrivain *(couronné par l'Académie des Goncourt)*. Édition nouvelle. Émile-Paul, éditeur.

La Maîtresse Servante. 16e édition.

La Fête Arabe. 10e édition.

La Tragédie de Ravaillac. 10e édition.

La Bataille à Scutari d'Albanie. 9e édition.

La Vie et la Mort de Déroulède. 8e édition.

L'Ombre de la Croix. 18e édition.

Pour paraître prochainement :

Une Relève.

JÉROME ET JEAN THARAUD

RABAT

OU

LES HEURES MAROCAINES

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

1918

Justification du tirage

N° 4,853



A NOS AMIS

Pierre et Édouard CHAMPION

RABAT

OU

LES HEURES MAROCAINES

CHAPITRE

LES CIGOGNES DE RABAT

Je croyais qu'il n'y en avait qu'en Alsace ! Et je les trouve tout le long de cette côte marocaine, immobiles sur leurs longues pattes, avec leurs plumes blanches et noires, leur cou flexible et leur bec de corail qui fait un bruit de castagnettes... Je ne sais comment aucune image, aucun hasard de lecture ne m'avait préparé à les voir ici, ces cigognes. Et c'est pour moi un plaisir

enfantin de rencontrer ces grands oiseaux, que j'imaginais seulement sur les cheminées de chez nous. Avec le même air familier, la même attitude pensive qu'au sommet d'un clocher d'Alsace, elles se posent sur les murs d'enceinte des vieilles petites cités maugrabines, Fédhala, Bouznika, Skrirat, Témara, qui s'échelonnent sur les grèves de Casablanca à Rabat. De ces vieilles petites cités, on n'aperçoit rien d'autre que le corset de leurs murs rouges, dont la ligne flamboyante n'est interrompue çà et là que par d'énormes tours carrées, une porte, un éboulis ou la verdure d'un figuier. Mais de la vie enfermée dans ces remparts couleur de feu on ne voit, on n'entend rien. Seuls, les graves oiseaux blancs et noirs animent ces kasbahs mystérieuses, posées là sur le sable comme les gravures de quelque ancien traité de fortification. Debout sur les cré-

neaux en pointe, le bec tourné vers la mer ou vers le bled désolé, on dirait les sentinelles d'une vaste cité d'oiseaux ; et l'indigène accroupi dans ses loques, au seuil du grand trou d'ombre que fait la porte de la ville, semble n'être que le gardien de ces nids fortifiés, l'esclave de ces hôtes aériens.

Ah ! ce n'est pas ici qu'il faut venir chercher les fantaisies gracieuses de l'imagination musulmane ! Avec leurs créneaux et leurs tours, ces forteresses rouges de la côte marocaine n'éveillent dans l'esprit qu'un brutal sentiment de rapt, de pillage, de vie violente et menacée. Sous un ciel décoloré par l'excès de la lumière et l'humidité marine, leur présence énigmatique ajoute encore à la morne détresse des eaux et de la terre brûlée. Et vraiment c'est inattendu, après ces dures images de soli-

tude et de piraterie, de tomber tout à coup sur un charmant conte oriental.

C'est cela ! un vrai conte oriental, à la fois guerrier et si tendre, où la tombe se mêle tout familièrement à la vie, et sur lequel glisse le souvenir du divin Cervantès, et de Robinson Crusoë, et de tous les captifs, et les captives inconnues, que les corsaires ont emmenés jadis dans ces maisons couleur de neige... A l'embouchure d'un lent fleuve africain où la mer entre largement en longues lames frangées d'écume, deux villes prodigieusement blanches, deux villes des Mille et une Nuits, Rabat el Fath, le Camp de la Victoire, et Salé, la barbaresque, se renvoient de l'une à l'autre rive, comme deux strophes de la même poésie, leurs blancheurs et leurs terrasses, leurs minarets et leurs jardins, leurs murailles, leurs tours et leurs grands cimetières pareils à des landes

bretonnes, à de vastes tapis de pierres grises étendus au bord de la mer. Plus loin, en remontant le fleuve, au milieu des terres rouges, rouge elle aussi, s'élève la haute tour carrée d'une mosquée disparue. Plus loin encore, encore une autre ville, ou plutôt les remparts d'une forteresse ruinée qui maintenant n'est plus qu'un songe, un souvenir de pierre dans un jardin d'orangers. Et de Rabat la blanche à la blanche Salé, par-dessus le large estuaire du fleuve, de la solitaire tour de Hassan à Chella la mystérieuse, c'est, du matin au soir, un lent va-et-vient de cigògnes qui, dans la trame de leur vol, relient d'un fil invisible ces trois cités d'Islam ramassées dans un étroit espace, ces blancheurs, ces verdures, ces eaux.

Est-ce mon imagination ou mes yeux qui voient dans cet endroit un des beaux lieux du monde ? Pareil aux grands oiseaux, mon

regard se pose tour à tour, sans jamais se lasser, sur toutes ces beautés dispersées. Mais comme eux il revient toujours à la sortie du fleuve, sur le haut promontoire qui dresse au-dessus de Rabat une puissante masse en trois couleurs, de blanc, de vert et de feu. C'est à lui seul un paysage qui saisit l'âme tout entière, un paysage ardent et laiteux, brûlant et frais à la fois, tel qu'on pensait n'en pouvoir rencontrer que sur les toiles d'un Lorrain ou dans les grandes folies d'un Turner. Du coup pâlissent dans la mémoire les souvenirs, si romanesques pourtant, de ces comptoirs fortifiés que Venise en ses jours de gloire a semés dans l'Adriatique, de Trieste à Durazzo. Tous les peuples divers, venus ici pour une heure ou pour des siècles, Carthaginois, Romains, Arabes, Portugais, ont bâti sur ce rocher. Il y a là-haut un amoncellement prodigieux

de murs rouges qui plongent à pic dans la mer ou s'appuient sur la falaise, les uns délités et ruineux, les autres surprenants de jeunesse, de force vivace ; des buissons de cactus, des touffes de roseaux, toutes les espèces de figuiers ; un amas de maisons misérables mais éblouissantes de chaux vive, où les sultans ont installé quelques familles d'une tribu guerrière, la tribu des Oudayas, qui donne son nom au rocher ; un beau palais mauresque avec sa cour, son jet d'eau, ses jardins, où les jeunes pirates s'initiaient jadis aux secrets de la navigation ; une porte géante qui à elle seule ferait une vraie forteresse ; le mât léger d'un sémaphore ; et au sommet de tout cela, dominant des lieues de mer et de campagnes vides, la tour carrée d'un minaret.

De près, cet étonnant décor, sous la lumière du plein midi, découvre bien un

peu sa misère. Le temps, les hommes, les vents du large ont attaqué cet appareil guerrier, détruit en mainte et mainte place la robuste perfection des choses. Les blanches maisons accrochées aux éboulis des murailles ne cherchent même pas à cacher ce qui s'entasse, dans leurs cours, de femmes en haillons, de misère, d'enfants charmants mais sordides; les verdures, qu'aucune pluie n'a lavées depuis longtemps, sentent un peu la soif et la poussière en dépit de l'humidité marine; des détritus de toutes sortes descendent à la mer en longues traînées noirâtres au milieu des pierres écroulées. Il n'y a pas jusqu'aux nids de cigognes posés sur un pan de la ruine comme de larges plateaux d'immondices, qui ne se montrent eux aussi à nu dans leur pauvreté orientale, ajoutant leur misère d'oiseaux à celle qui s'agite déjà parmi ces murs embrasés.

Mais qu'on s'éloigne ou que vienne le soir, et le magique Orient refait aussitôt ses prestiges sur la Kasbah des Oudayas. Quand le soleil s'incline à l'horizon et qu'une lumière voilée de brume enveloppe ce rocher plein d'histoire, tout se recrée, tout s'anime. Les murs retrouvent leur jeunesse et leur ancienne perfection, la verdure son éclat, les nids leur poésie aérienne. Le mât du sémaphore, avec ses agrès compliqués, paraît quelque bateau fantôme jeté là-haut sur ces pierres par un coup de mer monstrueux. Les pauvres petites maisons blanches et le minaret qui les couronne ne forment plus qu'une vaste féerie d'une complication folle, où s'enchevêtrent et se confondent les terrasses et les jardins suspendus. Cette roche guerrière et ses remparts rougeâtres ne semblent plus servir qu'à soutenir la rêverie. La longue houle

atlantique, qui se brise en bas sur les rochers, met une rumeur héroïque autour de ce palais de songe. De l'autre côté de l'estuaire, Salé la barbaresque n'est plus qu'un jeu de la lumière, une gracieuse fantaisie de la lune sur le sable, une dernière frange d'écume apportée là par le flot.

Au pied de ce haut promontoire, on a toujours fait de grands rêves. Dans quelle bibliothèque de Fez, de Marrakech ou d'Espagne, dans quelle poussière ou quel néant éternel reposent aujourd'hui les plans que dessina jadis un architecte maugrabin, pour faire de la charmante et modeste Rabat une nouvelle Alexandrie? C'était, je crois, un sultan almohade, contemporain de saint Louis, qui en avait conçu l'idée. Aujourd'hui le rêve est repris; les racines du figuier vivace repoussent sur la vieille muraille. Dans un temps prodigieusement rapide, ce

vieux mot de Rabat aura dépouillé pour toujours son voile de brume atlantique, et ces rauques syllabes, nous les prononcerons avec l'orgueil tranquille et cette familiarité, hélas ! un peu banale, qu'on attache déjà aux noms prestigieux naguère d'Oran, de Constantine ou d'Alger. Au pied de la tour solitaire, nous commençons de construire nos demeures entre les murs de la ville indigène, qui continuera de mener (*incha Allah !* s'il plaît à Dieu !) sa traditionnelle vie musulmane, et les remparts flamboyants de la mystérieuse Chella. Ces masses blanches dispersées dans les vergers, ces jardins pleins de fleurs, ces buissons de bougainvilliers, ces haies de géraniums et de liserons bleus, ces maisons de bois provisoires, ces légers bungalows qui ne sont là que pour un jour, ces cabanes de mercantis bâties avec deux planches au bord de sentes

poussiéreuses, ce palais de sultan dans une campagne déserte, ces avenues déjà tracées mais encore sans maisons, et ces maisons sans avenues, ce cabaret plein de soldats auprès du four d'un potier qui travaille aujourd'hui encore comme on travaillait à Carthage : c'est l'Alexandrie nouvelle. Demain une ville française couvrira le vaste espace que nos architectes lui ont réservé sur le papier. Ses maisons, ses rues, ses mœurs viendront battre les murailles de la silencieuse Chella. Pour des années ou pour des siècles ? semblent se demander avec un air de sphinx les grands murs flamboyants de la cité disparue, qui de tout ce qui vécut, aima et combattit dans leur tragique enceinte, ne gardent plus de vivant qu'une source d'eau fraîche et quelques pierres de tombes disloquées par les figuiers.

CHAPITRE II

LA FANTASIA NOCTURNE

La maison que j'habite, dans la ville indigène, n'a pas de fenêtres sur le dehors. Son mur blanc tout uni ne présente à la rue qu'une lourde porte à clous, avec une ferrure en forme de main de Fathma, un heurtoir pour le cavalier, et, au-dessous, pour le piéton, un gros battant de cuivre. On entre dans un couloir au fond duquel est pratiquée, comme dans l'antique maison romaine, une niche avec son banc pour loger, la nuit, un esclave. Le corridor fait un coude et l'on se trouve au cœur du logis, dans une charmante cour carrée, un patio ouvert sur le ciel.

Un petit cloître, des colonnes, un balcon et sa balustrade d'un bleu rustique et passé, des fenêtres en coquilles, de hautes portes qui ferment les chambres, de hauts portails plutôt, dans lesquels sont découpées des entrées plus petites en forme d'arcs surbaissés, d'autres colonnes sur le cloître reliées entre elles par des arcs ajourés... Mais c'est un palais! direz-vous. Non, c'est une très simple demeure, une modeste maison arabe, et les mots sont bien maladroits qui donnent à tout cela un faux air d'opulence. Les colonnes ne sont que des briques recouvertes de plâtre: les arabesques des stucs, les palmettes à deux branches et les pommes de pin s'effacent sous la chaux dont les ménagères les blanchissent depuis je ne sais combien d'années; les hautes portes ne sont pas peintes de vert amande, de bleu turquoise ou de violet aubergine,

mais d'un simple badigeon bleu délavé par les pluies d'hiver. On n'y voit point de ces plafonds de cèdre aux incrustations de nacre, qui font la gloire des riches demeures musulmanes. Pas de jet d'eau non plus dans la cour : rien qu'un puits à l'angle d'un mur. Et le pavé de mosaïque n'a pas de beaux dessins compliqués.

Pourtant, oui, c'est un palais, si on appelle ainsi un séjour où tout est fait pour le secret d'une vie singulière et pour le plaisir des yeux. Dès qu'on a mis le pied dans cette cour, pour laquelle la maison a réservé toutes ses grâces, on a l'impression délicieuse de laisser la vie derrière soi, d'entrer dans un nouveau royaume de silence, d'oubli, de solitude et de fraîcheur. Impossible d'imaginer, pour les heures brûlantes du jour, un endroit plus agréable que ces vastes chambres nues, larges à peine de trois ou quatre

pas mais invraisemblablement longues et élevées, et si gracieusement ornées de portiques en plâtre ajouré qui forment à chaque extrémité deux alcôves en ogive. Par terre, sur le dallage de briques, des nattes, des tapis, des matelas couverts de mousseline, qui courent comme un sofa le long de la muraille blanche, et, dans chacune des alcôves, un amoncellement de matelas pareils, de coussins aux couleurs vives. Rien de plus, mais c'est parfait. Et que l'on est reconnaissant à la fenêtre d'être si petite sous sa coquille étrange, à la porte d'être si lourde, si impénétrable au soleil, lorsqu'on a mis, entre soi et l'aveuglant éclat du jour, ses deux énormes portants de cèdre fermés par un loquet de fer !

Là-bas, dans la ville française qui se bâtit hors des murailles, nos architectes s'ingénient à copier le détail gracieux de

ces demeures musulmanes ; mais ces fantaisies charmantes que le sage artiste arabe réservait pour l'intérieur du logis, nous les offrons, nous, à la rue. Cette maison d'Islam, toute repliée sur elle-même et orientée vers le secret, nous la retournons comme un gant. Comment faire autrement sans nous renier nous-mêmes? Une maison c'est une âme : la nôtre est toute curiosité, agitation, inquiétude, toute projetée vers le dehors. Nous croirions déjà être descendus au tombeau, si la vie, que nous venons de laisser à la porte, ne rentrait aussitôt par la fenêtre.

Et puis — je le pressens déjà à quelque chose comme un frisson qui, même dans ces journées de juillet, tombe le soir sur les épaules — quand les averses de l'hiver s'abattent au fond de cette cour avec la fureur obstinée qu'ont, parait-il, les pluies

sur cette côte, et que l'eau des terrasses ruisselle à flot de ces petites tuiles qui dessinent là-haut, sur le faîte des murs, de légers festons d'un vert tendre, ah ! comme elle doit être triste et perdre son riant visage, cette blanche maison, sans feu, sans cheminée, sans fenêtres (ou si petites) et qui ne reçoit de jour que par ces grandes portes ouvertes, où pénètre avec le froid, la lumière grise et mouillée !...

Quand je suis dans mon puits d'ombre, pour revenir au sentiment qu'une vie existe au dehors, je gravis la petite échelle qui conduit à mon toit. Aucun homme, fût-il musulman, n'a le droit de paraître sur les terrasses. Elles sont réservées aux femmes, et c'était un de leurs plaisirs, au coucher du soleil, ces promenades, ces visites, ces bavardages entre le ciel et la terre. Mais depuis quelques années, des regards indiscrets sont

venus jeter le désarroi dans leurs réunions aériennes. Plutôt que de subir notre curiosité elles restent au fond des patio, et si par hasard quelques-unes se montrent encore au soir tombant, ce n'est plus comme autrefois à visage découvert, dans l'éclat de leur toilette, mais toutes empaquetées de laine, et telles qu'on les voit dans la rue.

Ma présence ne dérangera donc personne. C'est du moins ce que je me dis, tout en sentant très bien l'inconvenance de ma conduite; et je monte, rempli de remords, n'ayant pas la courtoisie de sacrifier à ces captives l'agrément de respirer l'air du soir... Mais combien nous devons leur apparaître odieux à tous ces gens d'Islam, et gênants, et insupportables, même quand notre curiosité n'est faite que de sympathie et du désir de comprendre!

Là-haut, tout est blancheur apaisée, lai-

teux, doux au regard. Un ciel de lumière et de brume, qui rappelle plutôt la Bretagne que la Méditerranée, confond les mille petits murs qui séparent les terrasses dans la même pâleur argentée. De loin en loin s'élèvent, sur ce désert de neige, les dernières branches d'un laurier surgi du mystère d'une cour; une épaisse ombre noire encadrée par deux colonnes et une ogive ajourée; un feston de tuiles vertes que supporte un linteau de bois; les tours rougeâtres des mosquées où flotte le drapeau de la prière presque invisible à cette heure; et çà et là, d'énormes cubes blancs posés sur ces blancheurs comme de nouvelles maisons entassées sur les autres, et qui donnent, j'imagine, une assez juste idée de ces riches demeures de Tyr ou de Sidon, sur lesquelles on montait, le soir, faire l'invocation à la lune.

Pas une femme sur ce désert aérien. Si, pourtant. Pas très loin de moi, glisse une légère ombre rosée. Elle escalade un mur avec l'agilité d'un chat. Une autre robe la rejoint, toute verte celle-là, et se met à sa poursuite. Pendant quelques minutes, je ne vois que ces deux couleurs qui tournoient, s'emmêlent, paraissent et disparaissent derrière les petits murs, sans que je puisse arriver à reconnaître si elles sont laides ou jolies, — jeunes assurément toutes deux, les pieds nus, de longues tresses entrelacées de laine noire sautant sur leurs robes passées, et des bras si bruns, si chauds, au milieu de ces blancheurs mortes ! Jeu gracieux de formes légères, de mousseline, de soie fanées. Charmant intermède de clowns dans un cirque lunaire.

Au bord de ces choses de rêve inconsistantes et ouatées, la masse puissante, inat-

tendue, de la Kasbah des Oudayas, avec sa porte géante, semble retenir sous son arc en forme de fer à cheval, toute l'ombre de la nuit qui vient. La mer n'est plus qu'un sentiment, un bruit, une fraîcheur qu'on sent sur son visage, une ligne plus foncée du ciel, un peu d'écume qui miroite, s'éteint et se ravive sur la grève du cimetière de Salé. Et là-bas dans les terres, au delà de la Tour Hassan, immatérielle dans le ciel parmi les vapeurs du fleuve, déjà s'est installée la grande solitude du crépuscule angoissant.

Peu à peu, au fond des patio, quelques bougies s'allument. Une autre et puis une autre. Chaque maison devient une grande lanterne, qui projette au-dessus d'elle le rayonnement de sa clarté. Sous la brume qui s'épaissit de minute en minute, toutes les terrasses prennent l'aspect d'on ne sait quel vague jardin fantôme, illuminé par des

parterres de lumière. Du milieu de ces choses éteintes et de ces lueurs encore pâles dans ce qui reste de jour, montent des chants, des musiques, un vacarme où la flûte arabe entraîne dans sa frénésie l'archet des aigres violons, le battement des mains en cadence et le tam-tam des tambourins à cymbales. D'éclatants sons de trompette tombent du haut des minarets et déchirent le crépuscule d'une longue note cuivrée, prolongée jusqu'à bout de souffle. C'est le mois du Ramadan. La journée de jeûne est finie et, avec la nuit, commencent la musique et le plaisir.

En Algérie, en Tunisie, c'est la rageuse rhaïta, qui par ces nuits de fête invite les cœurs à la joie avec sa ritournelle monotone et passionnée. Mais ici les Maures andalous ont apporté d'Espagne cette longue trompette dont la sonorité guerrière éveille plutôt le

souvenir de quelque triomphe romain, ou plus modestement une trompe de tramway. que les troubles ardeurs de la musique orientale. A ces longs appels de cuivre, d'autres appels se mêlent, une grande plainte religieuse lancée à pleine voix au-dessus des mosquées et des petits parterres lumineux. Que disent-elles, ces phrases mystérieuses qui jettent sur la ville un immense filet de prière?... De la tour d'une mosquée à l'autre tour d'une mosquée, elles se répondent, comme chez nous les cloches d'une église répondent à un autre clocher. Mugies plutôt que récitées, elles s'enfoncent en de longs silences pour laisser au chanteur le temps de reprendre haleine. On ne sait jamais si la plainte est finie ou va continuer encore. Tantôt ces voix puissantes dominent les murmures épars des concerts invisibles qui retentissent au fond des puits lumineux; tantôt les rhaïta, les tam-

bourins et les violons de la fête nocturne jaillissent avec un bruit si aigre, si nombreux, si passionné qu'ils étouffent dans leur vacarme le pieux mugissement des muezzins. Autour de moi, tout est vacarme pour mes oreilles habituées à des rythmes autrement conduits. Mais au milieu de ce tapage mieux que dans l'art le plus parfait, un instant je crois saisir le sens profond de la musique faite essentiellement pour le délire et la fête.

Enveloppé dans mon manteau, comme je le serais à cette heure en Bretagne ou en Irlande, j'écoute cette lutte aérienne entre les voix du ciel et les bruyants petits plaisirs de la terre. Il fait humide et frais, presque noir. Cette nuit marocaine n'a pas la transparence qu'ont, en ces mois d'été, les nuits de Tunis ou d'Alger. Dès que vient le crépuscule, la buée de l'Atlantique efface les

contours des choses; et si la lune n'est pas dans son éclat, les blancheurs des murailles, si étincelantes à midi qu'elles semblent défier les ténèbres, s'évanouissent assez vite dans ce brouillard marin qui ne devient jamais de la pluie. A cette heure, la ville ressemble à quelque immense chapelle bleuâtre éclairée par des veilleuses. Dans cette harmonie bizarre, faite de bruits discords et de lumières invisibles, il n'y a que mon patio, où la bougie s'est éteinte dans sa lanterne multicolore et d'où ne monte aucun bruit, qui fasse au-dessous de moi un grand trou de silence et d'ombre.

Soudain, un tambour furieux, pressé, courant de porte en porte comme si l'ennemi était sous les murailles et qu'il fallût s'élancer aux remparts, emplit toutes les rues, réveille les trompettes de cuivre endormies depuis un moment, et qui recommen-

cent aussitôt de disperser sur la ville leurs éclats assourdissants. Pendant quelques minutes, c'est un tumulte infernal de tambours déchaînés et de trompettes qui se déplacent aux quatre angles des minarets en jetant leurs clameurs sauvages. Tout ce furieux tapage est fait pour réveiller les dormeurs (comme si quelqu'un pouvait dormir par cette nuit forcenée!) et les prévenir qu'il est temps de manger avant la reprise du jeûne.

Cependant, peu à peu s'apaise cette belliqueuse rafale, tandis que du haut des mosquées, les plaintives litanies s'envolent et restent longtemps suspendues sur de grandes ailes sonores. Puis de nouveau, les trompettes de cuivre lancent, toutes ensemble, une fanfare sauvage qui ne dure qu'un instant. Et de ces meuglements barbares, tout à coup sort quelque chose de surprenant,

de magnifique, qui me dresse debout sur ma terrasse, l'oreille tendue et le cœur enivré. Une troupe hardie de voix fraîches, joyeuses, qui paraissait n'attendre que le signal assourdissant des cuivres, bondit à deux cents pas de moi, du minaret de la grande mosquée. Quel élan, quelle allégresse ! Ce ne sont plus ces modulations lugubres pesamment jetées aux ténèbres, ni ces mille petits chants discords qui semblent, comme les cigognes, ne se tenir que sur un pied et chanceler à tout moment dans leur courte cadence. C'est un grand mouvement d'enthousiasme et de jeunesse, une de ces grandes musiques qui libèrent brusquement l'esprit des mille vanités qui l'encombrent, pour soulever dans l'âme de celui qui écoute l'émotion la plus vague, la plus indéterminée, ou réveiller au contraire avec une force décuplée l'inquiétude la plus

particulière à son cœur. Toutes ces voix avancent d'un beau train joyeux et grave. Parfois, l'une d'elles plus rapide, et saisie d'un délire sacré, s'élance hors de la troupe, se cabre, la dépasse, dessine dans le ciel une arabesque sonore, puis rentre et disparaît dans le chœur des autres voix qui ont précipité leur allure. Et cela fait penser à quelque fantasia de chevaux invisibles, d'invisibles chevaux ailés qui galopent là-haut, dans la nuit.

Quelquefois, une voix trébuche. Depuis trois semaines bientôt que dure le Ramadan et que, chaque nuit, ces chanteurs jettent ainsi dans les ténèbres ces strophes en l'honneur du Prophète, les gosiers se sont un peu fatigués. Mais que sont les faux pas, les hésitations, les chutes de ces cavaliers ailés ? Le grand mouvement de la fantasia nocturne emporte tout dans son élan héroïque.

On raconte que le poète qui composa cette chanson mystique était un poète aveugle, et que Mahomet en récompense lui rendit la lumière des yeux. Mais qu'a fait le Prophète pour l'artiste inspiré qui inventa la musique? Lui aussi eût mérité sa légende; or il est anonyme, comme tous ceux qui ont créé de la beauté en Islam, anonyme comme l'architecte qui a construit la tour Hassan, la Koutoubia de Marrakech ou la Giralda de Séville. Dans ces grands cimetières qui s'offrent au vent et à la vague sur les dunes de Rabat et de Salé, on vient encore aujourd'hui s'asseoir près des tombeaux d'illustres docteurs coraniques. Mais rien ne signale au passant la tombe des artistes profanes : sur leur mémoire semble jeté le voile hostile, plein de défiance, qui couvre le visage des femme.

Brutalement, un coup de canon arrête en

pleine course la chevauchée aérienne. L'heure avance, l'aube n'est pas loin, le jeûne va reprendre avec le lever du soleil. A l'intérieur des patio, tous les bruits de la fête se sont peu à peu apaisés, les lumières se sont éteintes. Dans l'air les tristes litanies ont pris la place des musiciens passionnés. Du haut de ma terrasse je n'entends plus, au fond des ruelles, que le claquement des babouches et les murmures des fidèles qui se rendent aux mosquées.

CHAPITRE III

LE MYSTÈRE DE LA RUE

Oui, ma maison musulmane est charmante, mais elle est enchantée. Quand on y est entré, on n'en peut plus sortir, tant elle emploie de grâces à vous garder dans son ombre ; et lorsqu'on est dehors, impossible de la retrouver dans le dédale des ruelles blanches, des longs couloirs tortueux et compliqués entre de grands murs vides, fantomatiquement pareils, dont la monotonie n'est rompue que par les portes ferrées toujours closes.

Aujourd'hui encore, j'ai tourné tout autour pendant des heures, sans arriver à recon-

naître ses gros clous et ses heurtoirs. A la lettre, j'étais perdu dans cette petite Rabat, qui tient dans le creux de la main, plus que je ne l'ai jamais été dans aucun autre endroit d'Orient. Où retrouver dans ces blancheurs les points de repère que j'ai logés dans ma mémoire pour reconnaître mon chemin : une négresse en train de reblanchir son mur; la maison du Vizir où les secrétaires et les chaouchs bavardent sous le frais corridor; la fontaine où les nègres emplissent leurs outres en peau de chèvre, et trois vieux maraîchers accroupis au milieu de leurs concombres ?... Si la mince rue que l'on suit n'a pas entre ses deux trottoirs une rigole de terre battue, juste assez large pour que l'âne, la mule ou le cheval puisse y poser le pied, on est entré dans une impasse, un de ces chemins sans issue que l'Orient affectionne avec son

éternel désir de vivre replié sur lui-même et de multiplier son secret. Et qu'elle est mince, qu'elle est étroite la rigole de terre battue ! Comme l'œil, l'esprit distraits ont tôt fait d'en perdre la trace ! Islam, Islam, qu'il est donc difficile de circuler dans ton mystère ! On croit toujours que l'on comprend, on croit toujours qu'on suit la piste, mais déjà le pied n'est plus dans la rigole étroite, et devant l'imagination qui se figurait le chemin tout tracé, se dresse le mur indéchiffrable, l'éternelle porte fermée.

Ici, le même burnous blanc couvre riches et pauvres, et la façade des maisons. Rien de cette diversité que partout ailleurs dans le monde, et même dans l'Orient islamique, mettent sur les demeures, comme sur les habits des hommes, la fortune ou la misère. Rien que ces grandes surfaces vides, que deux fois par an on recouvre d'un nouveau

linceul de chaux. Pas même ces moucharabiehs de Tunis, du Caire ou de Constantinople, qui, si secrets qu'ils soient, rassurent, égaient la rue de toutes les curiosités féminines que l'on sent s'agiter derrière leurs croisillons de bois. Parfois, au-dessus d'un chambranle, un léger cadre de pierre sculptée annonce un peu d'opulence. Mais il n'y a véritablement que l'élévation des murailles, ou mieux encore la distance qui s'étend entre deux seuils, pour mettre dans l'esprit l'idée que, derrière ces blancheurs égales, toutes les vies ne se ressemblent pas, et qu'ici comme ailleurs il y a, près de la pauvreté, la puissance et la richesse. Alors avec étonnement, les yeux mesurent la grandeur de l'espace qu'enferme, le long d'une ruelle, un de ces murs sans fenêtre qui tourne dans une autre venelle, tourne encore et retourne pour achever son énorme carré

où une seule entrée donne accès. Parfois, le lourd battant de cèdre entr'ouvert laisse voir un vestibule, un dessin de mosaïque, des colonnes, des arcs à jours. Mais le corridor fait un coude qui borne aussitôt le regard, et je ne sais par quel mystère, toujours une main invisible s'oppose à ma curiosité et me pousse la porte au visage.

Qui donc habite ces vastes cubes blancs ? Lequel de ces hommes en burnous, aux pieds nus dans des babouches, qui ressemble à cent autres qu'on rencontre dans les rues ? Quelle existence peut-on mener dans ces étonnants logis ? Combien de femmes, combien d'esclaves noires habitent ce silence qu'aucune fenêtre n'anime ? Est-il vrai, comme on me l'assure, que cette paix n'est qu'apparente, et que derrière ces clôtures s'agite une vie fastidieuse et prodigieusement énervée ? On me dit que les femmes,

dans ces demeures si calmes, passent les journées interminables à se disputer entre elles, à manger des confitures opiacées, à brûler des parfums excitants, à se livrer à une foule de pratiques magiques pour se rendre favorable l'immense troupe des génies, des petits dieux familiers que la sorcellerie appelle ou éloigne à son gré?... Les femmes de chez nous, admises à pénétrer près d'elles, s'étonnent de leur indifférence à l'arrangement de leurs logis et au soin de leurs enfants. Leur coquetterie barbare les choque. Elles assurent que bien peu sont belles. Mais une femme est toujours suspecte quand il s'agit d'en apprécier une autre, non que la jalousie ait ici rien à voir, mais un détail de toilette, un tatouage bizarre suffit souvent à cacher la vraie beauté d'un visage. Et puis, à quoi bon chercher à pénétrer ces vies cloîtrées? Le plus curieux qu'elles aient

à nous offrir, c'est sans doute leur secret. On aurait trop vite épuisé le plaisir de les connaître. La sagesse est de les laisser à cette ombre où l'Islam les a rejetées, et où il serait tout à fait déraisonnable de penser qu'après une si longue habitude, elles n'ont pas trouvé le bonheur.

Mais qu'est devenue la négresse qui badigeonnait sa muraille, la maison du Vizir, le moulin, la fontaine, l'étalage de pastèques et de concombres? A tout hasard, je me dirige sur des voix de mendiants qui psalmodient dans une rue. Ils sont assis devant une kouba, sous une fenêtre grillagée à laquelle flottent des chiffons et des touffes de cheveux. C'est le tombeau d'un saint qui, pour quelque folie ou quelque vertu légendaire, a mérité d'être enterré ici, de conserver sa place au milieu des vivants, d'échapper au cimetière de la dune, à cette

terrible égalité où précipite la mort musulmane et toute mort. En me dressant sur la pointe des pieds, je puis jeter un regard dans l'intérieur du mausolée. Aveuglés par la lumière, mes yeux éprouvent de la peine à distinguer quelque chose. Des veilleuses, un cierge de cire qui achève de se consumer dans un chandelier de cuivre, éclairent un catafalque couvert de velours et de soie, que surmontent aux quatre coins des étendards blancs, verts et rouges. Au plafond, parmi les veilleuses, brillent ces boules multicolores qu'on gagne aux loteries foraines ; aux murs, des ex-voto, des tablettes de bois peint, une profusion incroyable de pendules, d'horloges, de coucous arrêtés ou réglés à des heures différentes, toutes machines à calculer le temps qu'on est bien étonné de rencontrer dans cette chambre funèbre. Cette petite masse de nuit pieuse, perdue dans

la lumière qui flamboie tout alentour, ce cercueil presque dans la rue, c'est à peu près la seule chose qui vive dans ce quartier aveugle et muet, au milieu de ces maisons mortes, peuplées de vies invisibles.

Au sommet de la coupole qui couronne cette chapelle d'Islam, un vaste nid de cigogne est posé. Le long du mur, sous la fenêtre, la kyrielle des mendiants aveugles. Hommes déchus et libres oiseaux, tous les deux se ressemblent, tous les deux errants et fidèles, ramenés par chaque saison au même tombeau familier, l'un à la cime et l'autre au pied. L'écuelle de bois sur les genoux, ces mendiants, en plein soleil, insoucieux de chercher une ombre dont leur peau boucanée n'éprouve sans doute plus la douceur, et que leurs yeux sinistrement ouverts ne reconnaissent même plus, psalmodient leurs litanies, où revient sans cesse

le nom de Moulay Ibrahim, l'habitant du mausolée. Leurs voix infatigables bercent le silence d'alentour, tandis qu'en haut de la kouba, immobile sur une patte, la cigogne, dans la lumière argentée, semble l'image de la méditation solitaire, la prière elle-même prête à s'envoler en plein ciel.

Dans la ruelle, une forme blanche, enveloppée de la tête aux pieds d'une vaste serviette-éponge qui ne laisse paraître qu'un œil — une femme à qui son âge ou sa condition modeste permet de sortir dans la ville, — s'avance en traînant ses sandales jusqu'à l'entrée du sanctuaire. Elle se glisse par la porte entre-bâillée, me jetant au passage son regard de cyclope, un regard sans visage, impersonnel comme une flèche partie on ne sait d'où, mais si noir, si brillant, si avivé par la peinture et le fard que je comprends aussitôt pourquoi on

appelle œil du diable cet œil inquiétant de sorcière.

Un instant elle disparaît dans la cour de la kouba. A travers le grillage, je la revois, lourd et blanc fantôme, qui s'approche du tombeau. De sa main enveloppée dans un pan de la serviette-éponge qui lui sert de haïck, elle frappe sur le cercueil un ou deux petits coups secs afin de réveiller le mort, baise la place que sa main a touchée, s'accroupit sur la natte et, le dos appuyé au catafalque, s'efface, disparaît, s'anéantit dans le silence et le bruit des pendules, me laissant plus seul dans la rue que son passage sépulcral avait un instant animée.

Et toujours devant moi les blanches murailles se plient et se déplient dans une complication magique, qui me jette au fond des impasses ou me ramène dix fois de suite à l'endroit d'où je suis parti. Cependant,

voici le moulin que j'ai repéré sur ma route, avant la maison du Vizir. Le jour qui entre par la porte éclaire, et fantastiquement, des poutres, des toiles d'araignées, des choses indéfinissables sous la poussière qui les couvre, deux ou trois burnous accroupis devant un jeu de cartes, et le vieux cheval gris qui passe tour à tour des ténèbres à la lumière et de la lumière aux ténèbres, en faisant tourner la meule. Vraie gravure du Piranèse, une planche des prisons de Rome. Dans peu de temps sans doute, un moteur à essence (on en voit déjà quelques-uns çà et là, dans la ville) remplacera le vieux cheval fourbu, — mince progrès, en somme, comparé à celui qui attela un jour au timon de ce manège, à la place d'un esclave, cette pauvre bête efflanquée...

Je m'éloigne, je prends une rue, puis une autre rue encore, et de nouveau, par miracle,

me voilà ramené devant le moulin ténébreux. La partie de cartes est finie. Fatigué sans doute par le jeûne, le meunier s'est assoupi sur les sacs de grain. Le bâton, lui aussi, s'est endormi dans la farine. Plus de bruit. Le cheval s'arrête. Je ne distingue plus, dans l'ombre, que le doux œil de la bête illuminant la cave obscure.

On raconte qu'un jour, un Berbère de la montagne qui descendait, pour la première fois, dans un grand marché de la plaine, se sentit tellement perdu parmi les tentes de vingt tribus différentes, qu'il eut peur tout à coup de se perdre lui-même. Pour éviter cet accident, il avisa un marchand de poulets, prit une plume à la volaille et la piqua dans son turban ; et de temps en temps il la touchait, pour s'assurer qu'il était toujours lui-même.

Moi aussi, j'aurais bien besoin de mettre

une plume à mon chapeau ! Sans m'en apercevoir, je suis sorti du quartier silencieux des maisons blanches, et je me trouve tout à coup dans un autre univers, à mille lieues d'ici, en pleine Galicie, au pays des caftans noirs. Plus de haïcks, plus de serviettes-éponges, plus de turbans, plus de pieds nus dans les babouches. Ah ! je les reconnais, ces juifs vêtus de souquenilles, avec leurs ceintures de cuir, leurs chaussettes multicolores retenues par des jarretelles à leurs maigres jambes nues, leurs souliers éculés, et la calotte crasseuse posée tout en haut de leur crâne ! Je les ai vus sous une autre lumière, toujours pareils à eux-mêmes. Même air inquiet et subtil, même empressement à courir vers on ne sait quelle affaire, mêmes femmes alourdies par la graisse, mêmes gracieux enfants. Je respire aussi les odeurs qu'ils transportent

partout avec eux au fond de leurs ghettos, qu'on appelle ici des mellahs, — mellah, ce qui veut dire saloir, car de tout temps au Maroc les Juifs ont eu le privilège de saler, pour les conserver, les têtes des rebelles qu'on exposait sur les murailles. Mais les traditions se perdent, les mœurs deviennent débonnaires : j'ai beau regarder autour de moi, je ne vois pas la moindre tête mariner dans la saumure.

Est-ce un souvenir des jours, encore si près de nous, où tout Arabe, en bonne fortune, avait le droit d'entrer chez le premier Juif venu pour y satisfaire son désir? On a relégué dans ce quartier tout ce que la prostitution de la Méditerranée produit, je crois, de plus affreux. Ici, hélas! plus de mystère. Tout est tristement dévoilé. La volupté la plus brutale n'est séparée de la rue que par un rideau de mousseline, voire par de pai-

sibles Territoriaux chargés de la police, qui montent la garde à la porte, écoutant avec un air de sagesse ahurie le tumulte des phonographes, mêlé au bruit des flûtes indigènes et de la mandoline espagnole.

Je reviendrai certainement parmi ces vieilles connaissances, chercher dans le tumulte de ces insolentes musiques, l'antique vie d'Israël qui se poursuit ici, et sa chère synagogue. Mais ma blanche demeure est loin de leurs maisons couvertes d'un badigeon bleu, et par la porte du Mellah je rentre dans la foule mêlée d'Arabes, de Berbères, de nègres, de chameaux, de chevaux, de mulets et d'ânes qui se pressent, se croisent, se bousculent entre les boutiques, posées à un mètre du sol comme autant de placards, de petites armoires ouvertes.

C'est le quartier des souks, le bazar oriental, toujours le même et toujours divertis-

sant par quelque détail imprévu de geste, de forme ou de couleur. La rue sent l'huile bouillante, la graisse de mouton, la menthe, les herbes violemment parfumées, toutes les odeurs composites qui sortent des fourneaux de terre, où des cuisiniers en plein vent fabriquent, pour les festins nocturnes, des soupes, des grillades et des pâtisseries. Comme on est en Ramadan et qu'il est cinq heures du soir, que la journée a été accablante et que depuis l'aurore personne n'a bu ni mangé, tout ce monde est assez ensommeillé. Le cuisinier s'endort, le soufflet à la main, devant son fourneau d'argile où s'éteint le charbon de bois. Le marchand accroupi au milieu de sa pacotille, semblable lui-même à un bibelot plus encombrant que les autres, n'a plus de force pour changer de position en s'accrochant à la corde noueuse suspendue au plafond, ni même pour chasser

les mouches avec son balai de palmier. Dans leurs minuscules échoppes, les artisans et leur monde gracieux d'apprentis travaillent sans ardeur à leurs menus métiers très anciens. Seuls les mendiants, accroupis sur le trottoir et habitués par profession à un jeûne éternel, semblent ne point souffrir de la soif et de la faim, et sur un rythme lugubre demandent sans relâche à la foule qui passe la charité d'une bougie, d'un morceau de pain, d'une aumône, au nom de Sidi Ibrahim ou de Sidi Bel Abbès.

Balek ! me crie le chamelier qui pousse devant lui le troupeau de ses bêtes à la fois dociles et révoltées. Balek ! crie l'ânier quand déjà son bourricot chargé de deux couffins énormes m'a jeté contre le mur. Balek ! crie le nègre qui arrose la poussière avec son outre en peau de chèvre sur laquelle le poil est collé. Balek ! crie du haut de sa mule le

notable qui, après la sieste, se rend à son jardin d'orangers, confortablement installé sur sa haute selle de drap rouge. Et tout au fond de moi, le peuple turbulent des questions sans réponse m'envoie, comme un écho, le cri de la rue marocaine : Balek ! rends ton âme attentive !

Je vois l'échoppe et la boutique, la babouche et l'ouvrier, la pacotille et le marchand. Mais à quoi pense le marchand avec son œil endormi ? A quoi pense l'artisan, qui du matin jusqu'au soir fait son même geste rapide ? A peu de choses probablement, car c'est le lot de la plupart des hommes de ne penser à rien. Ceux qui croient les connaître prétendent qu'ils poursuivent, au fond de leurs placards, une vague rêverie sensuelle indéfiniment ressassée, où ils trouvent tout ensemble leur bonheur et leur perte, leur poésie et leur abêtissement, un

monotone songe charnel qui flotte dans la lumière du kif, et que berce le serin prisonnier dans sa cage ou les notes grêles de la guitare d'un nègre — pauvre musique, en vérité, tout juste suffisante pour soutenir cette mince pensée dans son immobilité.

Mais est-il prudent d'accorder à ce jugement si sommaire plus de crédit qu'aux dires des femmes sur les beautés indigènes?... Cinq fois par jour, l'appel de la prière vient chercher ces pensées charnelles au fond de leurs placards, les emporte à la mosquée, les tient debout ou les prosterne sur le tapis de prière. Dans cette rue bruyante et brûlante, cette mosquée, ces voûtes, ces arcades ombreuses, c'est le plus beau jardin, un jardin de pierre sans saisons. Qu'il serait bon de tremper ses pieds nus dans la fontaine de la cour, de marcher sur ces nattes fraîches! On voudrait être pour une

heure musulman. De la religion, ces délices? De la volupté plutôt, du repos, de la rêverie dans la musique de la prière et des belles phrases cadencées. Depuis le seuil, sous veilleuses, l'œil s'en va jusqu'au Mihrab tout brillant de mosaïque au milieu des blancheurs nues. Devant la muraille sacrée, un long burnous fait la prière, chante sur un mode uni un grand air de plain-chant, qui fait de ce Bédouin le frère d'un moine de Cîteaux, de Ligugé ou de Solesmes. Alignés derrière lui en longues files régulières, d'autres burnous répondent, s'inclinent, s'agenouillent, frappent leur front contre la terre, se relèvent, chantent, psalmodient, jamais lassés, semble-t-il, de leur sainte gymnastique. Ces fidèles debout devant Dieu, acharnés à la prière, ou qui viennent s'étendre et dormir à l'ombre des piliers, sont-ils les mêmes hommes qui poursuivent

dans leurs échoppes de vagues songeries sensuelles ? De quelle façon leurs esprits mêlent-ils le rêve mystique au rêve voluptueux? Sur ce limon de prière ne pousse-t-il que la fleur aride d'un désir toujours renaissant? Comment comprendre la phrase du Prophète si claire et si mystérieuse : J'aime trois choses, les femmes, les parfums, la prière, mais surtout la prière?...

J'aurais beau passer et repasser cent fois devant cette mosquée et devant ces boutiques, je ne pénétrerai jamais leur secret. Et c'est éternellement ainsi dans ces villes d'Orient. C'est à la fois leur charme et leur ennui. Ce qu'elles offrent d'elles enchante, mais rassasie assez vite par son pittoresque même ; et ce qu'on ne voit pas, après avoir vainement irrité la rêverie, finit par l'épuiser, car ce qui se dérobe à un premier regard, on ne le saisira jamais...

Même dans la cité des *Mille et une Nuits*, où les Génies au service des Mages promènent indéfiniment l'étranger, l'égaré finit toujours par retrouver son logis. Quand j'arrivai chez moi, un mendiant encensait le seuil avec un petit fourneau de terre empli de braises ardentes, en implorant une bougie au nom de Sidi Abd el Kader... De la lumière! Mendiant, que me demandes-tu! Sans doute un jour Allah t'en donnera. Qu'en ferais-tu, ce soir? Les nuits sont presque transparentes. Restons tous deux dans nos demi-ténèbres. Un plat de mon dîner fera mieux ton affaire. Et toi, donne encore à ma porte cette chose que le plus riche des hommes ne peut retenir dans sa main, qui est à tous et qui n'est à personne, et dont les dieux et les mortels doivent savoir se contenter, ton vrai cadeau de pauvre, la fumée d'un parfum.

CHAPITRE IV

UNE NUIT MAROCAINE

Ces nuits d'été marocaines, je les préfère encore au jour, si traîtresses qu'elles soient avec leur fraîcheur mouillée. L'œil ne ressent plus la fatigue de s'accommoder à la lumière, et dans l'air sont suspendus tant de bruits singuliers que même un aveugle, je crois, y trouverait son plaisir. Mais pourquoi prononcer ce mot si triste : aveugle? Dans ce pays où ils sont innombrables, ceux que ne réjouit plus le spectacle coloré des choses, on ne leur donne point ce nom enténébré. On les appelle des clairvoyants, comme si la force de leurs regards éteints

s'était retournée vers l'invisible et que Dieu leur permît de lire ses secrets dans la nuit.

Au milieu du quartier des grandes demeures silencieuses, à quelques pas de ma maison, il est une rue de fruitiers, de bijoutiers et de notaires, où chaque jour, à midi, le cadi tient ses audiences dans une assez pauvre mosquée assiégée par les plaideurs. A cette heure avancée du soir, le tribunal est fermé. Fermées aussi les armoires où les graves notaires, nonchalamment étendus sur des coussins de cuir, dans leurs vêtements de fine laine, égrènent un chapelet en attendant le client, ou bien assis devant leurs pupitres de poupée, une plume de roseau à la main, semblent écrire des actes fantaisistes, tant les caractères qu'ils tracent d'une main grasse et légère sont bistournés et gracieux. Il n'y a d'ouvert en ce moment que les boutiques des fruitiers, gloire de

l'été finissant, où chacun s'arrête au passage pour rapporter à la maison des raisins et des concombres. Le feu du marchand de beignets, allumé sous son échoppe, projette une lueur d'enfer. Comment le marchand lui-même, assis juste au-dessus du four, n'est-il pas cuit, recuit, bouillant comme l'huile où crépitent ses délicieux gâteaux au miel? A la lumière de ce brasier, sous un plafond de cabats éventrés d'où s'échappent des plantes jaunies, son voisin l'herboriste va chercher dans ses poussières de quoi brouiller un ménage, faire mourir un mari, ramener l'amant infidèle, ou simplement guérir un rhume, — vieille herbe séchée lui-même, vieux débris d'une médecine qui fut verdoyante jadis sous les arceaux d'Espagne, et qui ne vit plus aujourd'hui que d'un rayon de lune.

Non loin du magicien blafard, sous l'au-

vent du bijoutier, une boîte à musique, parmi les colliers barbares et les bracelets d'or et d'argent, joue d'une voix édentée une musique grêle et mièvre, où sur un fond langoureux de violons se détachent les notes aiguës et les sonnettes de quelque chapeau chinois. A force d'avoir tourné dans quelque harem inconnu de Rabat, de Marrakech ou de Fez, cela a pris, à l'usage, je ne sais quel air exotique, plus oriental que l'Orient même, sous lequel je reconnais tout à coup avec étonnement, quand la machine a cessé de marcher, ces airs de valses danubiennes qui semblent faire glisser les bateaux sur les lacs de la Suisse allemande.

De chaque côté de cette rue si brillamment illuminée par le four aux beignets s'ouvrent, dans la masse des maisons que la chaleur du jour paraît avoir fendue, des

crevasses profondes où de loin en loin clignotent les quinquets municipaux. Ils éclairent fantastiquement de hautes murailles unies qui font penser à des banquises soudainement apparues dans la brume, des tours carrées percées tout à la cime de fenêtres étroites comme des meurtrières, des voûtes, des tunnels, de lourds marteaux de cuivre qui brillent sur des portes fermées; ils animent des apparitions furtives de fantômes vêtus de blanc qui retournent aussitôt à l'ombre; ils créent avec des choses muettes, enveloppées et glissantes, une petite vie nocturne de silence en mouvement qu'une ogive encadre et limite, et que les ténèbres prolongent. Cela paraît sans âge, semble n'appartenir à aucune heure du monde. Une émotion diffuse emplit le cœur et ralentit le pas; on regarde, on n'avance plus; on remercie la vie un instant favo-

rable, le temps suspendu dans sa course, la poésie arrêtée là, et ce réverbère municipal, magicien fabuleux, lui aussi instrument de songe.

Les passionnés du vieux Maroc, race irritable et charmante, gémissent avec amertume : « Que n'êtes-vous venu ici il y a seulement quatre ou cinq ans, avant ces odieux quinquets ! Rabat, la nuit, quel agrément ! Quelle adorable symphonie d'ombre et de clair de lune ! Vous ne pouvez imaginer le charme de vagabonder, chacun avec sa lanterne. La tête sous le capuchon, l'amoureux glissait dans la rue et courait à son plaisir. Comme dit le proverbe arabe : « Allah n'y voit pas la nuit ! » Voulait-on voir ou être vu, on allumait son falot, et tout le monde était satisfait... »

Ainsi parlent ces délicats. Leur esthétisme un peu fané, leur poésie un peu dolente me

font songer à ces Mauresques voilées que l'on rencontre parfois dans la rue, et qui ont la singulière habitude de pousser en marchant de petits soupirs qui étonnent, s'arrêtent comme prises de faiblesse, s'appuient à la muraille comme si elles ne pouvaient supporter le poids de leur corps, repartent, soupirent, s'arrêtent encore, — simple coquetterie, paraît-il, qui témoigne tout ensemble de leur faiblesse et de leur grâce...

Un marteau qui retombe sur son heurtoir de cuivre ébranle cette rêverie. Une voix parlemente avec le burnous qui frappe. Un colloque de syllabes rauques; le lourd battant s'entr'ouvre et se rabat aussitôt comme un soufflet sur la joue, avec cette violence dont se ferment toujours les portes en Islam, ces portes si accueillantes à l'invité, à l'ami... Des enfants se poursuivent avec des cris aigus,

où l'on croit reconnaître les appels et jusqu'aux mots que nous prononcions dans nos jeux. Sous les arceaux d'une mosquée où brillent des veilleuses et de hauts chandeliers avec des cierges allumés, quelques adolescents, le capuchon relevé sur la tête, sagement accroupis en file, et un livre sur les genoux, écoutent un professeur, assis comme eux sur la natte, commenter avec vélocité un passage du Coran, une tradition du Prophète, des choses que j'ignorerai toujours, mais qui sont justement celles qui conservent à ce coin du monde sa poésie inaltérée et le rendent non pareil... De loin, je ne sais d'où, des ritournelles de tambour et de flûtes, des voix qui chantent un air triste, comme pour un enterrement, sortent par quelque fente des blancheurs enténébrées. Cela tourne, s'efface, semble se frayer un chemin à travers les banquises, se rapproche et

puis s'éloigne, — sans doute, quelqu'un de ces cortèges qui traverse chaque nuit la ville : jeune fille qu'on emmène dans la maison de son fiancé, nouveau marié accompagné du cortège de ses amis, fête de confrérie, ou bien encore gens qui s'en vont célébrer chez une accouchée la naissance d'un enfant... Je m'élance à la poursuite de ce bruit qui fuit et tournoie. Mais au moment où, de détour en détour, je finis par découvrir les drapeaux et les lanternes, tout s'engouffre dans un couloir au sol badigeonné de rouge qui plonge au-dessous de la rue, car la plupart de ces maisons s'enfoncent profondément dans la terre. Les tambours continuent de battre, les flûtes de jouer, les voix de psalmodier un allègre chant de joie. Sous le couloir en tunnel, le vacarme s'assourdit, pour éclater tout à coup, tel une fusée qui s'élève, dans le plein ciel du

patio. Et moi, je reste comme toujours à la porte, au milieu des mendiants en loques, tandis que les litanies succèdent aux litanies, les hymnes de bonheur aux monotones appels à la protection des saints, et que, de moment en moment, retentissent les you-you des femmes, aussi inattendus dans ce concert qu'un sifflet de locomotive sous une nuit étoilée.

Ah! oui, j'avais raison de dire qu'un aveugle, un clairvoyant trouverait ici son plaisir! Quel musicien viendra s'inspirer de ces musiques non moins curieuses que les couleurs? Il n'y a que dans les beaux couvents, aujourd'hui solitaires, des moines de chez nous, que j'ai entendu ces grands airs de plain-chant, tantôt d'une mélancolie monotone qui renaît sans cesse d'elle-même et ne sait pas s'épuiser, tantôt d'un enthousiasme et d'une étonnante allégresse. Mais ici, chez

ces Maughrabins, l'adaptation aux circonstances de l'existence quotidienne donne à ces rythmes tout unis un mouvement qui leur fait défaut dans les demeures monastiques.

Sans doute, pour ceux qui la mènent, cette petite vie nocturne est bien bourgeoise et paisible, et ma seule ignorance la romantise à l'excès. Déjà au milieu de cette ombre et des bruits qui la remplissent, je me sens presque chez moi. Mais comme si la nuit marocaine, offensée de mon assurance, voulait m'étonner et me dire : « Insensé qui te figures avoir déjà fait le tour de ma ceinture étoilée, égrené toutes les perles de mon collier mystérieux; insensé qui t'imagines que je n'ai pas mille ressources pour t'intriguer, te ravir, exaspérer et décevoir ton vain désir de comprendre... » voilà qu'au milieu des

ténèbres surgit tout à coup devant moi le monde des esprits souterrains !

C'était au fond d'une impasse qu'éclairaient violemment la lune et des jets d'acétylène qui jaillissaient, en sifflant, de vieux bidons à pétrole. Sur les marches d'un tombeau des femmes se tenaient accroupies, et devant un mur éblouissant une foule paraissait attendre comme le lever d'un rideau. Allais-je voir dans ce pauvre quartier se dérouler, sur cet écran lumineux, un de ces films de cinématographe qui, jusque dans ce lointain Moghreb, font les délices des badauds ? Ah ! c'était bien autre chose ! Un lever de rideau, certes, mais un lever de rideau sur l'invisible et la folie.

Devant un brasero de terre où fumait de l'encens, un nègre était assis, impressionnant de dignité barbare, des coquillages à

son cou et dans les mains une guitare. Autour de lui, des nègres musiciens agitaient les cymbales qu'Apulée a décrites, quand son âne, comme moi ce soir, se mêle aux mystères d'Isis. Cet orchestre de fer déchaînait un furieux vacarme, monotone et précipité, pareil à celui d'un moteur qui d'instant en instant aurait accéléré son allure. Et c'était bien un moteur, cette musique infernale. Sous son rythme hallucinant, la foule s'émouvait en silence. On voyait des corps accroupis commencer à se balancer d'un mouvement presque insensible, et dans le fond de l'impasse, sur les marches du tombeau, les yeux des femmes s'animer sous le haïk entr'ouvert.

La lune brillait à son dernier quartier, et l'acétylène sifflante mêlait son éclat et son bruit à la clarté lunaire et au fracas des instruments. Un homme se lève, puis un autre :

un autre, puis un autre encore. Ils sont dix au moins, maintenant, qui dansent devant les musiciens, sautent d'un pied sur l'autre en frappant le sol du talon, avec une telle violence qu'on sent la terre battue qui tremble. Que veulent-ils ? Qu'attendent-ils de cette agitation forcenée ? Leurs pieds appellent les Esprits pour les faire sortir du sol, les incorporer à leur être, ou rejeter de leurs corps le démon qui les habite. Celui-ci, armé d'un bâton, trace un cercle sur le sable où il circonscrit sa danse ; celui-là se jette à genoux et son torse se balance comme un ver ou un serpent qui se dresse et se tord. Une femme, à quatre pattes, sa chevelure huileuse et frisée répandue sur le visage, lance mille fois de suite en avant et en arrière sa tête qui balaie la poussière de sa crinière échevelée. Par une suite de bonds prodigieux, un vieillard avance à pieds joints,

portant sur le dos un panier rempli de dattes et de morceaux de pain ; et, quand son agitation a fait passer dans ces dattes et dans ce pain la puissance des Esprits, il les distribue au public pour qu'il communie avec lui dans les forces infernales. A l'écart, une bédouine, au visage couvert de ces croûtes de fard dont les femmes de la campagne barbouillent leur figure, se lamente avec des pleurs, car le rythme de la musique met, paraît-il, en fureur le diable qui la possède. Des jeunes gens liés par les mains, épaule contre épaule, font une longue chaîne ondulante, en saluant les quatre points cardinaux, pour convoquer à leur fête les démons épars dans la nuit. Et sous les robes agitées, au milieu des jambes nues, une petite fille, de six ou sept ans à peine, trépigne et danse elle aussi du même mouvement frénétique, où les cymbales de plus en plus

rapides entraînent à tout moment un nouveau lambeau d'auditoire.

L'orgie sacrée tourne au délire. Les vêtements sont arrachés, les torses ruisselants se courbent, se relèvent, se cassent avec des gestes saccadés de pantins en folie. En voilà déjà qui tombent inanimés sur le sol. On les entraîne dans un coin, et les saisissant par les jambes, on leur chauffe la plante des pieds sur le brasero d'encens, pour honorer le bon génie qui vient d'entrer en eux, ou frayer à l'Esprit qui les quitte une sortie embaumée. Un parent ou un ami s'approche du corps sans mouvement, l'évente avec son burnous, lui passe la main sur le visage afin de prendre la sueur consacrée et s'en frotter la figure. Ranimé par la fraîcheur, le parfum de l'encens, ce repos d'une minute, le forcené revient à lui. Tantôt, rasséréné, il rassemble

ses loques, remet sa chemise et son burnous, baise l'épaule des musiciens et s'éloigne du cercle magique, l'air satisfait d'un paysan qui sort de la voiture du dentiste : tantôt, il rentre péniblement dans la danse, puis ressaisi peu à peu par le rythme endiablé, il repart de plus belle, bondit, se disloque, se tord, s'avance vers les musiciens qui, sentant sa frénésie, tendent vers lui les bras et entre-choquent leurs cymbales avec une furie décuplée.

Par un miracle d'endurance, la petite fille mêlée à ces bondissements, et qui d'un pied sur l'autre se balance depuis une heure, agitant sa tête perdue sous un grand voile noir, n'est pas encore tombée, cependant qu'autour d'elle les plus robustes s'écroulent. La bédouine, qui pleurait tout à l'heure sous ses croûtes de fard, a sans doute enfin trouvé la musique qui convient à son dé-

mon, car elle a cessé de gémir. Parmi le groupe blanc des femmes assises près du mausolée, on en voit qui se convulsent, et sans même avoir bougé, s'affaissent sur les marches du tombeau. Et dans la ville ensommeillée, combien d'autres femmes tourmentées par cet éternel malaise qui leur vient des vies cloîtrées, tendent de loin l'oreille à ce concert infernal, balancent elles aussi la tête au concert démoniaque, et supplient leurs maris d'inviter l'orchestre bizarre et le nègre aux yeux blancs, pour qu'ils viennent mener le branle à l'intérieur du patio!

Les mystères d'Éleusis et de la grande Déesse, les saltations des Corybantes, toutes les cérémonies dionysiaques de l'ancienne Grèce, étaient-elles bien différentes de cette exaltation sauvage dans ce fond de rue marocaine? la musique plus savante que ces

cymbales de nègres ? les gestes plus harmonieux que les battements de ces pieds qui soulèvent une poussière écœurante ?... La frénésie religieuse, les esprits, le délire donnaient-ils plus de grâce aux possédés des collines de Grèce qu'à ces pauvres gens du bas peuple qui s'abandonnent au vertige, sur cette dune du Moghreb ? Les prêtres qui menaient les chœurs étaient-ils plus solennels que ce nègre avec ses lèvres sanglantes, son collier de coquillages, ses cicatrices et ses yeux blancs ?... Et comment s'expliquer le sentiment trouble et voluptueux qui se mêle à cette fête sauvage ?... C'est l'Afrique, la noire Guinée, les fonds troubles de l'âme humaine qui font naître ces cauchemars ; ce sont les phosphorescences qui s'enflamment, la nuit, au-dessus des marais du Sénégal et du Niger, et aussi les immémoriales rêveries de ces antiques populations maughrabines

qui, dans le cours des siècles, ont subi les empreintes de toutes les religions, sans rien abandonner de leur attachement filial, craintif et reconnaissant aux génies innombrables de la terre, de l'air et des eaux.

De temps en temps, la musique semble se ralentir, se faire aussi câline que du fer choqué contre du fer peut produire de la douceur. Dans ces instants d'apaisement, arrivent de la mosquée voisine les phrases chantées de la prière et l'affirmation du Dieu un. Tout se confond dans cette nuit marocaine, la religion la plus dépouillée et l'émotion la plus obscure, le divin le plus épuré, le sacré le plus ténébreux. La démence des Guenaoua va retentir dans la mosquée sans y gêner la prière, et le chant de la mosquée vient s'achever dans le tumulte qui fait jaillir de terre les esprits.

Est-ce prudence de la part de ces païens ?

Veulent-ils se mettre à couvert de la loi coranique ? Ou Allah n'est-il pour eux qu'un démon plus puissant que les autres, qu'ils mêlent à la troupe des diables dont ils peuplent le monde et leur corps ? Soudain les instruments s'arrêtent et les danseurs aussi. Hommes et femmes tendent leurs mains, réunies comme une coupe, dans le geste de l'aumône qui est, ici, celui de la prière ; le nègre musicien prononce la formule sainte, le premier verset du Coran ; et dans cette accalmie on n'entend plus que l'acétylène qui siffle, des poumons qui halètent, les murmures de la mosquée et le bruit de l'Océan qui, vainement lui aussi, s'agite là-bas sous la lune.

Et cela dure interminablement, obsède, me retient sur le bord de ce cercle répugnant et sacré (au plus vieux sens du mot sacré), d'où montent des esprits mysté-

rieux aussi vieux que le monde. Cela dure jusqu'à l'aurore, jusqu'au moment où les muezzins chantent « l'enterrement de la nuit. » De tous les côtés de la ville, leurs lentes phrases désespérées, qui semblent avoir de la peine à se frayer un chemin au milieu de ces ténèbres chargées de choses et de pensées plus obscures encore que la nuit, descendent du haut des minarets. On dirait un violent effort pour faire triompher le Prophète et l'idée du Dieu unique sur les superstitions flottantes et les divinités nocturnes. Puis, quand l'idée limpide s'est affirmée avec le jour qui naît, alors dans l'air purifié se déroulent des modulations joyeuses, une sorte d'alleluia, le grand chant de victoire de la clarté sur l'ombre, de la vérité sur l'erreur, un salut au Prophète vainqueur des forces diaboliques.

Le lion l'a défendu ;
Le chameau l'a salué en lui baisant les pieds ;
La gazelle lui a parlé ; le nuage l'a abrité ;
L'araignée a tissé sa toile devant la grotte…

Ainsi chantent les muezzins, tandis que les coqs réveillés répondent à la voix des chanteurs, annonçant eux aussi la noble lumière du matin, si bien que je ne sais quel commentateur du Coran interdit d'en tuer aucun. Çà et là, les ânes qui pullulent dans les replis des maisons mêlent leurs longs braiements candides à cet hymne de félicité sacrée, impatients, dirait-on, de reprendre leur vie de misère et de faire jaillir sous leurs sabots charmants la poussière de la route ou l'eau limpide de la noria… C'est le jour, la nuit est en fuite. Là-bas, tout en haut de la ville, dans son palais posé au milieu de ses cours désertes, le Sultan s'arrache au sommeil pour aller faire la prière.

CHAPITRE V

LES GARDIENS DE LA DUNE

De chaque côté du vaste estuaire, séparés seulement par la barre qui se brise sur leurs rochers et leurs sables, les deux grands cimetières de Rabat et de Salé se ressemblent comme une tombe d'Islam ressemble à une tombe d'Islam. Tous les deux au bord de la mer, sans un buisson, sans un arbre, sous un ciel souvent voilé d'un léger crêpe grisâtre, ils ne ramènent pas l'esprit vers les jardins de cyprès et d'oubli qu'on voit à Constantinople, à Brousse ou à Damas. Mais de quel mouvement inattendu, avec quelle force poignante, par delà des lieues et des

lieues de terres battues par le flot, ils emportent l'imagination vers quelque lande de Bretagne solitaire le long des grèves !... Si loin que la vue peut s'étendre, ils sont hérissés de pierres grises. Et il y en a des milliers et des milliers de ces pierres grises, à peine plus hautes que le genou, toutes de la même forme carrée, toutes du même granit bleuâtre, mangées par le lichen et la rouille, et accouplées deux par deux à la distance d'un corps étendu. Suivant le mouvement des dunes, elles montent et descendent en lignes longues et serrées, jusqu'à la rude enceinte qui borde le rivage, comme pour contenir leur flot. Mais elles franchissent la muraille, envahissent la grève, hérissent de nouveau le rocher et le sable de leur multitude pressée. Seul, l'Océan peut arrêter ce long glissement silencieux, cette marche funèbre des pierres grises.

Sans doute, si les gens d'ici ont fait de ces dunes leurs cimetières, c'est que la terre y était infertile et que ces landes désolées ne pouvaient loger que des morts. Mais la vie donne un sens plus haut à ce qui d'abord n'avait été qu'une pauvre pensée utilitaire; et personne, visitant ces grands terrains mortuaires, ne peut échapper à l'idée que cette armée de tombes rassemblée sur ce rivage, c'est la protection mystérieuse, l'obstacle quasi infranchissable dressé par les vivants et les morts contre les pensées étrangères qui, portées sur l'Océan, voudraient aborder l'Islam.

Chaque soir, à l'heure du moghreb, quelques graves burnous, leurs tapis de prière sous le bras, viennent s'asseoir sur la dune du cimetière de Rabat. Le soleil descend lentement jusqu'à toucher le bord des eaux; les murs de la Kasbah flamboient, et

sous la lumière frisante, chaque petite pierre de tombe devient d'un côté un miroir, et de l'autre une plaque d'ombre. Des vaches, des moutons à l'aventure paissent les chardons poussiéreux. Un vapeur ancré au large envoie ses tristes fumées dans la paix du jour finissant. Une lourde barcasse, armée de vingt rameurs, s'en va décharger le navire, et pendant quelques minutes le cimetière tout entier est comme suspendu à l'effort de ces vingt hommes, luttant avec leurs bras pour surmonter les lames qui barrent l'entrée du Bou Regreg. Tous les deux coups de rames, les vingt rameurs se lèvent pour donner un plus grand effort, puis se rasseoient et disparaissent sous le toit que forme au-dessus de leurs têtes les manches de leurs avirons. La voix du patron de la barque, debout au gouvernail, ne cesse d'exhorter l'équipage par des objur-

gations, des plaisanteries, des injures; et de cette chose noire, vivante, armée de longues pattes menues qui vont et viennent sur la mer, s'élève un sourd gémissement, à des intervalles très lointains, un morceau de complainte, comme en ont certainement chanté les ancêtres de ces mariniers, enchaînés sur les galères.

Dès que le disque du soleil a effleuré les eaux, il semble précipiter son déclin. En disparaissant sous les vagues, quand le ciel est sans brume, parfois il fait jaillir le fameux rayon vert que les navigateurs ont cherché pendant des années sur tous les océans, et qu'ils n'ont rencontré qu'ici. Bien des fois je suis venu, à l'heure du soleil déclinant, sur cette haute dune, mais jamais je n'ai vu le rayon fabuleux surgir des eaux embrasées. Et vraiment, je finis par croire que ce feu d'artifice, que l'on

ne voit jamais et que toujours on espère, n'est rien qu'une invention de la fantaisie orientale, une allégorie transparente, une fable qui dirait : « Viens chaque soir au milieu de ces tombes guetter le rayon vert. Si tu ne le vois pas aujourd'hui, reviens demain, après-demain encore. Et quand longtemps ainsi tu auras fatigué ton désir, peut-être, au spectacle apaisant de la mer et de la mort, verras-tu jaillir dans ton âme le rayon qui éclaire la vie... »

Un moment encore, le souvenir du solei disparu emplit le ciel et les eaux de clarté; puis, au faîte du minaret de la Kasbah des Oudayas, et aussi, là-bas, tout au loin, de l'autre côté de l'estuaire, à la cime de la tour carrée de la grande mosquée de Salé, monte au bout de sa poulie la lumière encore bien pâle dans le clair crépuscule, l'étoile qui annonce aux Croyants que l'heure du

moghreb est venue. Alors, çà et là, les burnous assis sur les pierres grises posent leur tapis sur la lande, et le dos tourné à l'Océan, les yeux fixés vers la Mecque, commencent de psalmodier la prière.

Chaque vendredi, sur cette lande, dans ce cimetière si nu d'Islam où toute représentation d'une forme humaine est interdite, se dresse, comme par miracle, un peuple vivant de statues. Ce sont les femmes qui, ce jour-là, viennent encenser les morts, causer entre elles et respirer un autre air que l'air prisonnier du patio. (Encore toutes n'ont pas le loisir de venir s'asseoir sur les tombes, et quand on est d'une très noble origine, la mort elle-même n'a pas le privilège de vous faire quitter la maison.) Le triste haïk blanchâtre cache toujours aux yeux les visages et les robes aux riches couleurs, mais ce jour-là, on lui pardonne à la

triste serviette-éponge, tant il y a de noblesse dans ses beaux plis antiques, qui mettent auprès de chaque tombe une image achevée de la mélancolie.

Et partout des bouquets d'enfants, jaunes, verts, rouges, violets, toutes les nuances de l'arc-en-ciel doucement voilées de mousseline. Entassés à dix ou douze dans l'intervalle de deux pierres grises, comme dans un bateau fleuri, sous la gaule d'un maître d'école, ils chantent des versets du Coran, en balançant leur tête si comiquement sérieuse au fond du capuchon pointu! La dune, à l'ordinaire silencieuse, retentit de leurs voix aiguës et de leur chant précipité. Une prière finie, tous ensemble ils s'envolent comme un essaim diapré, pour s'abattre sur une autre tombe, entre deux autres pierres grises. Nulle hésitation dans leur course. Comment ont-ils distingué ces deux

pierres parmi tant d'autres exactement pareilles?... Déjà leur troupe a reformé sa corbeille fleurie; leur maître, moins agile, les rejoint avec sa gaule; et la mélopée recommence, le même pépiement d'oiseaux, tandis que là-bas, sur la mer, le vapeur toujours à l'ancre décharge ses marchandises, en lançant, lui, vers le ciel, d'interminables fumées.

Et tout cela, ces femmes, ces enfants, ces blancheurs de statues, ces couleurs de choses ailées, ce gracieux paysage je ne le vois que par un mois d'été, sur une lande si brûlée que le chardon lui-même a peine à y trouver sa vie. Que doit-il être au printemps, quand ce désert de cendre et de granit n'est qu'un immense champ de fleurs?...

Parmi ces tombes de Rabat, la mort devient presque aimable. Mais sur la lande de

Salé, le tombeau de Sidi Ben Achir répand une ombre si barbare que même les fleurs printanières doivent en être attristées. Ce Ben Achir, qui vivait il y a quelque trois cents ans, est un des grands saints guérisseurs du Maroc, et son renom attire autour de sa kouba tout ce que la maladie peut jeter d'infortune sur un lieu réputé pour ses miracles. Son mausolée, où je vais quelquefois, s'élève au fond du cimetière, près du rempart crénelé qui court le long du rivage, et dans le bruit même des vagues. Du dehors on n'aperçoit qu'une muraille tout unie, qui forme autour de son tombeau une sorte de fondouk, d'hôtellerie et d'hôpital. Dans la cour et les chambres intérieures s'entassent les malades, accourus de partout pour implorer la baraka du Saint. Couchés ou accroupis au pied du catafalque, ils attendent des jours, des semaines, quel-

quefois des mois, que le Saint leur envoie la guérison, leur révèle en un songe par quel rite magique ils arriveront à se guérir, ou leur intime l'ordre de s'en retourner chez eux.

Là encore, dans des cellules barricadées d'épaisses portes de bois, des fous attendent eux aussi, enchaînés à de longues chaînes de douze à quinze kilos, qui descendent du plafond et viennent se river à leur cou. A vrai dire, ce n'est pas eux, les pauvres fous, qu'on entrave d'une façon si barbare, mais le démon qui les habite. Le fer aimante les esprits, les attire hors du corps des hommes. La baraka du Saint, toujours présente dans la nuit de ces cellules sanctifiées, conjure aussi le mauvais sort. Voilà pourquoi, aussi longtemps que le fer n'aura pas perdu son magique pouvoir, ni la baraka sa vertu, la folie continuera de porter son

carcan, au bord de cette grève, dans le tombeau de Sidi Ben Achir, et dans bien d'autres de ces mausolées, devant lesquels je passe tous les jours à Rabat, sans savoir que dans ces blancheurs, au fond de quelque obscure cellule, il y a des malheureux enchaînés.

Tout cela, je ne l'ai pas vu de mes yeux, car il ne m'est point permis, à moi d'une autre religion, de pénétrer dans cette hôtellerie achalandée par un cercueil. Mais ce que je peux voir tous les jours, devant la porte, sous le long vestibule qui mène aux endroits interdits, c'est le va-et-vient lamentable des pèlerins qui, bien plus que la mort, attristent irrémédiablement ce lieu de grandes rêveries. A leur foule se mêle le peuple des mendiants, — une centaine peut-être, hommes et femmes, jeunes et vieux, déjetés ou bien portants, — qui ont établi

là leur séjour, ou ne font que passer, en route pour Tanger, Fez, Casablanca, Marrakech. Un hangar adossé à la kouba leur sert de dortoir et d'abri : et comme à l'intérieur il n'y a sans doute plus de place dans les cellules, un fou complètement nu, attaché par le poignet à la longue chaîne de fer suspendue au plafond, vit au milieu de leur cohue famélique et implorante. Pour se nourrir, ils ont les aumônes et aussi les sacrifices, — poulets, chèvres, moutons égorgés, — que les dévots du Saint offrent à Sidi Ben Achir. Hier au soir, j'ai encore surpris une de leurs ressources étranges.

J'étais là, près du mausolée, regardant quelques cavaliers d'une tribu voisine, venus rendre hommage au Sultan, — comme c'est l'usage à la fin du Ramadan, — et qui regagnaient d'un trot allègre à travers les pierres grises leurs tentes dressées dans

un coin du cimetière. Au même instant, descendait parmi les tombes une femme qui portait sur la tête, avec ses bras souplement arrondis, un grand plateau couvert du capuchon de sparterie noire et rouge qu'on pose sur les plats pour leur conserver la chaleur. Elle venait, suivant la coutume, porter le repas funèbre à quelqu'un de ses parents décédé depuis trois jours. Ce repas, c'est la dernière aumône que le mort fait aux vivants. Aussitôt, plus rapides que des oiseaux de proie, tous les mendiants de s'élancer, avec des vociférations et de grands battements de burnous, sur ce festin que sans doute ils attendaient impatiemment. Et je restai seul près du tombeau, en face du malheureux fou enchaîné à son carcan.

Pour achever cette scène funèbre, un vaste pan du ciel transformé en vapeurs et poussé par le vent d'ouest, ainsi qu'il arrive sou-

vent sur la fin des journées torrides, entrait comme un grand mur compact, impénétrable à la lumière, dans l'estuaire du Bou Regreg. Avec une rapidité surprenante, Rabat, sa dune, le promontoire, ses maisons, ses verdures, ses murailles de feu, toutes ces choses lumineuses disparurent à mes yeux. En un moment le cimetière de Salé, la kouba de Si Ben Achir, la porteuse de couss-couss, les cavaliers et les mendiants voraces furent enveloppés à leur tour dans ces demi-ténèbres mouillées. Autour de moi, la misère, la maladie, la mort, rien que des choses éternelles... Où donc étais-je? Au fond de quels âges lointains? Dans quelle légende brumeuse d'Islande, où danse la sorcière et où les guerriers s'enivrent sur la tombe des héros?... Mais dans la légende nordique, on ne voit pas un misérable fou enchaîné, qui de toute

sa force et de tout le désir de son estomac affamé, tire lamentablement sur sa chaîne pour aller prendre sa part au festin!... J'étais bien en Islam, pays des cavaliers, de l'amour sensuel et rapide, et des inépuisables détresses, où la sagesse se résume en ces mots : l'amour dure sept secondes, la fantasia sept minutes, — et la misère toute la vie.

CHAPITRE VI

UN APRÈS-MIDI A SALÉ

Que de murailles autour de ces deux bourgs d'Islam légèrement rosés par le soir ! Quelle ville immense on pourrait enfermer, si l'on ajoutait l'une à l'autre les doubles et triples enceintes qui entourent Rabat et Salé ! Tantôt, ces interminables remparts de terre séchée et de cailloux, dont la couleur est changeante comme les heures de la journée, pressent les maisons et les terrasses ; tantôt, ils longent la mer et les morts ; tantôt, ils disparaissent parmi les verdures des jardins, ou bien s'élancent, solitaires, à travers de grands espaces de

campagne dénudée, donnant tout à la fois l'idée de la puissance et celle d'un immense effort perdu.

Pour avoir accumulé autour d'elles de si formidables défenses, qu'avaient-elles donc à protéger, ces petites cités maughrabines ? Bien peu de choses, en vérité : du soleil sur de la poussière ; des oripeaux bariolés ; des cimetières qu'on dirait abandonnés de tous et même de la mort ; la chanson d'une guitare à deux cordes, dont la plainte monotone satisfait indéfiniment des oreilles qui ne demandent pas plus de variété à la musique qu'au bruit de la fontaine ou au pépiement d'un oiseau ; des échoppes où, dans une ombre chaude, l'enfance, l'âge mûr et la vieillesse dévident des écheveaux de soie, taillent le cuir des babouches, cousent l'ourlet des burnous ; des corridors obscurs où les nattiers tendent leurs longues

cordes sur lesquelles ils disposent en dessins compliqués des joncs multicolores; des boutiques où la vie s'écoule entre le tas de graisse, le miel, le sucre et les bougies; des marchés ombragés par des figuiers et des treilles; quelques troupeaux de bœufs, des moutons et des chèvres; beaucoup de murs croulants; çà et là, quelque vraie merveille : une fontaine, un plafond peint, une poutre de cèdre sculptée, un beau décor de stuc, une riche maison, un minaret où des faïences vertes brillent dans la paroi décrépite; bien des odeurs mêlées, et sur toutes ces choses la plainte des mendiants et les cinq prières du jour... Oui, peu de chose en vérité : la liberté de vivre sans besoins et de prier à sa guise. Mais cela ne vaut-il pas tous les trésors de Golconde?

Pour qui les regarde en passant, ces deux cités jumelles, séparées seulement par la

rivière, se ressemblent comme leurs murailles et comme leurs cimetières se ressemblent. Les Maures chassés d'Andalousie, qui s'y réfugièrent en grand nombre, leur ont donné le même caractère de bourgeoisie secrète, puritaine et polie, qui les apparente à Fez et qu'on chercherait ailleurs en vain dans le fruste Moghreb. Mais ces sœurs se sont toujours détestées ; les fils de ces proscrits se sont toujours fait la guerre ; ces cimetières, si pareils dans leur tranquille abandon au destin, sont pleins de morts qui, de leur vivant, se haïssaient de tout leur cœur. Un proverbe courant dit ici : « Même si la rivière était de lait et si chaque grain de sable était de raisin sec, un R'bati et un Slaoua ne se réconcilieraient pas ». Il y a entre eux de ces rancunes, comme on en trouve à chaque page des chroniques italiennes. Le très savant

fqih Ben Ali, auteur d'une excellente histoire, malheureusement inédite de Rabat et de Salé, m'a raconté quelques-uns de ces épisodes dramatiques : sièges, assauts, meurtre, pillage. Pour se plaire à ces vieux récits, il faudrait être assis sur les remparts, comme nous l'étions ce jour-là, près du canon gisant dans l'herbe qui envoyait autrefois ses bordées dans la casbah des Oudayas. Mais il m'a raconté des choses moins anciennes et aussi moins tragiques, où l'on découvre des sentiments encore vivants aujourd'hui et qui, dans le tourbillon rapide où est entraîné ce pays, deviendront assez vite, pour les indigènes eux-mêmes, aussi incompréhensibles que les disputes de naguère. Ce sont des riens, mais des riens à mon goût pleins d'intérêt, et auxquels, je ne sais pourquoi, je trouve le parfum fugace, un peu fané, de la giroflée de muraille.

Il y a une vingtaine d'années, des garçons de Rabat et de Salé se battaient à coups de fronde sur les bords du Bou-Regreg. Un des petits Salétains tua d'un coup de pierre un des petits R'bati. Les mères des enfants de Salé qui avaient pris part à la bataille furent condamnées à payer la dya, c'est-à-dire le prix du sang. De l'argent pour un gamin de Rabat ! comme si un R'bati avait jamais rien valu ! Pour manifester leur mépris, elles allèrent vendre sur le marché la denrée la plus vile : quelques paniers de son. Et avec le prix de ce son, qu'on ne donne qu'aux ânes et aux porcs, elles payèrent l'enfant de Rabat.

Pour les puritains de Salé, cette Rabat si dévote, où les bourgeois ne se promènent que le chapelet à la main ou leur tapis de prière sous le bras, c'est un lieu sans foi ni loi, contaminé par l'Europe, quelque

chose comme une Musulmane qui aurait dévoilé son visage. Il y a, me dit le savant Fqih, des commerçants de Salé qui ont leur boutique à Rabat, et qui pour rien au monde ne voudraient habiter là-bas. D'autres n'y mettent jamais les pieds, et comme un jour, un de ces intransigeants se promenait sur le promontoire des Oudayas et que quelqu'un s'en étonnait : « Je viens ici, dit-il, parce que c'est le seul endroit d'où je puisse embrasser d'un seul regard toute ma ville ».

Même les malandrins ont ce patriotisme local. On en voit qui, ayant commis quelque délit à Rabat, viennent se faire arrêter à Salé, bien que la justice du Pacha soit particulièrement rigoureuse. Si Ben Ali m'assure encore que les mœurs y sont plus sévères. Un médecin syrien, installé au Maroc il y a quelques années, lui disait en propres ter-

mes : « Ma femme est en sûreté à Salé; elle ne le serait peut-être pas à Rabat ! » Et mon historien d'ajouter avec un orgueil évident : « Les Juifs eux-mêmes ont ici de la pudeur ! »

De leur côté, les R'bati ont leurs susceptibilités. Le matin, si d'aventure, l'un d'eux se rendant à ses affaires, entend le nom d'Ayachi — saint personnage fort en honneur à Salé où beaucoup d'enfants portent son nom — il voit là un si mauvais présage qu'il aime mieux rentrer chez lui et sacrifier le gain de sa journée que d'ouvrir sa boutique... Enfin (mais peut-être suis-je indiscret en révélant cela) l'érudit Salétain m'a confié que quelques personnes de Rabat, auxquelles il a fait lire son histoire manuscrite, tout en rendant hommage à la façon dont il a reconnu le brillant développement de leur ville depuis qu'elle est devenue le

siège du Protectorat et le séjour ordinaire du Sultan, lui ont cependant reproché de s'être occupé d'eux, estimant que ce n'est pas à un homme de Salé qu'il convient de parler des choses de Rabat.

Nous-mêmes, nous avons fait l'épreuve de l'humeur différente de ces petits mondes rivaux. Depuis longtemps nous vivions en relations familières avec les marchands de Rabat, que de l'autre côté de la rivière les portes de Salé nous restaient toujours fermées. Il y a seulement six ou sept ans, il n'était permis ni à l'européen ni au juif cantonné dans son mellah de pénétrer dans la blanche cité, immobile derrière ses murailles. De partout on l'apercevait, allongée au bord du sable; on embrassait sa double enceinte, ses maisons, son grand champ mortuaire, sa ceinture de jardins : elle irritait comme un mystère. Tout ce qui nous

était hostile trouvait là-bas, disait-on, un refuge; et la rumeur grossissant la vérité, Salé apparaissait aux Français de Rabat et aux R'bati eux-mêmes comme un repaire de dangereux fanatiques.

Puis un jour — c'était en 1911, après les massacres de Fez — les Salétains avec stupeur virent une longue suite de fantassins, d'artilleurs, de cavaliers passer le Bou-Regreg, les uns en barque, les autres à la nage. La colonne Moinier, en marche sur Fez révolté, traversa la ville de part en part. Pendant des semaines et des semaines, ce fut l'interminable défilé des ânes, des chameaux, des mulets qui ravitaillaient la colonne. Cette fois le charme était rompu, la blanche cité mystérieuse arrachée à son isolement. On s'aperçut alors que l'on avait affaire à une bourgeoisie charmante, polie, d'une très bonne et très ancienne civilisa-

tion, où les lettrés forment les trois quarts de la population, et que son repliement sur elle-même, loin d'être l'effet d'une humeur sauvage et farouche, venait tout au contraire d'un juste sentiment de fierté et du noble désir de défendre sa tradition séculaire.

Cordoue devait être pareille avec ses murs sévères, ses ruelles tortueuses, ses maisons à patio, son aspect hautain et fermé. L'air aristocratique qu'évidemment les Espagnols ont emprunté aux Maures, c'est tout à fait celui de ces hidalgos de Salé, si authentiquement Andalous, et qui mieux que les R'bati se sont soustraits à l'influence étrangère. A Rabat, une automobile, le passage des commerçants, des fonctionnaires, des soldats, un café dans un coin, un magasin dans l'autre, un fiacre, un cinématographe, viennent tout à coup briser une harmonie séculaire. Au vieux fond hispano-mauresque

s'ajoute aussi, depuis quelques années, une population de gens beaucoup plus frustes, venus des confins du Maroc, du Sous, de l'Atlas, de Marrakech. Leurs têtes rondes et rasées, entourées le plus souvent d'une simple corde de chanvre, leurs djellaba terreuses et leurs burnous noirs et rouges se mêlent aux turbans impeccables et aux vêtements de fine laine des élégants citadins. Ce sont des campagnards berbères, des Chleuh, les plus anciens habitants du Maroc, qui affluent des montagnes vers la côte attirés par l'appât du gain. Ils ressemblent à nos Auvergnats ; ils en ont la forte carrure et les vertus solides : le travail, l'économie, une aisance à s'adapter étonnante. On les voit venir sans le sou, pratiquer vingt métiers, coucher à la belle étoile, et au bout de quelque temps acheter un fonds de boutique, s'installer dans une armoire. C'est

sur ces Berbères malléables, tout prêts à accepter de notre civilisation ce qui leur apportera quelque argent, que nous pouvons compter le plus. Mais il faut bien reconnaître qu'ils n'ont ni la finesse, ni la grâce, ni l'élégance des vieilles populations andalouses, et que leur invasion enlève peu à peu à Rabat ce caractère d'aristocratie bourgeoise, solitaire et dévote, qu'on y retrouve toujours, mais qui n'existe plus dans son intégrité que derrière les murs de Salé.

Heureux qui aura pu encore se promener dans cet Islam intact, tourneyer au hasard dans la petite ville pleine d'activité et de silence, respirer sous ses figuiers et ses treilles le parfum des légumes de septembre! Même par l'après-midi le plus ensoleillé, c'est une fraîche impression de bonheur, de vie rajeunie que l'on éprouve à suivre l'ombre étroite des venelles embrasées. Dès

que l'on commence à gravir les rues en pente, plus de métiers, plus d'échoppes. Rien que des murs fermés, un blanc silence, la paix des neiges. Au sommet de ce repos, la Medersa, jadis fameuse, embaumée dans sa gloire ancienne, avec ses merveilles de plâtre et son dôme de cèdre ajouré; le mausolée de Sidi Abdallah, éclairé par des veilleuses et toujours entouré d'un cercle de femmes accroupies; et plus haut encore, la mosquée, lieu d'un calme inaltérable, qui semble garder comme un trésor, sous des arceaux sans nombre, des siècles de vie soustraits au changement, à l'agitation et au bruit.

Au milieu de ces étrangetés, le plus étrange peut-être c'est que ces ruelles soient hantées par des fantômes familiers à nos imaginations. Quelque part, entre les murs de cette Salé si lointaine, reliée seulement à

Marseille par de lents vaisseaux à voiles, habitait le père d'André Chénier qui fut longtemps consul ici. Aux heures où les plus belles journées amènent leur mélancolie, sa pensée s'en allait vers Paris où il avait laissé sa femme et ses enfants, et il rêvait de son retour en France — en France où il revint pour faire cette découverte affreuse, que les gens de sa patrie étaient plus cruels que les Maures... Dans ce dédale silencieux où je vais à l'aventure, Cervantès, prisonnier des corsaires barbaresques, a erré lui aussi, portant dans son esprit les premières rêveries de son extravagant chevalier. Au tournant de quel passage, au sortir de quelle voûte, dans quelle lumière ou dans quelle ombre a-t-il vu apparaître, monté sur un tout petit âne et les pieds traînant à terre, ce Sainte-Beuve, ce Renan, l'énorme Sancho Pança ? Parmi les tombes de la dune, repose

très probablement l'homme dont il a été l'esclave; et je me demande parfois, en regardant ces pierres couvertes de lichens jaunes, laquelle recouvre ce personnage qui a tenu à sa merci la plus belle histoire du monde?... Dans laquelle de ces maisons blanches qui s'entassent autour de moi, gardant si bien leur secret derrière leurs portes à clous, les Barbaresques ont-ils ajouté un outrage à tous ceux que la fantaisie de Voltaire et les Bulgares avaient déjà fait subir à l'infortunée Cunégonde?... Par quelle belle journée, Robinson, dans sa barque à voiles poussée par un vent favorable, échappa-t-il à son gardien pour aller raconter à Foë ses étonnantes aventures et jeter dans les fumées d'une sombre taverne de Londres l'éclat de ce ciel éblouissant?...

Toute cette fin d'après-midi, j'ai cherché le fondouk où furent vendus Cervantès et

Robinson Crusoé. Mais bien que le temps ne soit pas loin où l'on trafiquait des esclaves, personne n'a pu ou n'a voulu me dire où se faisait la criée. Et qu'importe d'ailleurs? Ces fondouks se ressemblent tous; et celui qui vit passer les inoubliables captifs devait être en tous points pareil au caravansérail où, fatigué de ma recherche infructueuse, je m'arrêtai pour prendre un verre de thé sur la natte du caouadji.

C'était jeudi, jour de marché. La grande cour, entourée d'arcades, foisonnait de bêtes et de gens. Dans la poussière, le purin et les flaques d'eau près du puits, ânes, chevaux, mulets, moutons, chats rapides et comme sauvages, chiens du bled au poil jaune pareils à des chacals, poules affairées et gloutonnes, pigeons sans cesse en route entre la terre et le toit, cent animaux vaguaient, bondissaient, voletaient ou dor-

maient au soleil autour des chameaux immobiles, lents vaisseaux du désert ancrés dans le fumier desséché. Sous les arcades, âniers et chameliers se reposaient à l'ombre parmi les selles et les bâts, jouaient aux cartes et aux échecs, ou à quelque jeu semblable, tandis qu'au-dessus d'eux, sur la galerie de bois qui encadre le fondouk, les prostituées, qu'on appelle ici, non sans grâce, les filles de la douceur, prenaient le thé avec l'amoureux du moment, dans leurs petites cases, derrière un rideau de mousseline, allaient et venaient sur le balcon, ou penchées sur la balustrade, échangeaient le dernier adieu avec celui qui s'en va.

C'était un spectacle charmant, toutes ces bêtes rassemblées là comme dans une arche de Noë, et ces beautés naïves qui laissaient tomber au-dessus du fumier l'éclat barbare de leurs bijoux d'argent et leur volupté in-

nocente. Accroupis sur leurs genoux, les chameaux balançaient, au bout de leurs cous inélégants, des têtes pensives et un peu vaines. Il ne leur manquait que des lunettes pour ressembler à des maîtres d'école surveillant avec dédain une troupe d'écoliers folâtres, une récréation d'animaux. On croyait lire dans leurs yeux le souvenir de très lointains voyages, justement aux pays qu'on voudrait voir. Et cela, tout à coup, leur donnait le prestige que paraissait réclamer le balancement de leurs têtes solennelles et la moue de leurs grosses lèvres perpétuellement agitées. Chameaux, vieux professeurs pensifs, chameaux pelés, chameaux errants, de vos courses poudreuses qu'avez-vous rapporté ? Hélas ! hélas ! vous ne répondez rien ! Votre tête se détourne dédaigneusement de mes questions, et vos lèvres mouvantes continuent de pétrir je ne sais quels

discours inconnus. Seriez-vous par hasard stupides ? Vos longues randonnées au désert ne vous ont-elles rien appris ? Ah ! que de savants vous ressemblent ! Combien de voyageurs du passé et des livres qui, d'un pied lent, ont traversé l'histoire et n'ont jamais rien ramené des contrées parcourues ! O pèlerins de toute sorte, quel espoir on met dans vos yeux, mais quel silence sur vos lèvres ! Faut-il donc que ce soit presque toujours ceux qui n'ont rien à dire qui voyagent !... Hier encore, sur le front du Soissonnais, j'étais l'ami d'un vieux navigateur, un armurier de la marine, qui lui aussi avait roulé sa bosse dans tous les pays de la terre. Très souvent je l'interrogeais sur les choses qu'il avait pu voir ; mais jamais il ne m'a rien dit qui valût d'être retenu, que cette phrase étonnante : « Lorsqu'on revient du tour du monde, il y a deux

choses qu'il faut entendre pour se refaire une âme : la *Mascotte* pour l'innocence et *Faust* pour la grandeur !... »

De tous côtés, les petits ânes entravés par les pattes de devant se roulaient dans le fumier, ou bien sautaient comiquement, avec des gestes saccadés de jouets mécaniques, pour disputer aux poules les grains d'orge et la paille hachée qui avaient glissé des couffins. Les pauvres, comme ils étaient pelés, teigneux, galeux, saignants ! Vraiment le destin les accable. Un mot aimable du Prophète et leur sort eût été changé. Mais le Prophète a dit que leur braiment est le bruit le plus laid de la nature. Et les malheureux braient sans cesse ! Tandis qu'ils vont, la tête basse, ne pensant qu'à leur misère, un malicieux Génie s'approche et leur souffle tout bas : « Patience ! ne t'irrite pas ! Sous peu, tu seras nommé Sultan ! »

Un instant, la bête étonnée agite les oreilles, les pointes en avant, les retourne, hésitant à prêter foi à ce discours incroyable; puis brusquement sa joie éclate, et dans l'air s'échappent ces cris que le plus vigoureux bâton n'arrive pas à calmer... Ane charmant, toujours déçu, toujours frappé, toujours meurtri, et pourtant si résigné, si gracieux dans son martyre! Si j'étais riche Marocain, je voudrais avoir un âne, mais un âne pour ne rien faire, un âne qui n'irait pas au marché, un âne qui ne tournerait pas la noria, un âne qui ne connaîtrait pas la lourdeur des couffins chargés de bois, de chaux, de légumes ou de moellons; un âne que j'abandonnerais à son caprice, à ses plaisirs, sultan la nuit d'une belle écurie, sultan le jour d'un beau pré vert; un âne enfin pour réparer en lui tout le malheur qui pèse sur les baudets d'Islam et pour qu'on puisse

dire : « Il y a quelque part, au Maroc, un âne qui n'est pas malheureux... »

Si j'étais riche Marocain, je voudrais avoir une mule. A l'heure où la chaleur décroît, je m'en irais avec elle, assis sur ma selle amaranthe, goûter la fraîcheur de mon jardin. Mais j'aurais surtout une mule pour prendre d'elle une leçon de beau style. Ce pas nerveux et relevé, ce train qui ne déplace jamais le cavalier, laisse à l'esprit toute sa liberté pour regarder en soi-même et les choses autour de soi. Jamais il ne languit ; et s'il n'a pas le lyrisme du cheval, il n'en a pas non plus les soudaines faiblesses. Entre le coursier de don Quichotte et l'âne de Sancho Pança, c'est la bonne allure de la prose. Sans avoir pressé sa monture, sans qu'elle soit lassée de vous, sans que vous soyez lassé d'elle, on est toujours étonné d'arriver si vite au but.

Au milieu de ces divagations, le soleil avait baissé et n'éclairait plus maintenant qu'un côté de la galerie, où les filles de la douceur continuaient leur petit commerce. La plupart avaient disparu derrière leurs rideaux de mousseline, et l'odeur des brûle-parfums se mêlait agréablement aux âcres relents de la cour. Deux ou trois de ces beautés restaient accoudées au balcon. Pas la moindre effronterie. Une sorte de grâce pudique et même de gravité rituelle. Bien que sur leur ventre soit tatouée la bénédiction du Prophète : « Hamdoullah ! Louange à Dieu ! » je ne pense pas qu'elles aient au ciel une reconnaissance particulière pour leur avoir donné ce métier. Mais enfin, si elles sont là, sur cette galerie, c'est bien que le Seigneur l'a voulu, et elles acceptent leur destin avec un tact parfait. Devant ces filles somptueusement parées, me revenait à la mé-

moire le souvenir de Paphos, des îles d'Ionie, de tous les lieux où Hérodote raconte que des femmes se prostituaient en l'honneur d'Aphrodite. Dans ce Maroc qui n'a pas seulement conservé les vêtements et les formes antiques, mais où l'on trouve à chaque pas des survivances de cultes et de dévotions très anciennes, il y a du côté de Marrakech des gourbis où se pratique toujours le très vieux rite de la prostitution sacrée. Peut-être, au fond de l'âme de ces femmes appuyées sur le balcon, existe-t-il encore quelque chose de ces sentiments obscurs où se mêlent d'une façon incompréhensible pour nous le sensuel et le sacré. Mais silence!... dans ces ténèbres où la volupté et la religion se rejoignent, n'imitons pas ces lourdauds qui portent une lumière aveuglante là où ne doit briller doucement que le tendre éclat voilé de la lampe de Psyché.

CHAPITRE VII

LA FÊTE DE L'AÏT SRIR

C'était sur le plateau désert, rocailleux, poussiéreux, couvert de palmiers nains, où court la puissante muraille de pierres et de terre rouge qui sert d'enceinte aux vergers de Rabat. Une immense porte en ogive laissait voir, au milieu de grands espaces vides, le palais du Sultan, encore inachevé (ces palais du Maroc ne sont jamais finis) ; les orangers, les vignes les verdures des jardins ; les maisons clairsemées de la ville française, et au delà, les blanches terrasses de Rabat et de Salé, étendues comme une lessive qui sèche au bord de la mer. De l'autre

côté du rempart, s'en allait à perte de vue une campagne fortement vallonnée, brûlée par le soleil, sans arbres, sans buissons, où vaguaient quelques troupeaux.

Sur le plateau désolé, des soldats noirs faisaient la haie, superbes, étonnants à voir avec leurs visages de nuit, des uniformes écarlates, leurs gants de filoselle, et des turbans croisillonnés de vert. Derrière eux s'alignaient des cavaliers en burnous, le capuchon sur la tête, le fusil à la main, tout blancs par-dessus ce buisson rouge. Et cette longue ligne, rouge et blanche, s'en allait depuis la porte en ogive jusqu'à une tente dressée là-bas au milieu des rocailles, et sous laquelle, ce matin-là, le Sultan du Maroc allait venir, suivant l'usage, pour célébrer la fin du Ramadan.

Dans l'ombre de la muraille rouge, invraisemblablement petits sous l'entasse-

ment formidable des pierres et de la boue séchée, un petit groupe de personnages, les vizirs et les secrétaires, attendaient patiemment sur leurs mules bâtées de hautes selles amaranthes que Sa Majesté chérifienne, Moulay Youssef, apparût. Leurs vêtements d'une sobre élégance contrastaient délicieusement avec la sauvagerie de ce plateau stérile, de ces nègres aveuglants et de ces murs embrasés. Au premier regard, tous ils semblaient pareils sous leurs burnous d'une égale blancheur; mais par l'ouverture du manteau apparaissaient des soies de tons variés, très tendres, attendris encore par une mousseline qui en atténuait l'éclat jusqu'à le faire presque disparaître. Savantes harmonies de teintes nuancées à l'infini, plus charmantes encore peut-être que ces débauches de couleur des fantasias du Sud Algérien, qui ont ravi et ravissent toujours les peintres romantiques.

C'est, je crois, dans le protocole que le Sultan du Maroc doit se faire longtemps attendre. On attendit longtemps. Enfin, arriva sous la porte le lieutenant du Maître du Palais, à cheval, au milieu de quelques cavaliers. Ensuite le Maître du Palais lui-même, un métis de sang noir, la carabine au poing, qui portait sur la tête un merveilleux turban roulé autour de son bonnet pointu comme une énorme toupie. Venaient derrière, au pas, tenus en main par des serviteurs à pied, six chevaux noirs et blancs, dont les étriers et les selles, posées sur de nombreux tapis, se devinaient sous les housses. Suivaient deux autres cavaliers, porteurs de longues lances à la pointe d'argent doré. Puis, le Maître des Écuries, un superbe nègre vêtu d'un caftan vert émeraude, dont aucune mousseline n'atténuait la chaude couleur, — une sorte de Falstaff noir, avec

une barbe de neige frisottant sur sa peau lustrée, et qui adressa au passage, d'une voix retentissante, aux vizirs et aux secrétaires toujours rangés sous la muraille, le salut de Sa Majesté : « Salut à vous, vous dit mon Maître ! » Enfin dans l'ombre de la porte, sur un cheval tout blanc harnaché de cuir orange, apparut le Sultan lui-même, dont on ne voyait que le visage et les mains presque noires dans la blancheur des lainages.

A sa droite et à sa gauche, quatre serviteurs à pied agitaient des serviettes afin d'écarter les mouches. Un autre, derrière lui, tenait au-dessus de sa tête le parasol de velours vert, insigne de la toute-puissance, et de fois à autre il le faisait doucement tourner entre ses doigts comme une grande fleur, pour suivre les moindres mouvements de l'auguste cavalier et que jamais son visage ne fût touché du soleil.

Les cuivres et les tambours des nègres de la Garde s'étaient mis à battre aux champs, et nos airs militaires, au pied de ces murs d'un autre âge, retentissaient étrangement sur ce cortège très ancien, comme l'écho triomphant d'un autre rythme de la vie. A côté, d'autres musiciens, vêtus ceux-là de tuniques jonquilles, violettes, amaranthes, oranges, vert-citron, un arc-en-ciel fané, un parterre de tulipes éteintes, pâlies par trop d'heures au soleil, enchevêtraient dans ces fanfares guerrières une musique aussi falote, aussi lointaine, aussi passée, aussi conte de fées que les tons de leurs tuniques, — de vieux airs andalous tout en syncopes, en rythmes suspendus, — cependant que derrière le rouge buisson des soldats qui présentaient les armes, les hauts cavaliers en burnous, sous le capuchon pointu, immobiles sur leurs selles, entonnaient d'une même voix

sur un air de complainte, en l'honneur du Commandeur des Croyants, une salutation religieuse tout à fait indifférente aux fantaisies des musiques.

Dans ce bruit et la poussière soulevée par le cortège, le Sultan, impassible, avait franchi la porte. Derrière son parasol, le Chambellan du Palais menait la troupe des familiers préposés aux charges de la Cour, les eunuques, les gens des ablutions, les gens du lit, du thé, de l'eau, et aussi les gens de la natte qui étendent aux heures rituelles le tapis de prière. Suivaient les gens du sabre, du pistolet, du fusil, de la litière, — tout ce monde à cheval et toujours habillé de ces divines couleurs voilées sous la mousseline et la laine. Des étendards, suspendus à de longues hampes surmontées d'une boule de cuivre, faisaient derrière les cavaliers un rideau de soies changeantes. Les vizirs et les

secrétaires, sortant de l'ombre des murailles, avaient poussé dans le cortège leurs mules sautillantes ; les cavaliers des tribus pressés derrière la Garde noire, prenaient la suite de l'escorte à mesure qu'elle les dépassait, ou s'élançaient au galop du côté de la tente, soulevant autour d'eux des tourbillons de poussière rouge. Dans ce brouillard de cendre embrasée, le Sultan avait disparu. On ne voyait plus par moment que le grand parasol vert, des étriers, un fer de lance, la boule de cuivre d'un étendard, les musiciens aux couleurs d'arc-en-ciel, dont les robes flottantes couraient à la débandade, pareilles à des notes brillantes égarées dans la lumière ; et cahotant parmi les palmiers nains et les fondrières du plateau, dans la cohue des ânes, des chevaux, des piétons, de tous les burnous accourus de Rabat et de Salé pour assister à la cérémonie, une vieille au-

tomobile aux rideaux strictement tirés où se trouvait la mère du Sultan.

Arrivé devant l'enceinte de toile qui formait une mosquée en plein vent, Moulay Youssef mit pied à terre. Il pénétra dans le lieu consacré et devant un petit mur qui indique la direction de la Mecque, et autour duquel d'habitude des moutons viennent chercher l'ombre, il assista à la prière. Puis la cérémonie finie, il remonta sur son cheval, pour venir se placer au milieu du carré formé par sa Garde noire.

Alors, sur ce plateau d'Afrique, un étonnant cérémonial fit surgir tout à coup, du fond d'un passé mort qu'on pouvait croire inanimé à jamais, toute une vieille civilisation qui fut aussi la nôtre, mais que depuis des centaines et des centaines d'années nous avons mise au tombeau.

Immobile sur son cheval blanc au beau

harnais orange, toujours éventé par les serviettes claquantes et protégé par le grand parasol, le Sultan s'était arrêté au milieu du carré de ses soldats, entre ses deux musiques qui continuaient de mêler, sans se soucier l'une de l'autre, leurs cuivres, leurs tambours, leurs flûtes, leurs trompettes et les accords de *Sambre-et-Meuse* aux nostalgies d'Andalousie.

Trois cavaliers entrèrent dans le carré, portant au bout de longues hampes, surmontées de boules de cuivre, d'immenses nappes de soies usées, bleues, amaranthes, mordorées, brodées de versets coraniques, et qui descendaient jusqu'à terre. C'étaient les étendards sacrés de Moulay Idriss, qui pendant toute l'année, sous la lumière des veilleuses, restent à Fez, au cœur de la ville impériale, et qu'aux jours de grande fête on va chercher au fond de leur sanctuaire pour les

présenter au Sultan... Moulay Youssef prit tour à tour dans sa main les trois vieilles soies saintes et les porta à ses lèvres, en s'inclinant sur son cheval dans un geste de vénération.

Puis on fit approcher la bannière de Sidi Bel-Abbès, patron de Marrakech, — de Marrakech la victorieuse, d'où se sont élancés jadis les guerriers qui partaient à la conquête de l'Espagne. Mais cette bannière ne se déploie que pendant la bataille, et durant les jours pacifiques elle reste enveloppée, comme un papillon invisible dans sa chrysalide de soie. Et cette fois encore le Sultan se pencha sur sa haute selle orange.

Ensuite, et successivement, chacune des tribus qui participaient à la fête vint lui prêter l'hommage. Le lieutenant du Maître du Palais allait chercher les cavaliers rassemblés en lignes profondes sur un des côtés

du carré et les amenait face au Sultan. Du haut de son cheval, le Maître du Palais, la carabine au poing comme un bâton de héraut d'armes, annonçait de sa voix retentissante le nom de la tribu, ajoutant aussitôt la formule consacrée : « Dieu bénisse les jours de notre Maitre ! » Et derrière lui, l'énorme nègre tout habillé de vert, à la barbe blanche et frisée sur ses luisantes joues d'ébène, le Maître des Écuries, répétait d'une voix profonde le nom de la tribu et la vieille formule : « Dieu bénisse les jours de notre Maître ! »

Alors le Maître du Palais, se tournant vers les cavaliers, transmettait de sa même voix sonore la bénédiction du Sultan, qu'aussitôt reprenait comme un écho subit l'énorme Falstaff noir : « Soyez les bienvenus, vous dit mon maître ! » Et tous les cavaliers, s'inclinant profondément sur leurs selles, répon-

daient d'une seule voix : « Dieu bénisse les jours de notre Maître ! ».

Et le Maître des cérémonies et son noir écho reprenaient : « Dieu vous agrée, vous dit mon Maître ! » Et les autres s'inclinaient encore, et une fois encore répondaient : « Dieu bénisse les jours de notre Maître ! »

Et pour la troisième fois, le Maître du Palais : « Dieu vous donne la vertu, vous dit mon Maître ! » Et les autres encore une fois : « Dieu bénisse les jours de notre Maître ! » Puis les deux mains ouvertes à hauteur du visage ils attendaient, comme dans la prière, la bénédiction du Sultan.

Plus un mot. Moulay Youssef passait la main sur sa poitrine d'un geste qui était à la fois la fin de sa prière mentale et le signe de leur congé. Les cavaliers partaient au trot, obliquaient hors du carré. D'autres venaient prendre leur place, et à chaque

fois le Sultan, tout à fait impassible, faisait imperceptiblement avancer son cheval, pour se porter, dans un mouvement de vieille courtoisie symbolique, au-devant de ses féaux.

Une trentaine de tribus se présentèrent devant lui, quelques-unes somptueusement harnachées, mais la plupart assez misérables et n'ayant pour tapis de selle que des lambeaux de soie, des étoffes usées, mais de tons infiniment doux et agréables à l'œil. Il y avait là des tribus, qui depuis des temps immémoriaux n'avaient pas prêté cet hommage, des tribus belliqueuses que notre politique venait de ramener au maghzen, des hommes rudes, aux burnous grisâtres, avec des yeux de feu, des pommettes saillantes et de longs poils de chèvre sur leurs visages boucanés. Que pensaient-ils, ceux-là, en se penchant sur leurs selles, quand ils

criaient si humblement : « Dieu allonge les jours de mon Maître ! » Dieu seul le sait, qui sait tout...

Lorsque les derniers cavaliers eurent ainsi défilé, un coup de canon retentit, le Sultan tourna bride, et comme saisis d'une panique folle les serviteurs et les vizirs s'éparpillèrent en un indescriptible désordre de robes flottantes et de burnous envolés, qui les rassembla tous, après cette minute éperdue, dans l'ordre exact du cortège : le Maître du Palais en tête, les six chevaux de main à la suite, le Chef des Écuries devant les porteurs de lance, les huit chasseurs de mouches à droite et à gauche du Sultan, le parasol vert immuablement sur sa tête, et derrière lui le troupeau confondu des dignitaires et des vizirs, que dominaient les hautes soies d'Idriss et la quenouille héroïque du grand saint de Marrakech. Et toujours dans la

poussière et le tumulte des musiciens qui trébuchaient dans le sable et les palmiers, et dont la troupe bigarrée faisait à elle seule une chanson, le lent cortège s'avança impassible et solennel entre les gens des tribus, d'où sortait parfois un caïd pour se jeter à plat ventre devant le cheval du Sultan et baiser l'étrier doré.

Quelques instants plus tard, le général Lyautey se rendait au palais. Il arriva, à sa manière, brillant, aisé, rapide, en cavalier qui sait que des regards de cavaliers le guettent, mit lestement pied à terre et pénétra dans la cour intérieure, suivi de sa maison militaire et civile. Descendus de leurs chevaux et de leurs mules, tous les serviteurs du palais, accroupis maintenant de chaque côté de la cour, faisaient une frise minuscule de rouges bonnets pointus, de

lainages et de pieds nus, au bas des hautes murailles blanches. Le Sultan était assis sur un canapé Louis-Philippe, dans une salle de construction récente, mais joliment décorée dans le vieux style arabe. A sa droite se tenaient quelques-uns de ses vizirs.

Le Général vint jusqu'à lui, en faisant, aux intervalles prescrits par le cérémonial, les trois saluts d'usage. Puis il lut un discours, auquel Sa Majesté chérifienne répondit, comme veut la caïda, d'une voix basse, inintelligible, en remuant à peine les lèvres. Un interprète traduisait. Mais bien autrement que ces discours, la simple attitude de ces deux hommes, assis maintenant l'un en face de l'autre et qui s'entretenaient avec une familiarité paisible, faisait passer rapidement mille pensées dans l'esprit. Après la scène de l'hommage sur le plateau désolé, — antique tableau féodal qui, à

quelques nuances près, aurait pu figurer dans une chronique de Joinville, de Villehardouin ou de Froissart, — cette conversation intime et parfaitement noble était d'un caractère si moderne, si chargé de l'heure présente et de tous les sentiments de la plus extrême minute! Le Sultan, assez lourd, les lèvres fortes, le teint sombre, n'avait plus cet air impassible qu'on lui voyait tout à l'heure sur son cheval blanc et orange, au milieu de son cortège antique. En écoutant le Général, un sourire plein de bonhomie et de finesse bourgeoise découvrait ses dents éclatantes et animait un regard un peu sans vie mais très doux, qui rappelle que sa mère est née dans la Circassie aux beaux yeux. Toute sa personne détendue dans un sentiment de confiance respirait la sécurité, l'amitié. Et le Général, ferme avec grâce, persuasif et limpide, à mesure qu'il lui pré-

sentait quelque personne de sa suite, lui disait ses intentions, son désir, sa volonté de respecter dans ce Maroc qu'il aime, les formes séculaires de sa vie, ses traditions, ses coutumes, les situations héréditaires. Graves questions qui passaient dans cette causerie tout unie, immense problème, dont la réussite à cette heure prend un caractère angoissant quand, à deux cents kilomètres à peine, les tribus de l'Atlas, payées et armées par l'Allemagne, ne sont maintenues dans leurs rochers que par quelques bataillons.

Et cependant, quelle paix de la mer à l'Atlas, du Sous à la frontière espagnole! Pour ainsi dire, pas un soldat dans cette vaste étendue. Où donc est le secret de cette force invisible? Je le voyais là clairement, au cours de cette entrevue. Ce beau secret, si simple, il est dans ces hautes manières, nobles sans morgue, affables sans condes-

cendance, polies sans familiarité; il est dans le respect d'une race qui garde toujours sur elle l'empreinte d'un des grands passés du monde; et surtout, dans ce sentiment plus riche que tous les autres en vertus merveilleuses : l'amour des gens et des choses d'Islam.

CHAPITRE VIII

UN PARDON EN ISLAM

Entre les vingt-neuf marabouts d'hommes, les dix marabouts de femmes et les treize zaïouas qui sont l'honneur et la décoration de la banlieue de Salé, le tombeau de Sidi Moussa brille d'un éclat particulier. Ce saint personnage vivait, il y a quelque six cents ans, dans une chambre misérable du fondouk des huiles, à Salé, nourrissant son esprit de la prière et son corps d'oignons sauvages. Chaque jour, il consacrait plusieurs heures à ramasser sur la grève les épaves apportées par la marée, et de l'argent qu'il en tirait, il achetait du

pain pour les pauvres. Cependant une fois par an, aux approches de la fête du mouton, qui marque la date du pèlerinage à la Mecque, il s'éloignait du fondouk le temps que durait la fête, disant qu'il se rendait à quelques lieues de là, tuer le mouton en famille. Douze années consécutives, on le vit ainsi disparaître. Mais des gens de Salé qui faisaient le pèlerinage, l'ayant rencontré auprès du tombeau du Prophète, on connut bien que douze fois il y avait été ainsi miraculeusement transporté. Aujourd'hui encore, son tombeau est fréquenté par tous ceux qui portent au cœur le désir de visiter la ville sainte. Il lève les obstacles, fournit les moyens matériels de subvenir aux dépenses du voyage, raccourcit même les distances, et dans la poésie que le très savant, très pieux et très intelligent Abbou el Abbas Sidi Ahmed

ben Abderrahman el Habi es Slaoui a gravée sur son mausolée, il est nommé le patron des voyageurs.

De son vivant, le saint homme possédait une autre vertu, vraiment inestimable dans ce pays ardent où le stérile asphodèle couvre d'immenses étendues de sa fleur empoisonnée. Il transformait en légumes exquis, en frais concombres, en citrouilles fondantes, cette plante désolée des sables. Aussi, lorsqu'il mourut, ne laissant pour payer les frais de son enterrement qu'un Coran et sept *dirhem* qu'il avait gagnés jadis comme gardien d'une vigne aux environs d'Alexandrie. chacun voulut enterrer dans son verger un si étonnant jardinier. Une véritable bataille s'engagea autour de son corps. Tantôt un groupe l'emportait, tantôt un autre, et cette lutte dura de midi jusqu'à minuit. Il demeura d'abord huit jours dans le jardin

de Beni el Kassem, qui avait fini par triompher dans la pieuse bagarre. Mais une personne dévote, Menarra bent Ziadat Allah, le fit transporter à trois kilomètres de Salé, sur une haute falaise qui domine la grève où il avait couru toute sa vie pour ramasser les épaves, et lui fit élever une Kouba qui lui coûta cinq cents dinars.

C'est un lieu qui d'ordinaire est tout à fait sauvage, exception faite du lundi, où les femmes stériles viennent se baigner dans une grotte sur laquelle le saint étend son pouvoir miraculeux. La falaise est à pic, très inhospitalière. Elle se creuse en anses profondes, au fond desquelles se disposent de larges dalles en escalier que la mer vient couvrir et d'où elle s'en va de degré en degré par nappes transparentes et en cascades d'écume. De chaque côté de ces gradins, le flot s'est creusé des retraites dans

la roche noire et poreuse, des défilés, de longs couloirs où pénètre la vague, et qui l'hiver doivent subir de formidables assauts, lorsqu'aux jours de tempête l'eau s'élance, emplit la crique, les défilés et les grottes, et vient jeter sa fureur jusque sous les murs du tombeau. Non loin du marabout, une kasbah ruinée augmente encore la solitude. Personne n'y habite plus. Les cigognes même l'ont quittée, sentant venir l'automne, pour appareiller vers le Sud ou vers le Nord, je ne sais, car nul ici ne peut le dire. Entre la mer stérile et un champ planté de vignes, ces rouges murailles édentées semblent plus mortes que le tombeau; et dans cette solitude, les deux bâtisses sans vie, l'une blanche et l'autre rouge, racontent à la vague impatiente toute une longue histoire de religion et de guerre.

Aujourd'hui, entre la vieille kasbah et le

mausolée du saint, de riches tentes bien dressées : les unes pointues comme le capuchon d'un burnous, les autres allongées en forme de carènes, animent l'étendue habituellement si déserte. Des chants, des violons, des cymbales retentissent entre les hauts murs de toile. Devant les portes relevées flottent des drapeaux multicolores. Des cavaliers étincelants galopent dans la poussière impalpable. On dirait que tout ce monde fait le siège de ces murs ruinés : c'est un camp au bord de la mer, quelque chose de très ancien, de primitif, de très noble, un chant d'Homère ou de Virgile.

On célèbre la fète du saint, le *moussem* de Sidi Moussa, le grand pardon de Salé. Devant la porte du tombeau, la foule va et vient sans cesse, du même mouvement inlassable que la mer au fond des anses. Les danseurs des confréries forment de grands

cercles grisâtres, autour desquels se rassemble la multitude des burnous. Les tambours et les flûtes, déchaînés en tempête pour exciter leurs danses, ne laissent percevoir qu'à de lointains intervalles les salves des cavaliers qui font la fantasia devant la tente du Pacha, et couvrent de leurs fracas la musique des violons, des luths, des mandolines, des rebecs et des tambourins qui, là-bas, sous les riches tentes, célèbrent les femmes et l'amour à la manière d'Andalousie.

Qui ne danse pas devant le Saint sera malade toute l'année. Au-dessus de la foule immobile, je vois des têtes bondissantes, surgir et retomber en cadence comme des têtes de pendus secoués par une corde invisible.

Il y a le cercle des Guenaoua, qui sont les gens que j'ai vus, l'autre soir, évoquer les

esprits aux clartés de l'acétylène et de la lune passionnée de tout temps pour ces vertiges. Il y a le cercle des Beni-Hassen, qui mènent une sorte de ronde prodigieusement lente, autour d'énormes tambours, tandis qu'un musicien armé des larges et courts ciseaux dont les fabricants de babouches se servent pour découper leur cuir, fait un accompagnement étrange en ouvrant et fermant les deux branches de fer ou bien en les frappant avec un énorme clou. Et la lente, la très lente danse s'en va sautant d'un pied sur l'autre, au rythme des ciseaux et des tambours, que de moment en moment les musiciens présentent à la flamme d'un brasero pour retendre la peau distendue par l'humidité marine.

Il y a le cercle des Hamadcha, disciples de Sidi Ali ben Hamdouch, dont le tombeau est vénéré dans la montagne du Zerhoun, et qui se tailladent avec des haches

ou jonglent avec des boulets qu'ils se laissent tomber sur la tète. Aux deux bouts d'une longue ellipse, ils forment une ligne d'une cinquantaine de danseurs qui se tiennent par la main, plient les genoux tous ensemble, puis se redressent sur les pointes sans presque quitter la terre, frappent le sol en cadence, lèvent par instant une jambe dans ce geste charmant qu'on trouve si souvent sur le flanc des vases antiques, en même temps qu'ils projettent en l'air, avec leurs blancs lainages, leurs mains toujours emmêlées. Et au milieu de la ronde insensible, des forcenés, la tête déchirée et le burnous en sang, promènent comme un trophée la francisque à double tranchant dont ils se sont meurtris.

Il y a le cercle des Aïssaoua, disciples de Sidi Aïssa, dont le tombeau est à Mecknès, et qui répondit un jour à ses élèves mourant

de faim au milieu du désert où il les enseignait : « Mangez ce que vous trouverez ». C'est pourquoi, dans leurs jours d'excès, les uns, qu'on appelle les Lions, dévorent des moutons vivants et leurs entrailles non vidées, et les autres, qu'on appelle les Chameaux, mangent du verre cassé et des figues de Barbarie armées de leurs ceintures d'aiguilles. En ce moment, rangés devant leurs musiciens, ils se contentent de l'extase que leur procurent la musique et la danse. Les plus grands au milieu, les plus petits aux ailes, ils forment comme un croissant de lune, et se tenant eux aussi par la main, piétinent le sol en cadence, projettent imperceptiblement leurs corps en avant et en arrière, puis sautent brusquement en l'air, en poussant un cri rauque, une sorte de han! qui se traduit par Allah.

Il y a le cercle des dévots de Sidi Abd

el Kader Djelali, enterré à Bagdad, proche parent du Prophète, patron des aveugles et des infortunés, et dont j'entends tous les jours le nom me poursuivre de rue en rue dans la bouche des mendiants. « Un pain pour Sidi Abd el Kader Djelali ! Une bougie pour Sidi Abd el Kader Djelali ! » C'est un immense cercle de désolation et de misère, de loques couleur de terre et de demi-nudités, où brillent çà et là les fichus de tête éclatants et les bijoux sauvages de quelque femme de la campagne à demi dévoilée. Trois rangs assis, et derrière, une multitude debout. Au centre, un nègre se démène, ses cheveux noirs, longs et crépus, semés de coquillages blancs, affreux à voir comme des yeux enfilés en chapelet. Une longue canne à la main, il excite un orchestre composé de trois musiciens qui frappent à tour de bras sur de larges tambours, et

de deux autres qui, le regard au ciel, la tête renversée sur l'épaule, les joues gonflées et luisantes comme celles d'un dieu marin sur un bois de la Renaissance, soufflent dans de longs roseaux auxquels ils font décrire en l'air des arabesques mystérieuses. Les tambours marchent vers les flûtes et les flûtes reculent ; puis à leur tour les deux roseaux marchent vers les trois tambours, et les tambours semblent fuir, cependant que le nègre aux cheveux dénoués fait des bonds désordonnés en proférant les louanges du saint. Et entre chaque vers, le forcené grimace, agite sa canne, se jette à terre et barbouille dans la poussière rouge son front noir ruisselant de sueur. Sous les haïcks, tous les regards suivent cette mimique extravagante : parfois une main sort d'un voile, entr'ouvre la serviette éponge, laisse voir des choses brillantes, des bijoux, un cou ambré,

toute une chapelle éclatante. La main jette une pièce blanche : alors face à la donatrice, le nègre lui chuchote à l'oreille quelque bonne aventure au nom d'Abd el Kader Djelali...

Et voici un autre cercle, plus haillonneux encore, les adeptes de Sidi Haddi, accroupis autour d'un pauvre tapis sur lequel sont posés une théière et un pot de fer-blanc plein de menthe parfumée. Ce sont des errants, qui ne vivent que d'aumônes, qui sont entrés dans la misère dès le premier jour de l'existence ou que la destinée a conduits dans l'infortune par ses mille chemins : gens ruinés par un caïd, dépouillés par un cadi, trompés par une femme, et qui, dégoûtés des hommes, se réfugient dans le vagabondage, n'attendant plus désormais de secours que du hasard et de bonheur que du kif qu'ils fument sans arrêt dans leurs pipettes nacrées.

Au milieu de cette foule de danseurs et d'agités, comment démêler dans quelles proportions se mêlent le goût du vertige commun aux religions primitives, les dispositions mystiques de ces populations marocaines, et enfin la détresse qui a toujours rejeté vers les puissances occultes les désespérés du monde ?...

Près de ce menu peuple, pour qui la joie suprême semble être de s'évader de la vie par le tournoiement et la danse, quel repos, quelle volupté sous les pavillons de toile où, nonchalamment étendus, les chefs des grandes Confréries dont les adeptes se démènent dans les cercles frénétiques, les descendants du Prophète, le Pacha, les Caïds des tribus venus assister à la fête, et les riches bourgeois de Salé et de Rabat se livrent au délicat plaisir de l'immobilité, du silence et de la musique !

Rien de plus noblement antique que ces tentes au bord de la mer, toutes de toile écrue, décorées à l'extérieur de dessins noirs en forme de créneaux stylisés, pour indiquer que ces murs ont le caractère d'un rempart. Des piquets, fichés obliquement en terre, relèvent les portes de toile, laissant apercevoir des bandes d'étoffes colorées, découpées en arceaux, des tapis de haute laine fabriqués dans la montagne, ceux de Rabat pareils à des jardins fleuris, ceux de Salé composés de bandes noires, blanches, jaunes ou vertes, et tout autour les matelas, couverts de mousselines ou d'indiennes à fleurs et chargés de coussins, sur lesquels les invités se tiennent assis ou étendus. Dans un coin, les musiciens, les chanteurs ; au milieu, le samovar où l'eau bout pour le thé, les plateaux de cuivre remplis de verres, de tasses, de théières, de ces poires d'argent qui ser-

vent à répandre sur la tête et les vêtements l'eau de géranium ou de jasmin, et le brûle-parfum d'où sort la fumée du santal.

Du fond de cette ombre odorante où gémit le violon et ronfle le tambourin, c'est un plaisir homérique de suivre dans la poussière brûlante le galop de la fantasia. Là-bas aussi, jadis, sur les plages de Troie, au son des lyres et des cithares, et couverts d'huile parfumée, les chefs, les prêtres, les devins se réjouissaient à l'écart, en regardant se divertir les guerriers. Ils sont deux cents peut-être qui se livrent, sous le grand soleil, au jeu de la guerre et de la poudre. Par groupe de trente ou quarante, rassemblés devant la porte de la casbah ruinée, on croirait voir des combattants qui font une sortie hors des murs. Cavaliers de tribus pour la plupart, ils ont de longs visages maigres où la ruse paysanne s'allie à la fierté que donne

la vie au grand air. Les uns portent autour de leur tête rasée une simple corde de chanvre, d'autres un voile enroulé, d'autres un fez entouré de mousseline. Une chemise transparente jetée sur le caftan de couleur laisse à découvert l'intérieur brillant des manches et le bas des robes éclatantes sur les étriers de fer ; une sacoche de cuir jaune ou rouge est pendue à leur épaule par une cordelette de soie.

Leurs petits chevaux blancs ou noirs, au cou épais et court, chargés de hautes selles et de multiples tapis, s'alignent sous les murs de la casbah ruinée. Des gens de la tribu, un esclave, un ami, bourrent le fusil, tassent la poudre dans le tube argenté, tandis que les mendiants, qui savent qu'au moment de s'élancer dans l'arène un cavalier est toujours généreux, circulent au milieu des chevaux et tendent la main en disant : « Que ta main,

ô cavalier, frappe le cœur de ton ennemi ! »

Un cri : « O Dieu ! ô Prophète ! » et les chevaux s'élancent au galop. Un autre cri : « O nos pauvres enfants ! » comme si tout ce monde se jetait à la mort, et les chevaux précipitent leur allure. Les cavaliers brandissent leurs fusils, abandonnent les rênes, portent les mains à leurs têtes, pour montrer qu'ils ne tiennent plus les bêtes et témoigner qu'ils se placent sous la protection de Dieu, mettent en joue un ennemi imaginaire, déchargent leurs armes tous ensemble, les lancent en l'air, les rattrapent, tournent au galop et s'arrêtent... La fantasia dure sept minutes, l'amour dure sept secondes et la misère toute la vie...

Au pas, la troupe des cavaliers regagne la muraille rouge. Des mendiants encore les accompagnent, en célébrant leur éloge : « Vous avez fait une belle chevauchée. Où

est un plus noble Seigneur que le Caïd des Séouls ?... » Dans le vent de la course, une bande de mousseline s'est détachée d'un front et descend lentement dans la poussière comme un fil de la Vierge. Au petit trot un cavalier revient, et penché sur sa selle, du bout de son fusil ramasse la mousseline blanche. Déjà une autre fantasia s'est élancée dans la poussière, jette ses cris, excite ses chevaux, brûle la poudre dont on voit briller la flamme, s'arrête brusquement, s'en retourne et inlassablement recommence.

Au-dessus du champ de vigne, la lune semble attendre son heure d'entrer dans la fête, pareille à quelque premier rôle depuis longtemps prêt pour la scène. Le long de la falaise où la mer devient plus mouvante aux approches de la nuit, de blanches formes assises contemplent le coucher du soleil.

Dans la majesté des grands plis, des femmes lentement se dirigent vers la grotte de Sidi Moussa, pour aller baigner leurs pieds nus sur les dalles polies où l'Océan lui aussi étend ses tapis d'argent. Cela encore sort du profond des âges, ces femmes vêtues en prêtresses de Diane qui s'en vont vers Aphrodite implorer la fécondité. Le soleil à son déclin répand sur toutes choses des reflets de vermeil qui se dédore. Sitôt qu'il a disparu, toute blancheur devient fantôme. Les cavaliers des tribus regagnent la tente de leur caïd, entravent leurs chevaux et rassemblent les fusils brûlants autour du mât qui soutient le pavillon. Plus tenaces, les danseurs continuent leurs exercices. Devant le tombeau du Saint où les veilleuses allumées et le lustre du plafond éclatent comme un feu d'artifice, leur frénésie poursuit son train, et le choc assourdissant du fer heurté

contre le fer accompagne, sans jamais faiblir, le bourdonnement de la peau infatigablement martelée.

Sur cette sombre rumeur glisse un bruit cristallin, les clochettes des nègres qui traversent la foule altérée, l'outre de chèvre sur le dos, un gobelet de cuivre à la main. Des relents de cuisine, de graisse de mouton, se mêlent à l'odeur de la menthe et des burnous en sueur, au parfum du santal et de l'eau de géranium. Le long des vignes, à ras de terre, parmi les cactus où s'accrochent de légers abris de toile, les bougies des pauvres gens font des lueurs de feu follet dans la poussière qui retombe. Sous les riches pavillons des caïds et des cheurfas, les serviteurs allument de grands cierges de cire dans les hauts chandeliers de cuivre qu'on fabrique à Manchester, et aussitôt qu'une tente s'illumine, je vois de

blanches draperies s'approcher d'un personnage appuyé sur des coussins, un visage qui s'incline et le baise à l'épaule en lui souhaitant, avec la lumière qui paraît, une heureuse soirée.

A de pareils gestes imprévus, d'un raffinement si gracieux, on sent mieux sa solitude. On voudrait imiter cette noble tendresse et ne pas être seul à errer sur la falaise, au milieu de cette fête étrangère. Pourquoi écouter seul cette longue caresse de l'eau, ces chanteurs, ces violons, cette musicale allégresse? On voudrait qu'un être cher fût là pour guider sa marche incertaine, prendre sa main confiante, l'aider à enjamber les piquets et les cordes, saisir son plaisir dans ses yeux, écarter doucement la tête d'un cheval ou d'un petit âne entravé, comme on écarte dans une allée une branche tombante pour lui faire un passage, l'arrêter,

lui dire : « Écoute », s'en aller parmi ces bruits discords, ces danses, ces clartés, ces musiques, transformer pour soi cette fête au lieu d'être dévoré par elle, ramasser toutes ces fleurs coupées et les offrir d'un geste tendre au lieu de les laisser à terre.

Oh ! ce serait charmant, après avoir marché longtemps ensemble parmi des choses si anciennes, d'entrer d'un air joyeux sous la tente du Pacha... Sous la tente du Pacha, le repas nous attend. Un repas arabe, c'est pour l'amour la plus aimable fantaisie. Dix plats s'alignent sur le tapis, dans des bassins de cuivre remplis d'une eau bouillante et recouverts des capuchons de sparterie noire et rouge, où se cache le mystère d'une cuisine originale et savante, qui attend, comme la musique, ses explorateurs et ses peintres, — viandes cuites et recuites, mijotées pendant des journées et que l'odeur des fruits

pénètre, gâteaux et pâtes feuilletées sur lesquels se sont posés, durant des heures et des heures, les yeux blancs des négresses tournant autour des petits feux de braise dans les cuisines invisibles, avec leurs bras arrondis qu'elles portent gracieusement ployés et les deux mains pendantes, à la manière de deux ailes.

Pour table, un grand plateau de cuivre ; pour chaises, des coussins ; pour se servir, les doigts. Vrai repas d'amoureux. Il faut aimer pour trouver son plaisir à cette cuisine embrasée. C'est une charmante douleur d'aller chercher sur la carcasse le blanc de poulet qui se détache et de l'offrir à des mains délicates qui ont peur de la brûlure. Plaisir plus agréable encore de recevoir de ces doigts malhabiles un morceau de mouton sur lequel est posé un œuf comme une large pièce d'or...

Louange à Dieu, dit la chanson,
qui a créé les doigts pour prendre
les bouchées dans le plat
et les dents pour déchirer
la viande du mouton et du poulet,
et la langue pour proclamer
la douceur du concombre,
des raisins et des grenades!
Louange à Dieu, parmi les hommes libres,
aussi bien que chez les esclaves!
Louange à Dieu, qui nous a gratifiés
du prince célèbre dans toutes les tribus,
notre maître, le glorieux Kouss-Kouss,
et des crêpes trempées dans l'huile,
et des poules farcies d'amandes,
et du très adorable vermicelle au beurre,
et des beignets au safran et au miel,
et de cette pâte feuilletée
garnie de fruits et d'épices indiennes,
et du ragoût, fils des cendres,
et de sa sœur bien-aimée
la sefa aux coings sucrés
dans la viande de mouton!

Pendant que les plats se succèdent sur le plateau de cuivre, un violon, une guitare et un tambourin à sonnettes jouent des airs d'Andalousie. La plainte du violon est la voix de l'amoureuse qui gémit d'être loin de ce qu'elle aime ; les notes graves de la guitare renflée sont l'appel de l'homme qui soupire après elle ; et le Pacha se penche pour me dire à l'oreille que le tambourin qui s'agite et va et vient du violon à la guitare, avec son bruit de bourdon et ses folles sonnettes, c'est la vieille entremetteuse toujours présente dans les amours arabes, et qui s'efforce de réunir l'amoureuse gémissante et son amant passionné.

Tout à l'heure, visible encore par la porte de la tente, la lune a monté dans le ciel et ne laisse plus voir que la nuit qu'elle illumine et les reflets de sa clarté sur les mendiants, qui attendent dehors la fin de notre

repas pour s'en partager les restes. Elle règne maintenant sur la fête, semble protéger le campement, veiller sur les animaux, animer les fantômes qui errent le long de la falaise, soutenir de sa magie les orchestres de cymbales dont le tapage continue de se mêler aux mélopées langoureuses. Dans cette pénombre lunaire, l'Océan qui, tout le jour, semblait avoir résigné son pouvoir, retrouve sa puissance et mêle sa rumeur aux concerts. A quelle heure du temps sommes-nous ? Si un bateau passe au large, voit-il ces pavillons éclairés ? Soupçonne-t-il cette fête de religion et d'amour, au milieu des chevaux qui s'ébrouent, sur cette côte rocheuse et brutale ?...

Pas un cri dans cette foule, pas d'autre voix dans cette multitude que la voix des chanteurs, pas d'autre bruit que le mélange des instruments et des airs, et le tintement

des sonnettes qu'agitent les nègres porteurs d'eau. Dans la grotte de Sidi-Moussa, les femmes, enhardies par la nuit et cachées dans les couloirs des rochers, se livrent davantage à la mer. A la porte du tombeau où brillent les veilleuses et le lustre aux cent bougies, des personnages accroupis devant des chandeliers de cuivre mettent aux enchères les cierges que les pèlerins ont offerts au marabout. Plus loin, dans un endroit ténébreux, un tas de cailloux consacré, où l'on jette son mal en y jetant sa pierre, sert d'oreiller aux fauconniers d'un caïd ; et leurs oiseaux, posés sur cette pyramide toute chargée de pensées humaines, avec leurs yeux de feu et d'or semblent les oiseaux du destin.

Les repas sont achevés sous les tentes. Il en est de silencieuses, où les gens étendus sur les coussins se reposent, causent douce-

ment, cependant qu'un serviteur prépare les tasses de thé et les distribue à la ronde. Il en est où l'on joue aux cartes, sans paroles, avec des gestes compliqués et rapides de muets qui feraient une manille parlée. Il y en a d'autres qui ressemblent à une véritable mosquée, où tous les hôtes réunis autour des chandeliers de cuivre, et la main à leur front comme s'ils souffraient de la migraine, récitent des litanies que ponctue le tambourin et qu'embaume le bois odorant : « Il n'y a de Dieu que Dieu. Il n'y a de Dieu que Dieu… » Et cette phrase, reprise interminablement comme sur un chapelet, emplit tout ce coin de la nuit, jette sa monotone paix sur les gens et les choses et sur les petits ânes entravés aux piquets, qui tendent, comme autour d'une crèche, leurs jolis et fins visages attentifs et résignés.

Mais la plupart de ces maisons de toile

sont des chambres de musique, des pavillons de poésie. Partout la guitare appelle, le violon gémit, le tambourin se démène. En face des musiciens, le chanteur accroupi développe son poème, les yeux fixés tantôt sur le violon dont il excite la plainte, tantôt sur la guitare dont il multiplie les appels, tantôt sur le tambourin qui s'affole. Lui-même agite à ses doigts des castagnettes de cuivre dont il scande son rythme ; souvent d'autres voix l'accompagnent, et tout ce monde se regarde comme si chacun lisait son chant dans le regard de son compagnon.

C'est toujours le même poème, vieille tradition andalouse, éternellement la même, éternellement rajeunie :

Dieu a créé la terre,
et il nous a envoyé le Prophète.
Il a partagé le monde
entre ceux qui travaillent

et ceux qui ne travaillent pas,
ceux qui vendent des marchandises
et ceux qui s'occupent des moissons,
ceux qui se tournent vers le ciel
et ceux qui restent sur la terre.
les dévots et les amoureux...

O délices ! Voici le mot espéré, dont les instruments se saisissent pour le tourner sous mille faces, le faire briller, s'exalter et gémir :

O mes amis, je suis amoureux
et personne ne sait ce que j'ai.
Une gazelle m'a laissé derrière elle,
dans le désert,
sans eau pour calmer ma soif.
Elle s'appelle Chama.
Elle est tatouée sur la figure,
sur la cheville et sur les bras ;
et le dessin est aussi bleu
que peut l'être l'eau de la mer.
Ses sourcils sont comme deux lames de sabre.
son nez comme le bec de l'aigle.
Elle a une bouche qu'un grain de raisin
peut couvrir.

Portrait dont chaque mot, chaque syllabe est l'occasion d'une roulade, d'une arabesque sonore, dessinée avec la fantaisie de quelque miniaturiste qui à la lettre formée ajouterait toujours un peu d'or. Puis, le quatrain fini, tout le monde reprend les derniers vers :

Un nez comme le bec de l'aigle,
une bouche qu'un grain de raisin peut couvrir.

Et pendant que les chants se taisent, longuement, longuement, les violons et les guitares poursuivent leur mélodie sans paroles, un concert enamouré, monotone et tout chargé de modulations, de nuances et de déconcertants accords.

Puis, comme du milieu d'une arène, bondit la voix du chanteur impétueux, exaspéré, dirait-on, d'être resté trop longtemps silencieux :

O mes amis, demandez à cette gazelle
ce que je lui ai fait.
Je suis un homme capable de monter à cheval :
mes ennemis tremblent à mon nom ;
ma balle a des yeux et obéit à ma voix.
Moi qui donne des conseils dans la bataille,
je suis dompté par elle.
Quand elle parle, c'est un sultan qui commande,
et moi je n'ai qu'à dire :
Que Dieu protège les jours de mon Seigneur !

Et toute la tente, et tous les instruments répètent dans le parfum du bois odorant et de l'eau de géranium :

Quand elle parle, c'est un sultan qui commande,
et moi je n'ai qu'à dire :
Que Dieu protège les jours de mon Seigneur !

Dans tous les pavillons, c'est le même poème, les mêmes accents passionnés, la même musique d'instruments assez pauvres et de voix au contraire prodigieusement souples et fertiles. Ces tentes au bord de la

falaise brillent comme des kiosques de lumière, de grâce, de raffinement, de politesse et d'accueil. L'Andalousie refleurit sur ces tapis étendus dans le sable. La nuit prête l'oreille, le flot accompagne la fête. C'est une cour d'amour sous la lune. Je ne croyais pas cela possible que tant de volupté pût naître d'une foule qu'un saint rassemble autour d'un mausolée, dans un endroit perdu où il ne restera demain que la solitude, le bruit des vagues et le tombeau.

Et pas une femme dans cette fête d'amour! Ces chants ne parlent que d'elle, et on ne la voit jamais. La musique, les parfums, la poésie, tout est là ; mais la femme, pour qui toutes ces choses semblent faites, elle est absente. D'un pavillon à l'autre, toujours la même plainte, les mêmes bras tendus, le même appel passionné, mais la gazelle reste invisible. Toutes les imaginations sont obsé-

dées par le mirage de sa forme qui fuit, et nulle part elle n'apparaît... Mais justement cette absence ne fournit-elle pas à ces raffinés sensuels un élément de volupté ? Ou bien ces tirades ardentes n'ont-elles pour eux d'enchanté que la musique ? Prennent-ils leur plus haut plaisir à l'incantation harmonieuse sans plus s'attacher aux paroles ? Est-ce une sorte d'envoûtement par les sons, les roulades, les cordes des instruments ? En artistes subtils se plaisent-ils surtout à la forme du poème ? Tout le monde s'accorde à dire que ces hommes qui passent des nuits et des jours à écouter ces gémissements langoureux sont assez brutaux en amour et qu'ils manquent précisément de ces délicatesses dont leur poésie est remplie et qui vont jusqu'à la fadeur. En vérité ces personnages me demeurent aussi mystérieux dans leurs raffinements que les Guenaoua

dans leurs fureurs. On pense à leurs prières, à ces appels constants à la divinité. N'y a-t-il là aussi qu'une forme où leur cœur n'est pas intéressé? un rite, une liturgie dans laquelle le sentiment entre pour une faible part? Religieux mais pas mystiques, sensuels mais pas sentimentaux, est-ce ainsi qu'il faut les voir?...

A Rabat tout dormait, quand vers les deux heures du matin, laissant derrière moi sur la falaise les raffinés et les furieux poursuivre leur plaisir et leur vertige, je regagnai ma charmante, ma paisible maison arabe. Quelles délices ce silence, même après le bruit des violons! Mais une nuit marocaine est-elle jamais silencieuse?... Du fond d'un patio voisin, montent des hurlements de femme, avec de traîtres repos qui ne sont là que pour laisser aux vocifératrices

le temps de reprendre haleine. Quelqu'un est mort, et les pleureuses hululent, attristent les ténèbres mouillées de cette chose plus sinistre qu'un cri de bête : un cri humain. Les litanies passionnées, dont j'ai la tête encore remplie, me font paraître plus lugubres toutes ces voix qui glapissent. C'est de la gorge de ces femmes, dont tout à l'heure j'entendais célébrer les enchantements, que sortent ces vociférations! Ce sont là ces gazelles, ces bouches, ces lèvres charmantes! Ces perles, ces houris, ce sont ces déchaînées dont les cris donnent le frisson! Après cette veillée d'amour, le rideau se déchire. et au lieu des houris divines, montre les sorcières de Macbeth.

Oh! les sinistres plaintes! Sont-ce même des plaintes? Comment sentir de la douleur cependant qu'on gémit si fort? Cette lamentation forcenée, qui semble n'avoir d'autre

objet que de se prolonger le plus longtemps possible, est-ce du désespoir ? Ces poésies, était-ce de l'amour ? la prière, une prière ? cette plainte, une plainte ? Ou tout cela n'est-il que tradition, habitude, demi-sommeil, demi-pensée, un curieux décor sans âme ?...

Je suis revenu, le lendemain, sur la lande de Sidi Moussa. On dirait que depuis la veille les chevaux n'ont cessé de galoper, les violons de gémir, les chants de célébrer une beauté absente, les tambours de résonner et les danseurs de piétiner le sol d'où monte la troupe des esprits souterrains. Nul sentiment de lassitude ne se remarque dans la fête. Il semble que la satiété soit inconnue de tout ce monde. Une fantasia succède à une autre fantasia, une chanson à une autre chanson, toujours, infatigablement. Encore ! Encore ! Chez nous, c'est la

variété, la mesure, qui constituent le divertissement; ici, la répétition et l'excès. Les yeux ne se rassasient jamais d'un spectacle toujours le même, non plus que les oreilles de ces monotones variations, ni l'esprit de cette fastidieuse poésie, ni l'estomac du poulet et du mouton accommodés de vingt sortes différentes. J'avoue que je suis un peu las de ces tasses de thé trop sucré, des eaux de géranium, de jasmin et d'oranger, dont on m'asperge aussitôt que je pénètre sous la tente. Au milieu de ces plaisirs, je commence à bâiller comme au cours d'un chant d'Homère, quand le poète s'attarde et s'endort. Et puis j'ai trop dans l'oreille les cris sauvages des pleureuses, qui longtemps après l'aube, m'ont empêché de dormir, pour rien imaginer de gracieux sous les chansons.

Mais voilà que tout à coup je la décou-

vre enfin, la femme mystérieuse dont j'entends depuis deux jours célébrer inlassablement la louange. Sous la tente des Séouls, au milieu de ses hôtes accroupis, le Caïd est assis sur une chaise pliante, — vrai Numide que je reconnais pour l'avoir vu, chez Salluste, dans les troupes de Jugurtha, le nez droit et le teint sombre, l'œil doux, cruel et voluptueux. Devant lui, entre le mât où sont appuyés les fusils et l'orchestre qui se démène, une femme au visage dévoilé chante en s'accompagnant d'un tambourin de faïence posé dans la saignée du bras. Un bandeau blanc sur le front retient ses cheveux noirs. Sur sa tête un foulard de soie dorée, d'où sortent deux nattes mêlées de laine. Voilà sa bouche qu'un grain de raisin peut couvrir, ses yeux qui font la roue d'or, ses pieds nus de gazelle qui laisse derrière elle, au milieu du désert, l'amant endolori!

On devine le corps souple et fin sous l'épais caftan noir voilé de mousseline, qu'enserre une ceinture orangée. Une large main de Fathma tombe sur sa poitrine et sépare doucement les seins qui gonflent la robe. A son côté est suspendue une aumônière d'argent par une cordelette de soie vert pâle. Des boucles d'oreilles en or brillent trop vivement sur la peau mate ; une pierre dans un bijou barbare éclaire son petit front obstiné.

Est-ce de l'avoir longtemps désirée que je la trouve si charmante ? Quel agrément de contempler enfin un visage de femme, et ce corps que n'enveloppe plus la triste serviette éponge, et ces pieds délicats qui ne se cachent pas dans la traînante babouche rouge, et ces chevilles que n'emprisonne plus l'horrible caleçon aux cent plis ! Face au Caïd impassible, assis sur sa chaise de

jardin au milieu de ses gens, elle chante d'une voix un peu haute, un peu pressée :

Oh ! que suis-je ? Rien, une errante.
Rien qu'une pauvre créature,
une paille entre vos mains.
O Monseigneur, qui vivez dans des habits de soie et montez à cheval avec un fusil,
que suis-je ? Que vous ai-je fait ?
Pourquoi me torturer, Monseigneur ?
Le pauvre peut-il être l'égal du riche ?
Le fatigué peut-it coucher dans le lit
de celui qui est reposé ?
Monseigneur ! Monseigneur !
O ma petite sœur, viens me sauver,
mon œil ne se ferme plus.

Alors une autre chanteuse se lève, que je n'avais pas vue en entrant, vêtue d'un caftan rouge, celle-là, moins jolie, plus chargée de bijoux, les pieds dans des chaussettes de soie verte. Ensemble elles esquissent une sorte de pas, se frôlent doucement, puis celle qui a déjà chanté revient s'asseoir

sur le tapis, tandis que l'autre commence sur un ton qui a l'allégresse d'un galop de cavalier :

O Monseigneur, soyez le bienvenu,
Vous le plus beau des cavaliers
qui jouent de la poudre.
Que veux-tu, ma sœur, Dieu l'a voulu !
Je vous souhaite bonjour et bonsoir, Monseigneur,
Pour vous, je chante comme le rossignol.
Ne repoussez pas mon chant.
Mon cœur m'a forcée de m'attacher à vos pas.
Boire au verre où vous avez bu vaut la vie.
O docteur, quel médicament
pour me guérir de l'amour de Monseigneur?
Ne partez pas, ne partez pas !
Si vous partez, vous n'aurez pas bon voyage.

Elle chante d'une voix légèrement éraillée par la fête, hachée d'arrêts déconcertants. C'est une ancienne favorite du harem de Moulay Hafid. Dans sa bouche brille une dent qu'elle s'est fait aurifier, dit-on, par amour

du Sultan, qui, à la même place, portait une dent d'or.

Près de moi, la chanteuse au caftan noir prépare le thé qu'on offre au visiteur. Elle le verse dans mon verre, en levant très haut la théière qu'elle fait descendre vivement et arrête d'un coup brusque, puis elle prend le verre dans sa main, le choque à droite, ensuite à gauche, sur ses boucles d'oreilles, le fait tinter sur ses dents et me le présente enfin de ses doigts teints au henné. En ce moment j'ai tout à fait oublié les cris lugubres des pleureuses de la nuit ; et près de cette fille charmante, je pense à Boabdil, dernier roi maure d'Espagne, qui au milieu de son harem et de ses musiciens, apprenant qu'Isabelle la Catholique et le Capitan de Cordoue étaient aux portes de Grenade, répondit sans s'émouvoir : « Quand il y a le verre et les boucles, rien n'est encore perdu. »

CHAPITRE IX

LA SOURCE DE CHELLA

Quand on est las d'errer à travers les ruelles blanches, et qu'on est un peu fatigué de ce qu'a de poussiéreux, d'étouffé et d'étouffant cette vie musulmane, c'est d'une bonne hygiène de se mettre à la suite d'un de ces troupeaux d'ânes qui, chargés d'outres en peau de chèvre ou de vieux bidons à pétrole, s'en vont, pour le compte des riches bourgeois de la ville, puiser l'eau fraîche et parfaitement pure à la source de Chella.

On prend d'abord avec eux la route qui traverse les jardins et les terrains vagues,

les villas et les cabanes de bois, le provisoire et les promesses, les réussites et les erreurs d'une ville en train de se bâtir et qui se cherche elle-même. On fait ainsi un kilomètre dans la rouge poussière soulevée par les bourricots, puis on s'engage dans les jolis chemins creux bordés de figuiers, d'aloës, de mûriers, de poiriers sauvages, qui escaladent le plateau et mènent à la dernière enceinte de Rabat.

Bâtie il y a plus de huit cents ans par le sultan El Mansour, elle s'allonge dans un désert de cendres et de palmiers nains. On la franchit par une large brèche, et tout de suite, de l'autre côté d'un ravin qui descend sur le Bou-Regreg dont on voit briller les méandres, une autre muraille se dresse, plus fruste, plus barbare s'il est possible, bornant aussitôt le regard de sa masse flamboyante. Quelque temps ces remparts courent

parallèlement l'un à l'autre et semblent s'affronter comme les défenses de deux cités rivales. Puis l'enceinte de Rabat continue de cheminer lourdement sur le plateau, tandis que l'autre mur prend d'écharpe la colline, s'incline dans la direction du fleuve et va se perdre au milieu des verdures qui poussent avec abondance au fond de la vallée. Nul décor sur cet entassement de terre et de cailloux roulés. Rien que l'éclat de la lumière, l'ombre des tours carrées et les créneaux pointus alignés en longue file guerrière, les uns robustes, comme bâtis d'hier, les autres si ruineux, si ravinés à leur base, qu'on s'attarde à les regarder avec l'idée puérile que si une seconde encore on n'en détache pas les yeux, on va voir l'un d'eux s'écrouler... Sur tout cela un prodigieux silence, troublé seulement par le cri d'un geai bleu, éblouissant comme un martin-

pêcheur, et si chargé d'orfèvreries qu'on s'étonne que l'ombre en soit noire.

Pas même dans les cimetières qui s'étendent au bord des grèves, ni sur le promontoire de la Casbah des Oudayas, dans la grande féerie qu'offrent là-bas le ciel, la mer, les verdures et les rochers, je n'ai ressenti une plus forte impression de solitude et de siècles abolis, qu'entre ces murs flamboyants qui semblent n'enfermer que du silence. Mais peut-être suis-je trop prompt à m'enthousiasmer des choses, et devrais-je imiter la réserve de cette romancière d'outre-mer que je guidais, l'autre jour, dans ces parages. J'attendais d'elle un cri, un mot d'admiration. Devant tant de beauté saisissante, elle ne trouva que ces paroles qui me glacèrent jusqu'aux moelles malgré l'ardeur du soleil : « J'ai besoin d'y réfléchir. »

Là s'élevait Chella, la cité disparue, qui

avait plusieurs siècles de passé, avant qu'il y eût des maisons et des tombes sur les dunes de Rabat et de Salé. Au plus profond des âges, la vie s'est allumée autour de la source qui coule dans un pli du coteau. Immémorialement, les gens de ce pays ont dû rassembler là les gourbis et les tentes qu'ils dressent encore maintenant sur les pentes de la colline. Des marchands de Carthage, remontant sur leurs barques peintes l'estuaire du Bou-Regreg, virent ces tentes et s'arrêtèrent pour fonder ici un comptoir. Rome y vint à son tour; et pendant cinq ou six cents ans, prospéra sur cette colline une de ces petites cités que l'imagination se représente aisément avec ses voies dallées, son forum, son tribunal, ses temples et ses maisons à patio assez peu différentes de la maison arabe que nous voyons aujourd'hui. Ravagée par les Vandales, rebâtie par les

Byzantins, détruite par les Wisigoths, toujours Chella survécut à sa ruine, pareille à ces palmiers nains que l'on coupe, que l'on brûle et qui renaissent sans cesse. Chaque destruction nouvelle lui apportait un sang nouveau et quelque pensée inconnue. Adorateurs du feu, du soleil, de la lune et des sources; dévots de Jupiter, de Junon, de Vénus; fidèles de Wotan et des divinités guerrières du Valhala germanique; juifs, chrétiens, sectateurs de tous les schismes qui d'Arius à Donat ont pullulé sous le soleil africain, toutes les religions, tous les cultes, tous les peuples s'y mêlaient. Cela dura jusqu'au moment où, par le fer et par le feu, l'Islam vint imposer sa vérité nouvelle : il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. Temples, chapelles, statues, du coup, tout s'écroula. On n'entendit plus à Chella que les cinq prières du jour.

L'Islam a saisi le Maroc et toute l'Afrique du nord d'une prise si forte, qu'il faut un effort de l'esprit pour imaginer que tant de croyances diverses se soient donné rendez-vous sur ce plateau solitaire. Il ne faut pas un moindre effort pour se représenter, au milieu de tant de silence, que, derrière ces remparts, ce fut pendant des siècles un continuel passage de cavaliers au visage voilé, que les sultans berbères rassemblaient dans cette enceinte, pour les précipiter sur l'Espagne. De tout ce mouvement formidable, il semblerait que pour toujours il dût rester quelque chose : un écho, un murmure dans l'air. On tend l'oreille pour recueillir la rumeur de ces grandes chevauchées. Mais rien ne bouge, rien ne bruit. Rien que des chèvres au fond du ravin, comme pétrifiées autour de leur berger dans l'ardeur de l'après-midi, et l'ombre

glissante du geai bleu sur la muraille embrasée.

Le jour où Yacoub el Mansour décida de transporter à Rabat le camp de ses guerriers, la solitude a pris possession de Chella. C'était déjà un lieu abandonné, quand les sultans mérinides, séduits par le mystère et la vénération qui s'attache aux endroits chargés de souvenirs, le choisirent pour en faire leur nécropole. Ils l'emplirent de leurs sépultures, relevèrent l'enceinte croulante. Et maintenant ce qui demeure derrière ces hautes murailles, c'est la ruine de ces tombeaux et comme la mort de la mort.

On entre dans cette cité funèbre par une porte de paradis, sur laquelle se déploient avec une fantaisie charmante toute la géométrie et la flore stylisée qui font sur les murs du Moghreb de si délicieux jardins. Rien de plus parfait à Grenade que ce chef-

d'œuvre de pierre enchâssé dans ce collier barbare de terre et de cailloux. Ce sont les fils des guerriers dont les méhallas se formaient à l'abri de la vieille enceinte, qui ont bâti cette merveille. Ils rapportaient d'Espagne les traditions de cet art andalou si fort et si délicat, où toutes les influences se mêlent, comme jadis à Chella vingt religions vivaient ensemble. On dirait même, à voir l'ogive de cette porte fleurie, que l'imagination musulmane s'est donné ici le plaisir d'imiter en liberté l'art glorieux de nos maçons, qui couvraient alors l'Europe d'églises et de châteaux flamboyants. Illusion très probablement, mais j'éprouve à regarder cette porte, un peu de l'allégresse que j'avais, l'autre soir, en croyant reconnaître dans les jeux d'enfants arabes les cris des enfants de chez nous.

Une fois la voûte franchie, de nouveau

c'est le désert. Rien n'anime aujourd'hui la pente dénudée du coteau que le va-et-vient des petits ânes qui montent et descendent à la source en faisant rouler sous leurs sabots la pierraille. Il y avait là pourtant une Medersa célèbre que les Mérinides avaient édifiée à grands frais, pour honorer ce lieu sacré, et où naguère enseignait ce Sidi Ben Achir dont le corps repose là-bas, sur la dune de Salé, au milieu de sa couronne étrange de mendiants, de malades et de fous. La terre n'a pas gardé plus de trace de l'université fameuse que l'air n'a conservé l'écho des paroles du savant docteur. Et du reste, comment s'étonner que plus rien ne subsiste de ces constructions anciennes? Au Maroc, même un palais neuf porte sur lui l'inquiétude d'une destruction prochaine. Murs de boue, colonnes de briques, bois peints, décoration de faïence et de plâtre,

tous ces matériaux misérables ont tôt fait de retourner au néant! Aussi n'ai-je jamais pu voir sur son échafaudage, près de sa bouilloire à thé, l'artisan maugrabin tracer tant de caprices charmants sur de la chaux friable, ou bien le maître mosaïste dessiner sur le sol ses beaux parterres d'émail, sans un sentiment de tristesse pour le précaire de tout cela. A peine ces choses gracieuses ont-elles vu le jour qu'elles sont déjà condamnées. Et à leur fragilité s'ajoute l'indifférence orientale pour en précipiter la ruine.

Chez nous, une noble demeure, c'est une race qui se perpétue; au Moghreb, c'est une vie qui commence et qui s'achève. La tendresse pour les vieux logis est ici presque inconnue. Le fils n'habite pas la maison de son père, s'il possède les moyens de se construire une habitation nouvelle. Est-ce orgueil de bâtir? Ou l'entretien de ces palais de terre

est-il vraiment impossible, et faut-il se résigner à les laisser tomber ? Pense-t-on échapper, en allant vivre ailleurs, aux influences malignes que la mort laisse derrière elle ? Ou bien encore le Marocain ne demande-t-il à sa demeure que la volupté rapide qu'on attend des choses de la vie ? Je ne sais. Mais partout ici, les murs éboulés attestent l'éphémère des pensées et des désirs. Cela remplit le cœur d'une mélancolie toute contraire à celle que nous donnent nos très vieilles maisons, qui nous accablent du sentiment qu'elles ont vécu des siècles avant nous, et qu'elles continueront de vivre longtemps après que nous aurons cessé d'être...

Ce qu'on n'habite plus, on ne l'entretient pas. Le soleil et la pluie ont bientôt fendu la terrasse ; une goutte d'eau, la première, tombe dans la salle luxueuse à travers le riche plafond, et tout de suite c'est un dé-

luge. L'humidité pourrit les poutres peintes, délite les zelliges, les parterres de pierres fleuries ; l'oiseau construit son nid dans le stuc délicat que son bec a creusé, et l'homme qui a bâti le superbe édifice ne s'est pas dissous dans la terre que déjà son palais commence d'y descendre avec lui.

A Chella, comme ailleurs, l'indifférence musulmane a laissé échapper ce que les artisans d'autrefois avaient déposé dans la matière périssable d'imagination et d'esprit. Seule, la porte de pierre a gardé le trésor qu'on lui avait confié. Elle semble uniquement placée là pour attester la beauté des choses disparues, et en donner tout ensemble la mesure et le regret...

Fatigués de tant d'aridités embrasées, les yeux découvrent avec délices, au bas de la colline, des masses fraîches de verdure, des roseaux, des figuiers, des oliviers argentés,

des allées d'orangers, de mûriers pleins d'oiseaux et d'arbres centenaires qu'on m'a dit être des micocouliers. De ces frondaisons brillantes, surgit la tour d'un minaret brûlée par des siècles de soleil, et que surmonte un mince campanile, sur lequel une cigogne, qui navigue je ne sais où en ce moment dans le Sud, a laissé son nid de broussailles. Un mur bas de jardin, chargé de toutes les plantes qui croissent sur les ruines, entoure ce bois sacré où, dans la végétation qui l'embaume et l'étouffe, la nécropole des Mérinides achève de mourir doucement.

Il y a là quelque part, enseveli sous l'herbe, le puissant Abou Youssef, qui, au dire de l'historien Ibn Khaldoun, conduisait la guerre sainte avec sagesse et profit, s'emparant des royaumes chrétiens, détruisant les palais, mettant le feu aux moissons, abattant

les arbres de sa propre main pour encourager ses soldats et faisait chanter le muezzin sur une pyramide de vingt mille tètes coupées — au reste, affable, généreux, jeûnant le jour, priant la nuit, quittant rarement le chapelet, voulant du bien aux saints, fort amateur de livres de morale, et lui-même écrivant de très belles pages de piété. Il mourut à Algésiras, entre la prière du matin et celle de l'après-midi. Que Dieu lui fasse miséricorde... Il y a là Abou Yakoub, son fils, qui soumit à son pouvoir l'Andalousie tout entière, reçut des rois d'Egypte, de Syrie et d'Ifrykia des présents magnifiques, et périt à Tlemcen, frappé au ventre par un eunuque. Dieu seul est durable et éternel !... Il y a là Abou Amer, qui assassina ses deux oncles et mourut à Tanger, un an après sa proclamation. Que Dieu lui pardonne et l'agrée !... Et surtout, il y a là le

grand Abou Hassan, suprême éclat des Mérinides à leur déclin, dont l'Empire s'étendit sur plus de la moitié de l'Espagne et sur toute l'Afrique du Nord, de Tanger jusqu'à Tunis. C'est lui qui releva l'enceinte de Chella, fit bâtir la porte radieuse que j'admirais tout à l'heure, construisit pour lui-même et ses ancêtres les mausolées et les pieux édifices, dont je n'aperçois plus que ce haut campanile parmi les arbres du vallon, et qui, sur la fin de sa vie, battu par tous les princes qu'il avait subjugués, trahi par ses enfants révoltés, ne trouva pour y mourir qu'un coin de terre à Marrakech.

Dès qu'on a poussé la porte de cet enclos funèbre, c'est l'impression de la douceur de vivre qui saisit le cœur et l'enchante ; c'est la fraîcheur, c'est l'ombre, le parfum des orangers, la plaisante société des arbres, la grâce

d'un jardin à l'abandon. Qu'est devenu ce vaste ensemble de mosquées, d'oratoires, de mausolées que des arcades réunissaient les uns aux autres pour former une sorte de grand patio mortuaire ? Et ces dômes dont les pierres étaient scellées avec du plomb si brillant qu'on le prenait pour de l'argent ? Et les marbres, et les stucs, et les zelliges ? Çà et là un éclair, une lueur de beauté rapide, un fragment de stuc accroché comme un nid d'hirondelle, une faïence qui fait briller les couleurs de la Perse dans la terre brûlée qui s'effrite. Au milieu de ce jardin où les racines ont disloqué les tombes, je me fais l'effet (en moins vivace) de ce personnage éclatant de santé qu'Albert Dürer représente parmi des arbres et des fleurs, écoutant le chant du violon que la Mort lui joue à l'oreille. Je me promène entre des piliers de mosquées, des arcs à demi enter-

rés, des tronçons de colonnes, les décombres d'une chambre d'ablutions, une nappe d'eau dormante presque entièrement recouverte par les branches d'un figuier sacré, où sont accrochées par centaines des mèches de cheveux et des floches de chiffons. Devant moi, un homme se penche sur cette eau mystérieuse, emplit d'eau le creux de sa main et la porte à ses lèvres. Dans ce vallon d'où la vie s'est retirée, rien de plus aisé que d'imaginer qu'elle commence. Il me semble voir le premier homme qui arriva près de la source et fit le même geste éternel. Ce jour-là, un geai bleu passait-il, comme en ce moment, d'une aile rapide dans les branches ? Un triangle d'étourneaux glissait-il dans le ciel, pareil à un vol augural ? A coup sûr, en ce jour perdu dans l'infini du temps, ce lieu donnait moins l'impression de la complète solitude qu'il ne la donne aujourd'hui, car en écartant les

roseaux on n'apercevait pas les tombes... Cet homme qui se penche sur la source, c'est le même qui a vu passer les Phéniciens, les Romains, les Wisigoths, les Byzantins, les Arabes. Les siècles en se succédant n'ont pas apporté plus de changement dans son esprit que de nouveauté dans son habit. Après tant de peuples divers, il nous regarde venir à notre tour avec une froide indifférence, comme si la source, qui reflète maintenant notre visage, lui avait assuré qu'il s'effacerait comme les autres sur le miroir de son eau.

Au pied d'un mur qui a gardé intacts ses entrelacs, ses résilles, ses arcades charmantes, soutenues par des colonnettes d'un marbre pareil à l'ivoire, gisent deux longues dalles, de marbre elles aussi, taillées en forme de toit et couvertes d'une vraie dentelle d'inscriptions coraniques. L'une est

la pierre tombale d'Abou Hassan lui-même; l'autre, brisée en deux endroits, est celle de sa femme Chems Ed Doha, le Soleil du matin, une esclave chrétienne convertie à l'Islam, qu'il avait épousée. Mais pour le pélerin berbère qui s'en vient à Chella, que signifient Abou Hassan et sa femme au nom d'aurore? Sous leurs marbres il a placé deux ombres, deux fantômes de son imagination : l'invincible Sultan noir et la tendre Lalla Chella.

Le Sultan noir, c'est ce qui survit confusément de sa grandeur ancienne dans la mémoire d'une race qui ne se souvient plus et qui pourtant n'a pas tout à fait oublié ; c'est la force merveilleuse qui rassemblait jadis les guerriers à Chella pour les entraîner en Espagne, et qui a lancé vers le ciel les murailles, les tours, les minarets, les dômes, les mosquées, tout ce qui de Marrakech à

Fez dépasse la hauteur d'une tente; c'est le charme du prince tout puissant, qui de son vivant commandait aux hommes et aux bêtes, et aussi aux esprits de l'eau, de la terre et du ciel, et qui du fond de son tombeau continue de donner ses ordres aux tortues pour les communiquer aux esprits souterrains.

Lalla Chella, c'est la dame des ruines, la reine de ce lieu enchanté; c'est la pierre qui se détache du mur, le minaret qui s'écroule, la tombe qui se disloque, le figuier penché sur l'eau noire, le nid abandonné, la séguia qui s'enfuit au milieu des roseaux. C'est tout ce qui fut une heure et laisse derrière soi un souvenir, un regret. C'est le geai bleu qui vole, la cigogne qui glisse, la vigne qui s'enlace autour de l'arc rompu. C'est la source elle-même qui lie d'un fil étincelant le plus lointain passé à la dernière heure

du jour, c'est la forme du songe, la respiration d'un lieu éternellement habité.

Tout souvenir de l'histoire de Chella s'est aboli dans les mémoires. Il ne reste plus que la légende d'une ville où l'or et l'argent se trouvaient en telle abondance qu'on en faisait des chaînes pour attacher les chiens et les bêtes de somme. Pervertis par la fortune, les possesseurs de si grands biens se dégoûtèrent de cultiver leurs champs. Une disette s'ensuivit, si effroyable, que la fille du Sultan ne trouvait pas à échanger un plat d'or contre une écuelle de blé. On en vint, pour se nourrir, à moudre des rubis et des diamants. Ainsi périrent les habitants de Chella, empoisonnés par leurs richesses. Que Dieu les couvre de sa miséricorde !... Beaucoup de leurs trésors sont enfouis sous les broussailles, et souvent les gens du Sous, maîtres en l'art de la sorcellerie, viennent

les déterrer la nuit, avec des formules et des incantations magiques.

On dit encore qu'un poisson fabuleux, avec des anneaux d'or aux ouïes, vit au fond de la source, et que jadis, pour le faire apparaître, il suffisait de brûler de l'encens sur le bord. On lui offrait un peu de viande en pâture, et il réalisait tous les vœux...

Avec ses souvenirs confus, ses sanctuaires, ses tombeaux et tout ce qui flotte de légende sur son passé mystérieux, Chella apparaît comme un temple à ces populations maughrabines demeurées si païennes en dépit de l'Islam ; un lieu d'adoration pour ces gens que je voyais, l'autre jour, au moussem de Sidi Moussa et dans la nuit des Guénaoua, invoquer les forces obscures ; une de ces innombrables chapelles qui se dressent dans tout le Maroc, comme des sœurs ou plutôt des rivales à côté de la mosquee. On

jette un caillou dans l'eau noire, on y brûle de l'encens sur les tombes, on y sacrifie un poulet, un pigeon et des bœufs aux grandes fêtes ; on y donne enfin libre cours à de vieux instincts religieux que n'arrive pas à satisfaire la prière toute abstraite devant un mihrab vide et nu.

Parmi ces pierres et ces légendes glisse toujours la source qui attira les hommes dans ce pli de colline, les y retint pendant des siècles, et sur laquelle se sont penchés tant de visages et de pensées étrangères. Je la regarde fuir, le soir tombe. A cette heure, il est rare qu'on n'entende pas s'élever, en quelque endroit de la ruine, le bruit d'une guitare ou d'un guimbri. C'est quelque solitaire amateur de musique, ou bien une petite société venue de Rabat sur des mulets ou en barque par le fleuve, pour voir briller la lune sur la romantique Chella. Chaque

jeudi, vers la fin de la journée, mon voisin le Cadi vient s'y reposer de l'ennui d'écouter toute une semaine les criailleries des plaideurs. De préférence il s'installe sous le beau micocoulier qui, à la porte du jardin, ombrage une kouba coiffée de sa coupole blanche. Sans doute en des temps très anciens, y avait-il ici une chapelle chrétienne consacrée à Saint Jean? La tradition veut qu'en ce lieu soit enterré Sidi Yahia, le disciple préféré du Christ, et sa mémoire est vénérée à l'égal des grands marabouts.

Lorsque le Cadi m'aperçoit, il ne manque jamais de m'inviter avec sa compagnie. Un des hôtes prépare le thé, un autre le brûle-parfum d'où sort une fumée d'encens ou de santal, tout à fait en harmonie avec le caractère de l'endroit. A l'intérieur du mausolée, je vois scintiller les veilleuses sur le tombeau du compagnon de Jésus. Deux ou trois mu-

siciens accordent leurs instruments, les violons et les guitares, chauffent la peau du tambourin sur les braises du réchaud. Puis le concert commence, des chants dont le sens m'échappe, une musique monotone, aux répétitions obstinées qui semble faite pour endormir la pensée et réveiller les choses. Quelque part sous les ronces, une pierre inconnue se souvient d'avoir été l'autel de Jupiter ; Sidi Yahia, au fond de son tombeau, rêve du temps où il suivait son maître dans les déserts de Judée ; Abou Hassan, perdu sous les verdures, essaye pour retrouver la vie de suspendre son ombre aux ombres encore plus vaines du Sultan noir et de Lalla Chella ; la lune qui surgit tout à coup derrière la ligne des coteaux, prête l'oreille au bruit de la guitare, et au-dessus de ce pli de colline où jadis on l'adorait, se rappelle avoir été Tanit et s'arrête longtemps...

Tout est parfum, musique, songe, demi-sommeil. A nos pieds brille la source, l'éternelle, la vraie divinité du lieu. Un souvenir chrétien l'ombrage, une mosquée la couvre de sa paix. Toutes les religions ont voulu la saisir, mais la païenne ne s'est pas laissé surprendre. Elle s'échappe, vive et rapide, emportant dans sa fuite les sons de la musique et l'image des chiffons et des touffes de cheveux suspendus aux arbres sacrés.

CHAPITRE X

LE THÉ CHEZ LE SULTAN

On frappe à ma porte. Aschkoun ? répond comme un écho au bruit du heurtoir qui retombe, la voix de la servante accourant du fond du patio. Aschkoun ? Qui est là ? Cri chantant, un peu alarmé, que jette à l'inconnu de la rue la maison arabe inquiète et toujours si jalouse de défendre sa vie cachée.

C'est un mokhazni du Sultan, avec son bonnet pointu et son poignard suspendu à l'épaule par une cordelette de soie. Il m'apporte une chose étrange, la plus singulière peut-être, la plus déconcertante à coup sûr,

que m'ait encore présentée ce pays : un simple carton de bristol, un carton gravé à Paris, qui d'ordre de sa Majesté Chérifienne m'invite à prendre le thé au Palais.

Jamais la rapidité des changements que nous apportons ici, ne m'était apparue d'une façon si matérielle et si banalement saisissante. Il n'y a pas dix ans de cela, les ambassadeurs eux-mêmes, les bachadours de France ou d'Angleterre n'avaient pas accès dans une demeure de Sultan. Sous un soleil torride ou une pluie diluvienne, dans quelque cour désolée, au milieu de mokhaznis impassibles en apparence mais qui riaient d'eux en secret, ils attendaient pendant des heures qu'une porte s'ouvrît et que l'Émir daignât paraître, pour leur donner audience du haut de son cheval, sous son parasol vert... Dix ans à peine, et aujourd'hui ce carton de bristol !... Je le

tourne et le retourne, comme un numismate interroge une curieuse pièce de monnaie. Et vraiment, la plus rare des pièces phéniciennes qu'on pourrait découvrir dans ce pays, la trouvaille de l'objet le plus lointain qui porterait son témoignage sur une civilisation disparue, ne seraient pas plus chargés d'histoire que ce petit bout de carton.

A l'écart de la ville, sur le plateau désert où le grand El Mansour avait rêvé d'étendre les maisons de Rabat, s'élève le palais du Sultan. On aperçoit de loin ses murs badigeonnés de chaux, tantôt achevés en terrasses, tantôt couverts de ces tuiles brillantes, d'un vert profond de nénuphar, qui font l'ornement des mosquées et des demeures opulentes. De vastes espaces de sable s'étendent alentour, entre des remparts crénelés, isolant prodigieusement cette mystérieuse demeure, car un désert entouré de murailles semble

mille et mille fois plus désert que la simple solitude.

Lorsqu'on a franchi la porte qui s'ouvre sur l'enclos stérile, on reste un instant consterné. Au lieu des frondaisons que nous sommes habitués de voir autour de nos maisons royales, les yeux ne découvrent ici qu'une morne steppe embrasée, des touffes de palmier nain et quelques buissons de roseaux et d'aloès saupoudrés d'une poussière impalpable, pareille à du poivre rouge. Ce n'est qu'en cheminant sous la chaleur écrasante qu'on finit par saisir la secrète beauté de ces grands aguedals solitaires et ce qu'ils expriment de puissance dans leur stérile abandon. Sur un ordre de ce château perdu là-bas dans le soleil, des milliers de cavaliers viendraient ici dresser leurs tentes ; des milliers de chevaux animeraient de leurs hennissements et de leurs

fantasias cette steppe silencieuse, où je ne vois à cette heure que le troupeau des vaches décharnées qui fournissent du lait au Palais. Et la nudité même de cet endroit désolé, plus que des parcs centenaires ou les jardins les plus fleuris, arrive à donner l'impression d'une majesté souveraine, d'une volonté qui se dérobe et qui, pour se rendre inaccessible, n'a trouvé rien de mieux que de jeter entre elle et son peuple ces champs de sable, de pierraille et de lumière.

Tout à coup, une automobile débouche sous la porte par où je viens d'entrer, emportant d'autres invités avec leur carton de bristol. J'ai envie de leur crier : A quoi bon courir si vite? Pourquoi traverser avec une hâte si folle cette poussière embrasée?... Sans doute là-bas ils vont voir des salles brillamment décorées, de hautes portes peintes, des mosaïques, des zelliges, des

stucs, des plafonds de cèdre ; mais au milieu de ces choses gracieuses qu'abritent ces murs blancs et ces toits de nénuphars, trouveront-ils rien de plus saisissant que la royale solitude de cet aguedal silencieux?...

C'est toujours ainsi en Islam : quand un mur, si fermé soit-il, laisse apparaître ce qu'il cache, on est surpris de la façon la plus plaisante de découvrir que tout ce grand mystère ne défendait en somme que la vie la plus simple et la plus familière. La cour où l'on entre d'abord, est remplie de serviteurs, nègres pour la plupart, qui ne se distinguent de la foule indigène qu'on rencontre ailleurs dans les rues que par le rouge bonnet pointu. Debout ou accroupis dans l'ombre de la muraille, ils jouent avec un chapelet, leur poignard ou leurs doigts de pieds. A quoi peuvent-ils bien penser en nous regardant défiler, ces vieux serviteurs noirs

qui se succèdent de père en fils dans ces demeures princières, et qui depuis trente ou quarante ans ont vu tant de choses immobiles se transformer sous leurs yeux? Ils ont servi le grand Moulay Hassan, dernier Sultan du vieux Moghreb, qui jusqu'à la fin de son règne, avec une pieuse obstination, défendit contre l'Europe ce vieil empire d'Islam, son territoire, ses mœurs, ses traditions inviolées qui en faisaient avec la Chine l'État le plus lointain du monde. Ils ont servi son fils, le fol Abd El Aziz, et dans les aguedals étonnés ils ont vu arriver sur le dos des chameaux les grands jouets de l'enfant prodigue, les bicyclettes, les phonographes, les pianos mécaniques, les canots à vapeur, un chemin de fer Decauville, toutes ces machines que l'Europe lui expédiait à grands frais, et qui s'entassaient inutiles et sans vie dans ses palais de Marrakech et de Fez, quand

elles ne se brisaient pas en route dans la traversée des oueds et les fondrières des pistes... Ils ont servi ensuite celui qu'ils appelaient « le diable » pour son intelligence, ses fureurs et ses malices, ce singulier Moulay Hafid, passionné de poésie, de grammaire, de théologie, et qui peut-être avait en lui les qualités d'un grand Sultan, mais auquel une violence insensée enlevait dans les heures critiques le juste sentiment des choses... Que de tragédies ils ont vues, ces vieux mokhaznis noirs dont la barbe grisonne ! Que de caïds ils ont saisis par le capuchon du burnous pendant qu'ils se courbaient jusqu'à terre pour les trois saluts d'usage ! Que de grands féodaux auxquels ils ont passé les fers ! Que de riches casbahs ils ont déménagées pour en rapporter le butin ! Et maintenant que ces temps sont révolus, ils exécutent les ordres d'un maître

débonnaire avec la même indifférence qu'ils expédiaient jadis, d'un tour de main brutal, les pachas et les caïds qui avaient cessé de plaire...

Oui, à quoi rêvent-ils, en nous voyant passer, tandis qu'ils jouent avec leurs doigts de pieds? Peut-être cette occupation innocente suffit-elle à absorber leur esprit. Peut-être pensent-ils que nous disparaîtrons, nous aussi, à l'heure choisie par Allah. Peut-être ne songent-ils à rien, et sont-ils sans mémoire, comme cet immense pays vide qui a gardé si peu de trace de sa longue histoire tourmentée et où la légende a placé, non sans raison semble-t-il, le pays des Lotophages, le pays de l'oubli.

Au-dessus de leur troupe désœuvrée, j'aperçois sur les toits, entre les créneaux des terrasses, derrière les fenêtres grillagées percées au faîte des murailles, des choses

qui s'agitent, des ombres rapides qui glissent. Parmi les trois cents femmes que renferme, dit-on, ce palais, combien guettent notre groupe d'étrangers ? Elles aussi, à quoi rêvent-elles, toutes ces prisonnières ? A la liberté ! me répond sur un ton dramatique un jeune interprète tunisien attaché à notre caravane. A la liberté ! Que ces mots sonnent bizarrement sous ces regards invisibles ! Mais je soupçonne ce jeune Tunisien d'avoir beaucoup lu *la Case de l'Oncle Tom.*

L'autre jour après l'Aït-Srir, la réception avait eu lieu presque à la porte du palais. Aujourd'hui le château se laisse entrevoir davantage. Nous suivons maintenant un dédale de couloirs nus, irrégulièrement bâtis, qui tantôt s'élèvent très haut, tantôt s'abaissent jusqu'à toucher la tête. De distance en distance, un carré de ciel bleu apparaît par une grille de fer enchâssée

dans le plafond de poutrelles et de roseaux. D'autres couloirs s'ouvrent ici et là, des impasses, des ruelles, de petites chambres obscures, aussi nues que le corridor lui-même. Au fond d'un de ces culs-de-sac, près de la souquenille noire d'un juif, flamboie la robe en velours vert d'une énorme juive coiffée d'un foulard de soie cerise. C'est un vieux ménage d'Israël, Monsieur et Madame Sadoun, qui chaque matin arrivent du Mellah, apportant sur un bourricot les cotonnades et les draps d'Angleterre, les mousselines brodées et les soieries de Lyon, les beaux caftans confectionnés au fond des maisons puantes badigeonnées de bleu, bref tout ce qui sert à la parure de toutes ces captives moins préoccupées, j'imagine, de liberté que de coquetterie, de jalousie et d'amour. Vrais vizirs de la toilette, ces Juifs qu'on rencontre tou-

jours à l'entrée de ces demeures chérifiennes, servent d'intermédiaires entre le Sultan et le Mellah. Qui pourra dire les services que dans les jours difficiles ils ont rendus à leurs coreligionnaires, en faisant parler au Sultan par des lèvres charmantes ?...

Plus loin au détour d'un couloir, nous croisons quatre personnages, gras et soufflés, à la molle figure pétrie dans le plus noir mastic. Leurs gros yeux blancs qui roulent dans le sombre cadran de leurs faces avec un air de vigilance éternelle semblent garder les plus tristes secrets. Que j'ai de plaisir à les voir, ces légendaires eunuques, qui soudain m'apparaissent comme au tournant d'un conte des *Mille et Une Nuits !* Le plus grand, le plus gras, le plus somptueusement vêtu, et d'une laideur de vieux singe méchant, donne des ordres d'une voix flûtée et s'éloigne au fond d'un couloir. Je le suis... mais par

la pensée seulement, dans le mystère de cette vie cachée où le carton de bristol ne m'invite pas à pénétrer. Bientôt, même dans ce palais, on n'en trouvera plus de ces noirs gardiens du sérail! Ils venaient de Constantinople; mais là-bas ils se font rares et de plus en plus chers. Est-ce l'aurore des temps prédits par le jeune Tunisien? La liberté va-t-elle enfin régner dans les harems, depuis les rives du Bosphore jusqu'aux cimes de l'Atlas? A mesure qu'ils disparaissent, on les remplace par de petits garçons qu'on écarte des femmes dès qu'ils commencent à devenir dangereux. Ah! quel poète romantique, quel Byron, quel Alfred de Musset, quelle Madame Desbordes-Valmore composera la dernière élégie sur la mort du dernier eunuque!

Depuis quelques minutes, arrive à nos oreilles un bruit de voix rapides, perçantes,

monotones, ce bruit de lecture coranique qui anime dans les rues arabes le silence de l'après-midi. Près de nous, quelque part, il y a des enfants accroupis autour d'un maître d'école. En voici quelques-uns qui sans doute ont échappé à la gaule de leur taleb, et qui du fond d'un réduit s'amusent à nous voir passer. Dans cette troupe de capuchons et de burnous modestes, très usagés, longtemps traînés dans la poussière, je n'aurais certes pas distingué le descendant des Chérifs, l'héritier présomptif de l'antique majesté maughrabine, le jeune Moulay Idriss, fils aîné du Sultan, si le médecin du Palais ne me l'avait montré qui s'abritait, pour nous voir, derrière une énorme négresse chargée de lourds bijoux d'argent, et dont la large ceinture de Fez, tissée de vingt couleurs, retenait des mamelles capables d'allaiter tous les poupons du harem.

Et soudain, au sortir de ces couloirs tortueux et dénudés, c'est un enchantement. Une profonde galerie, inondée de lumière, allonge très loin devant nous un pavé de mosaïque, d'où trois jets d'eau jaillissent au milieu de vasques de marbre. Un instant, on hésite à traîner ses souliers sur ce parterre d'émail, où ne doivent glisser que les babouches et les pieds nus ; on s'en veut de ternir par des vêtements sombres l'éclat de cette allée qui n'admet que la laine blanche et les soies de couleur vive tamisées de mousseline. D'un côté de la galerie s'ouvrent les doubles vantaux des hautes portes enluminées comme des pages de Coran, qui donnent accès dans les chambres ; de l'autre, s'étend un jardin d'orangers plantés en contre-bas, et dont on n'aperçoit, depuis le promenoir, que les cimes vertes et pressées où les fruits déjà jaunissants trans-

paraissent au milieu des feuilles. Du verger, nous arrivent les vieux airs qu'on entendait à Grenade et à Cordoue, et que les musiciens aux tuniques jonquilles, roses, violettes, amaranthes, jouent toujours sous ces orangers. Enfin par delà les verdures et le bouquet fleuri de l'étrange fanfare, se dresse l'éternel mur d'Islam qui n'est jamais bien loin pour fermer le bonheur, et qui reflète sur sa rouge poussière l'ardeur du soleil couchant.

On ne peut rien voir de plus joli que les chambres qui se succèdent le long de cette galerie. Le sol est de mosaïque, et les murs, jusqu'à hauteur d'homme, sont aussi tapissés de ces petites briques émaillées, assemblées avec un art infini en rosaces, en fleurs, en étoiles. Au-dessus, un espace blanc, tout uni, pour laisser l'œil se reposer de ces couleurs enchanteresses ; puis un bandeau

de plâtre prodigieusement fin, dans lequel des artisans ont creusé patiemment avec un instrument primitif, la dentelle la plus compliquée, la plus variée, la plus légère; et posée sur cette frise ajourée, l'autre merveille de ces chambres charmantes, le plafond aussi minutieusement peint qu'une miniature persane, et dont les arabesques et les fleurs stylisées semblent refléter comme dans un miroir, mais avec des couleurs plus vives, l'éclat des tapis et des zelliges...

Tout ce luxe oriental saisit étrangement au sortir du long dédale des couloirs pauvres et nus. Tant de faste à côté d'une simplicité qui, çà et là, s'en va tout doucement de la nudité à l'abandon, et de l'abandon presque au sordide! On retrouve dans ce palais, entre la richesse et la misère, ce même accord sans morgue, ces rapports de bon voisinage

que l'on voit presque toujours entre le riche et le pauvre dans la société musulmane. L'esprit arabe n'écarte rien. Le luxe le flatte sans mesure, la misère ne le choque point. Même sur cette heureuse terrasse la beauté n'est pas sans mélange. C'est un singulier assemblage de soin et d'abandon, de fini et de non fini, de raffiné et de barbare. Sur les vantaux or et azur d'une porte enluminée, on a cloué avec brutalité une latte de bois blanc. Dans une chambre de féerie, traîne la carcasse déjetée d'un de ces grands lits de cuivre, à colonnes et à baldaquin surmonté d'une couronne à fleurons, que les Anglais importent depuis quelque cent ans au Maroc. Et un peu partout dans ces pièces des *Mille et Une Nuits*, où l'on ne voudrait voir que divans et coussins de mousseline, quelle surprise de rencontrer, tantôt groupés comme pour une vente à

l'encan, tantôt dispersés au hasard, des chaises, des fauteuils, des canapés dorés, des glaces dont le tain a fondu sous la chaleur, des pianos mécaniques, d'innombrables pendules éternellement arrêtées, des bouquets sous des globes, des consoles Louis XV, si chétives au pied des murs blancs! Même quand ils sont magnifiques, ces objets de chez nous perdus au milieu de cet Orient font un peu mal au cœur. On dirait les épaves d'un bateau naufragé ou le produit d'un rapt barbaresque. Les belles chambres peintes semblent dire : « Enlevez-moi cela d'ici! » Et de leur côté, les pauvres choses captives, qui nous reconnaissent au passage s'écrient : « Venez nous délivrer! »

Le thé était servi au delà du second jet d'eau, sur une table chargée d'argenterie où s'étalaient les cent merveilles de la pâtisserie maugrabine, les cornes de gazelle, les

feuilletés au miel, les turbans du Cadi, les laits d'amandes, les breuvages à l'orange, aux citrons et aux framboises pressées, le champagne que la religion tolère comme une innocente eau gazeuse. Devant d'énormes samovars moscovites, qui jetaient tout à coup l'idée de la neige et des frimas dans ce paysage de lumière, les serviteurs faisaient le thé suivant la caïda. Des serviteurs, il y en avait partout, au long de cette galerie comme dans les couloirs et les cours, nonchalants, désœuvrés, étonnamment décoratifs sous leurs vêtements de laine. Tout ce monde donnait l'impression d'une autorité despotique qui n'a qu'un geste à faire pour que cent esclaves accourent, et en même temps d'une grande liberté, d'une fastueuse bonhomie. Vraiment c'était un spectacle agréable pour l'esprit et reposant aux yeux, cette nuée de domestiques placés là pour ne rien faire.

Dans une pièce d'apparat, au fond d'une de ces alcôves qui créent dans ces chambres immenses un coin d'intimité, le Sultan était assis avec le général Lyautey. Sous les orangers, la musique continuait d'égrener ses airs à cloche-pied, d'une mélancolie sautillante, qui semblait à tout moment se tenir arrêtée, debout sur une patte, comme une cigogne au sommet d'un minaret. On n'avait qu'un regret, c'est que notre présence exilât de la terrasse, pour cette après-midi, ce qui dans l'ordinaire des jours, doit en faire le principal agrément : les enfants et les femmes. Et voilà que tout à coup, à l'entrée de la galerie, glissant rapidement sur le miroir des zelliges, deux formes charmantes apparurent, deux capuchons de soie, deux djellabas de mousseline, deux caftans dont on n'apercevait qu'un mince liséré, rose et bleu, entre la mousseline et les babouches.

C'étaient les fils du Sultan, dont j'avais entrevu l'aîné, dans sa djellaba d'écolier, derrière l'énorme négresse. Leur précepteur les conduisait auprès du Général qui avait désiré les voir.

Dans ce décor très ancien où tant de choses modernes surprennent, c'était une nouveauté encore, mais celle-là tout à fait plaisante, ces enfants d'un prince d'Islam mêlés à une réception qui, malgré son intimité, avait pourtant un caractère politique. Traditionnellement au Maroc, plus on est proche parent du Souverain, plus on est tenu à l'écart. Aujourd'hui même, dans ce château, plusieurs frères de Moulay Yousef sont relégués au fond de leurs appartements, dans une captivité dorée. Et parmi eux, je songe à ce Sidi Mohammed qui jouit près du peuple d'une faveur particulière, car il est l'aîné de la famille, et d'esprit assez bizarre

dit-on, — ce qui lui ajoute le prestige qui s'attache en Islam aux êtres innocents ou simplement singuliers, par la croyance que s'ils ne ressemblent pas tout à fait aux autres hommes, c'est qu'Allah a retenu une part de leur intelligence, qui lui sert à se maintenir en relation secrète avec eux.

Ces petits princes dans ce salon, cela semblait tout naturel, et c'était pourtant une chose qui bouleversait les traditions les plus anciennes. On surprenait là sur le vif, la volonté du Général d'humaniser la vieille caïda, de donner à ces enfants un haut sentiment d'eux-mêmes, et surtout de témoigner par les marques de respect dont nous les entourons, que ce régime de bon accord et de collaboration, qu'on appelle un protectorat, n'est pas un système éphémère, une étape à franchir avant d'installer ici des préfets, des conseillers généraux et aussi

des députés, mais un ordre durable, et que l'œuvre commencée par le père sera continuée par les fils.

Cependant, sur les tables les pâtisseries et les breuvages diminuaient à vue d'œil ; le soleil n'éclairait plus que le faîte de la muraille rouge ; les jardiniers avaient ouvert les canaux de la séguia qui bruissait doucement ; dans l'odeur de la terre humide, on sentait confusément des parfums de menthe et de persil ; derrière les barreaux fraîchement peints d'une de ces ménageries, ornements habituels des résidences chérifiennes, trois lions énervés par le soir allaient et venaient bruyamment, en agitant leurs nobles têtes comiquement tachées de vert. Les musiciens infatigables poursuivaient leur musique, acharnés, semblait-il, à la poursuite d'un air qui leur échappait sans cesse...

Il est six heures. Le carton de bristol a épuisé son pouvoir. Nous voici de nouveau dans le grand aguedal vide. Est-ce la mélancolie des belles fins de journée et d'une fête qui s'achève? je ressens un vague malaise d'avoir promené dans ce château secret l'indiscrétion d'un passant. Quelle figure devais-je faire, sur cette terrasse de Sultan? Quel soupir ont dû pousser les choses en nous voyant disparaître! La vraie vie de cette demeure d'Islam ne me reste-t-elle pas toujours aussi fermée qu'avant d'en avoir franchi le seuil? Et ce que j'ai vu valait-il toutes les fantaisies que l'imagination improvise autour des *Mille et Une Nuits?*... Je regrette presque d'être venu, d'avoir fait le mauvais marché d'échanger beaucoup de rêve pour quelques pauvres notions, en même temps qu'un nouveau désir me saisit de revenir sur mes pas, de repasser dans les couloirs tortueux, de

surprendre la galerie animée par sa vie familière et le verger où, dans le crépuscule, les fruits d'or brillent sous les feuilles comme les lampes d'Aladin. Je voudrais revoir tout cela, et je ne le peux plus. Ce palais, qui un instant s'est entr'ouvert à ma curiosité, s'est replié sur lui-même. Des siècles de nouveau m'en séparent, et j'aurais beau montrer mon carton de bristol, la porte ne s'ouvrirait pas.

CHAPITRE XI

AINSI PARLA SIDI MOUSSA

Je suis retourné, l'autre jour, au tombeau de Sidi Moussa. La solitude avait repris possession de la falaise. La poussière était retombée sur les pistes des fantasias et dans les cercles magiques. Des chiens achevaient de dévorer les os abandonnés dans la ville de toile éphémère. Le tombeau blanc, la Kasbah rouge avaient recommencé leur colloque muet au bord de la mer attentive. Seule une forme blanche, immobile sur les rochers, semblait oubliée par la fête.

Nul n'ignore qu'en Islam, pour avoir de beaux songes, il suffit de s'étendre auprès

d'un marabout et de s'abandonner au sommeil. A l'ombre de son mausolée, Sidi Moussa m'est apparu, un chapelet dans une main, et dans l'autre un asphodèle.

« Qui es-tu ! ô étranger, toi qui ne portes ni le turban, ni le burnous, ni les babouches, me dit le pieux personnage. Que viens-tu chercher près de moi ? Qui t'a conduit vers ces rivages ? A ton vêtement et à ta mine, je crois avoir reconnu que ce n'est pas un vil amour du gain. Si c'est le pur désir de connaître, je ne veux pas que tu te réveilles aussi pauvre que tu es venu, et que tu m'aies visité sans profit... Sache donc que dans la bien-aimée Salé, où j'ai mené ma vie terrestre, il y a trois choses merveilleuses. Tu verras la première, si tu montes demain, à midi, tout en haut de la ville, à deux cents pas de la grande mosquée dans la direction de la mer. La seconde, tu la trouveras dans

la demeure d'El Kortebi, dont chacun à Salé pourra t'indiquer la maison. La troisième, c'est au fondouk des huiles qu'elle te sera révélée... Je te laisse avec le bien. »

Le lendemain, pour obéir aux commandements du Saint, je gravissais les ruelles embrasées, maugréant après les songes qui me jetaient hors de chez moi par un de ces midis brûlants où, dans la tête en feu, la pensée s'évapore comme une goutte d'eau posée sur une pelle ardente. Je gagnai la grande mosquée plus reposée, plus éclatante, plus silencieuse que jamais dans sa blanche solitude, et quand j'eus fait les deux cents pas dans la direction de la mer, je me trouvai nez à nez avec un petit âne qui, les yeux couverts d'un sac faisait tourner une noria.

L'antique engrenage de bois que cet ânon mettait en branle, tirait des profondeurs d'un puits des ustensiles hétéroclites : vieux

pots de terre, boîtes à conserves, fixés de distance en distance sur une longue chaîne de jonc tressé, et qui, surgissant tour à tour, déversaient dans une citerne l'eau dont ils étaient pleins.

On les voit dans tous les jardins de l'Espagne et du Maroc, ces noria dont le grincement est un des bruits de la terre africaine. A Salé même il y en a plus de cent, répandues çà et là dans les vergers. Les plus charmantes s'abritent sous des mûriers qui leur prètent leur ombre. Mais celle-là était posée sur un tertre embrasé; aucun arbre ne l'abritait de ses feuilles; le soleil implacable tombait sur le pauvre animal — image d'un supplice qui durait depuis des siècles et durerait des années et des années encore, image aussi du bon accord du soleil et de l'eau, qui au pied du monticule sur lequel étaient juchés la bête et l'appareil,

faisaient pousser avec une admirable abondance un frais jardin dans le désert.

Je compris alors pourquoi le Saint qui transformait jadis en citrouilles et en concombres la tige amère de l'asphodèle, avait choisi l'heure de midi pour m'envoyer là-haut, et, entre cent noria cette triste machine. L'infortunée petite bête, lentement obstinée, qui tournait son manège avec une constance plus qu'humaine, faisait et refaisait indéfiniment le miracle qui lui valait encore, à lui Sidi Moussa, une prière des hommes. Cet âne résigné transformait, lui aussi, en jardins magnifiques la stérilité des sables...

Je caressai l'ânon, et remerciant Sidi Moussa de ne pas ressembler à ces guides importuns qui vous promènent au milieu de ruines illustres, que la curiosité de l'univers ruine davantage encore, je me rendis

chez El Kortebi. De nouveau je passai dans l'ombre de la grande mosquée, et devant la médersa dont la porte disjointe défend des siècles de rêve suspendus dans le silence, de vieux songes défaits, des voix qui se sont tues avec le murmure des fontaines, un passé de science embaumé dans ce sarcophage de stuc, tout un palais croulant où les poutres de cèdre sculpté blanchissent comme des ossements sous le soleil et la pluie. Je traversai les ruelles où s'élèvent les maisons des plus riches bourgeois de Salé, et tout en marchant, je pensais : faut-il que la maison d'El Kortebi soit superbe, pour l'emporter, au sentiment du Saint, sur ces belles demeures mystérieuses !

Or, la maison d'El Kortebi n'était qu'un pauvre logis. Son maître, minable lui aussi, sommeillait dans le corridor où l'on goûte, aux heures chaudes du jour,entre la porte

entre-bâillée et la cour intérieure, le léger courant d'air, seul mouvement de l'atmosphère embrasée.

Pour réveiller quelqu'un qui fait la sieste et lui demander sans autre préambule s'il ne possède pas un trésor, il faut avoir pour soi l'ordre impérieux d'un songe.

— Un trésor! s'écria le pauvre diable en jetant les yeux sur sa misère. Si je possédais un trésor, habiterais-je dans cette masure?

Cependant, me dit-il, sa famille n'avait pas toujours été pauvre. Elle était originaire de Cordoue, d'où lui venait son nom d'El Kortebi — ce qui veut dire le Cordouan. Au temps du khalife Abou Bekr, elle possédait, à quelques pas de la grande mosquée d'Occident, une maison avec un jardin. Puis aux jours malheureux où il avait fallu choisir entre l'exil, le baptême ou la mort, ses ancê-

tres avaient quitté la chère Andalousie pour venir se réfugier dans cette ville de Salé, n'emportant de leurs richesses que la clef de leur logis

— Et cette clef, l'as-tu toujours? demandai-je.

Il se leva et reparut au bout de quelques instants, tenant une clef de fer rouillée, en tout semblable à celle dont on se sert encore aujourd'hui pour ouvrir le verrou des portes musulmanes. Et par enchantement, dès que j'eus dans la main la vieille clef rouillée venue du si lointain passé, surgirent devant mes yeux des pistes poussiéreuses, des jardins dans les sables, de formidables armées noires, des murailles rougeâtres, des cours de marbre éclaboussées de sang, des palais qui s'écroulent pour renaître sans cesse, des chambres parfumées remplies de voix de femmes, de jets d'eau

et de musique. Je revis Tolède. Cordoue, Grenade, toute la vieille gloire que j'avais traversée quelques jours auparavant pour venir dans ce pays, et je ne la revoyais pas dans sa décrépitude, mutilée par le temps, déformée par les architectes, envahie par les touristes et les commentaires des savants : je retrouvais cette beauté vivante, dans sa fraîcheur première, et j'entendais à mon oreille l'antique chanson du Regret qu'on chante de Tunis à Fez sur les violons et les guitares :

Nous avons passé les beaux jours
A Grenade, ville des plaisirs.
Entre les roses et les bourgeons,
nous avons passé la soirée.
O regrets d'avoir quitté
les demeures de l'Andalousie
arrêtez de me faire souffrir !

Oui, qu'étaient les habitations luxueuses des bourgeois de Salé et la médersa elle-même,

auprès de ces demeures nostalgiques? Garde bien ta clef, El Kortebi, c'est la clef du plus beau des songes! En vain chercherais-tu, à Grenade ou à Cordoue, la serrure où glisser son fer rouillé. Une autre clef ouvre aujourd'hui ta maison de jadis et les palais croulants. Mais si tu veux, ô vieil Abencérage, nous construirons ensemble une demeure nouvelle; nous y mettrons une serrure que ta clef saura ouvrir, et dans le frais patio dont nulle trace de sang ne tachera les dalles, ensemble nous écouterons ce que le bruit d'une eau très pure fait entendre d'éternel aux amoureux et aux sages...

Le fondouk des huiles, à Salé, ressemble à tous les fondouks : des ânes, des mules, des chevaux vaguent autour d'un puits dans l'odeur nauséabonde de la cour intérieure, et au premier étage, le long de la galerie

de bois, s'ouvrent les petites cases qu'habitent les filles de la douceur. Ainsi que la plupart des fondouks, celui-là est un bien habous, une fondation pieuse, et les quatre-vingts douros que paie le tenancier servent à l'entretien des mosquées.

Sidi Moussa lui-même avait vécu dans cette hôtellerie. On me conduisit à la chambre qu'occupait jadis le saint homme, et dans laquelle, en ce moment, une fille de la douceur, dans sa toilette brillante, avec une étoile au front, du fard sur les pommettes et une cigarette à la main, faisait sa petite cuisine. Comment le Cadi, les Oulémas, les fidèles du Marabout supportaient-ils cette profanation? Pourquoi, là-bas, un tombeau si vénéré? Pourquoi, ici, un oubli si injurieux?

« O raisonneur éternel, me dit alors Sidi Moussa, je ne t'ai pas conduit sans dessein

dans cette chambre qui fut en effet la mienne. Apprends donc, fils d'un autre ciel, par le contraste que j'ai mis sous tes yeux, à ne pas t'étonner. Tu en verras bien d'autres dans ce pays, où maintenant je te laisse aller seul. Continue ton voyage, et cesse de t'imaginer que le plus grand intérêt de la vie, c'est de comprendre. Abandonne-toi simplement aux événements et aux choses. Et surtout garde-toi de jeter sur le monde le regard du sot qui s'indigne, d'imiter l'orgueilleux qui oppose sans cesse son sentiment à d'autres sentiments, sa pensée à d'autres pensées, et de croire, avec le pédant, que la sagesse est unique. »

CHAPITRE XII

LE MOUSSEM DE NOTRE CIVILISATION

C'est aujourd'hui vendredi. Dans le grand cimetière de la dune, pas un burnous, pas un haïck n'est venu s'asseoir sur les tombes ; pas un maître d'école n'a mené son petit troupeau d'enfants fleuris chantonner le Coran au milieu des pierres funèbres : on se croirait un jour ordinaire de la semaine ; et peut-être, depuis qu'il y a des tombes en ce lieu, jamais la solitude n'a été si complète... Sur le plateau habituellement désert où s'élève le palais du sultan, près du grand aguedal vide, une foire française vient de s'ouvrir, et tout le monde, délaissant les

morts, s'en est allé assister à la fête de notre civilisation.

Devant les baraques de bois, je retrouve les notables de Rabat et de Salé que je voyais l'autre soir, au moussem de Sidi Moussa, nonchalamment étendus sous les tentes blanches et noires, pleines de piété, de paresse, de contemplation, de musique ; je retrouve les cavaliers qui lançaient leurs fantasias entre la casbah ruinée et le tombeau du ramasseur d'épaves, et tous ces gens en délire qui se passionnaient, là-bas, pour les exercices étranges, l'ivresse, l'exaltation sacrée, le sang qui coule sur la joue, la chevelure qui se défait, la bave qui écume aux lèvres, le corps qui se contorsionne et se brise au milieu du cercle obstiné qui frappe le sol en cadence... Voilà tous les cercles rompus, les rondes arrêtées, les prières suspendues. Dans quels sous-sols, dans quelles tanières, les nègres musi-

ciens ont-ils laissé leurs instruments? Les hachettes des Hamadcha encore ensanglantées, toutes noires de sang caillé, sont accrochées à la muraille; les tambourins et les musettes relégués dans un coin; les personnages pieux ont laissé là leurs chapelets; on a soufflé sur les dernières bougies; les chansons andalouses ont suspendu leur concert qui semblait inépuisable; le poème du Regret cesse de résonner dans l'air; la volupté a quitté ses coussins de mousseline... Et tout ce monde va et vient devant nos mille inventions, filles de la dernière heure du temps, aussi surpris sans doute que je l'étais moi-même, l'autre jour, au milieu des cercles magiques. Mais devant les phonographes qui leur emplissent les oreilles de nos airs et de nos chansons, ou la toile blanche qui se peuple des aventures saugrenues de Peaux-Rouges, de cow-boys, et de celles, plus extravagantes

encore, de petits bourgeois français, ces Maughrabins ne laissent voir aucun étonnement. Toutes ces nouveautés merveilleuses sont trop loin de leur esprit pour que leur secret impénétrable les préoccupe un instant. Une bonne fois ils se sont dit que nous avions capté les génies dans nos machines, comme leurs sorciers emprisonnent les forces obscures de la nature dans leurs drogues et leurs amulettes. C'est choses de Français, pensent-ils; et cette simple idée suffit à soulager leur imagination de tout le poids du mystère.

O danses, que je vous regrette! O musique, ô volupté, fête antique que le hasard m'a mise un instant sous les yeux, mais qui est la vie éternelle d'ici et que je sais déjà mourante! Passionnés du vieux Maroc, comme je comprends vos nostalgies, comme moi-même j'en suis saisi! Dans les baraques de cette foire s'entassent toutes les choses qui

ont commencé de transformer ce pays, et qui feront que bientôt on ne le reconnaîtra plus : charrues d'acier, pour défoncer un sol qui n'a jamais été égratigné que par un soc armé d'une pointe de fer ; voitures automobiles à l'incompréhensible vitesse, pour traverser ce pays qui ne connaissait hier encore que le petit trot des ânes, l'amble de la mule, le galop des chevaux et la marche solennelle des chameaux au pas feutré; canots à vapeur, pour remonter sans fatigue, et comme en se jouant, ces estuaires habitués depuis toujours à la rame et au chant des barcassiers ; phonographes, pianos mécaniques, pour remplacer le guimbri, le tambourin, la rhaïta et tous les instruments de la musique obsédante du Moghreb.

Au loin, Rabat et Salé, après le grand éclat du jour, prennent la teinte apaisée du soir, et sur leurs blancheurs se répandent.

en longues traînées paresseuses, les fumées odorantes des fours à pain qui s'allument. Sous le soleil qui les dore, derrière leur double et triple enceinte elles semblent tout à fait rassurées, les deux petites villes d'Islam. Elles n'ont pas l'air de soupçonner quelles prodigieuses forces destructrices de leur modeste bonheur sont accumulées contre elles dans ces pavillons éphémères dressés là sur ce plateau. Pour moi, ces objets de chez nous arrivés jusqu'ici par des navires sans voiles ni rameurs, ne sont pas loin de m'apparaître, à cette heure crépusculaire, comme autant de bêtes furieuses prêtes à s'élancer sur ces maisons innocentes. Je les vois déjà s'évader de leurs cages de planches, bondir sur la pente du plateau, traverser les jardins, sauter par-dessus les murailles, se déchaîner dans les rues épouvantées, culbuter au passage l'épicier, l'herboriste, le marchand de bei-

gnets, le dévideur de soie, le brodeur de babouches, le tailleur et ses gracieux apprentis, et massacrer au fond de leurs armoires vingt métiers séculaires. Les notaires sont déjà morts de frayeur sur leurs pupitres minuscules ; les mendiants, au pied des mausolées, tombent le nez dans leur écuelle ; les norias des vergers suspendent leur gémissement ; au fond des réduits souterrains, les infatigables manèges s'arrêtent de tourner pour la première fois depuis des centaines d'années. Le silence s'enfuit des maisons. Les terrasses s'écroulent dans les cours où résonnaient jadis le tambourin et le violon. Les mosquées elles-mêmes ne sont pas épargnées...

Il est des moments où le cœur est si plein du regret de tant de choses encore vivantes mais déjà condamnées, qu'on prête trop complaisamment l'oreille aux voix nostalgiques, qui vous crient avec un accent passionné :

« Pas de bête plus redoutable que la civilisition aveuglément déchaînée ! un Aïssaoua en fureur qui dévore un mouton sanglant, un Hamadcha qui se taillade et vous tailladerait à vous-même le crâne avec sa hachette de fer, n'est pas plus hors de sens qu'un de ces civilisés, dont les regards grossiers ne découvrent pas la noblesse d'une civilisation pleine de raffinements cachés ; que la nudité choque, que la grâce pudique des longs vêtements fait sourire ; qui voudraient porter partout leur pioche et leur sottise, jeter bas les murailles séculaires, comme un obstacle au trafic, bouleverser les cimetières et construire des palace-hôtels sur le promontoire des Oudayas... La très ancienne vie que l'on menait ici, avec ses brutalités, ses injustices, sa misère, son ignorance, elle est encore préférable aux fausses douceurs, aux fausses justices, aux fausses richesses, aux

faux bonheurs, à la science vaine que nous apportons avec nous. Et je ne parle pas des vices qui nous accompagnent toujours, et qui détruisent plus de chôses que notre ordre n'en conserve. Une fois de plus, dans ce pays, comme en tant d'autres lieux du monde, le sinistre génie d'Europe va tarir pour toujours des sources de rafraîchissement, de fantaisie, de jeunesse, d'immenses nappes de silence, d'immobilité, de repos ; de grands espaces encore vierges, réservés à l'instinct, au demi-sommeil de la pensée. Et quand il n'y aura plus dans l'univers ces peuples, dont les mœurs et les usages permettent de se représenter sans effort de très anciennes vies, un fossé qu'on ne pourra plus combler sera creusé dans l'histoire. L'humanité appauvrie, enlaidie, abêtie par sa propre intelligence, ne sera même plus capable de comprendre quel trésor elle a gaspillé...

O regrets de l'Andalousie
Arrêtez de me faire souffrir!

Après tant d'autres conquérants, voici que notre heure a sonné. La destinée remet ce pays dans nos mains; et au lieu de se lamenter, il faut nous réjouir, car si nous n'étions pas venus, d'autres auraient pris notre place, d'autres maîtres plus brutaux. Par une chance unique, la fortune a voulu qu'un esprit ferme et généreux, une intelligente tendresse pour l'âme de ce vieux pays ait policé ici la civilisation, lui ait enlevé son venin et cette dureté qu'a presque toujours la puissance. En Algérie, pendant un siècle nous nous sommes organisés sans tenir compte de l'Islam et nous avons tué trop de choses — de celles qu'on ne remplace jamais. Là-bas, la fête arabe est finie. Mais au Maroc, la claire raison du général Lyautey, et chose encore plus rare, son profond sentiment de

la beauté musulmane et de la nôtre propre, s'emploie à nous épargner le spectacle de destructions imbéciles, et à faire respecter ici une noble manière de comprendre la vie, qu'ailleurs mal avertis encore nous avons méprisée. Dans cet immense bled qu'envahit derrière moi le crépuscule, il a construit des routes, pacifié des tribus, aménagé des ports, bâti des cités nouvelles, retenu sur le bord de l'abîme de grands vestiges du passé que les indigènes eux-mêmes laissaient aller à la ruine, sauvé de vieux métiers, remis les artisans sur la trace de leur génie d'autrefois; là où l'immobilité ressemblait trop à la mort, il a apporté la vie; les sentiments du vieux Moghreb, ses traditions, ses mœurs, son gouvernement séculaire, rien n'a été brutalisé; et devant moi, ce soir,ces deux cités d'Islam, si paisibles sous la lumière déclinante, peuvent s'endormir dans leurs murail-

les, au moins avec l'illusion qu'elles ont gardé leur secret... Dans ce pays du Sultan Noir où tout est dominé par quelque influence invisible, puisse l'esprit du Général vivre toujours au fond des choses et l'emporter sur des façons brutales et des égoïsmes grossiers! Puissions-nous ne pas déranger un seul pli au blanc linceul de chaux qui couvre Rabat et Salé! Dans l'âge de fer où nous vivons, on ose à peine écrire qu'il est permis de tout attendre de l'intelligence et de l'amour. C'est vrai, on n'ose pas le dire, mais il faut pourtant l'espérer...

Je rentrai, à la nuit tombante, le long des murs almohades. Du cœur mystérieux des jardins ranimés par la rosée nocturne, montaient des parfums de figuier et de menthe, mêlés à l'odeur de la poussière et au bruit sourd de la mer, dont la rumeur se réveille dès que le soleil est couché; il

faisait tout à fait nuit quand j'arrivai à l'enceinte andalouse, derrière laquelle se pressent les maisons de Rabat.

Au pied de la muraille, se trouve un de ces cimetières où l'on enterre tous ceux qui meurent hors des remparts, même quand ils sont de la cité, pour éviter que les cadavres ajoutent leur contagion à toutes les influences mauvaises qui existent déjà dans la ville. Au milieu de ces tombes, comme dans les grands champs mortuaires allongés au bord de la grève, il me semble qu'il y a, là aussi, des places réservées aux idées étrangères accourues d'au delà l'Océan, toutes remplies d'une orgueilleuse vie, et qui pendant des siècles et des siècles sont venues battre cette enceinte, s'y briser et mourir. Bien souvent, au crépuscule, rentrant du bled solitaire, j'ai cru voir errer leurs fantômes, lorsque les burnous qui cheminent revêtent l'aspect

mystérieux que nos imaginations à nous, hommes du Nord, prêtent aux esprits errants. Aujourd'hui ces pensées triomphent. Elles franchissent le rempart, pénètrent avec moi dans la ville, m'accompagnent jusqu'à ma maison à travers les petites rues, qu'éclaire çà et là une bougie plantée dans un concombre. Parmi ces demi-ténèbres, toutes les charmantes choses d'Islam reprennent peu à peu leur empire et murmurent à mon oreille l'éternelle musique du renoncement oriental. Vais-je encore me laisser séduire ?... Je lève le heurtoir de ma porte. Il retombe brutalement, dans le silence de la rue, brisant l'enchantement nocturne. Aschkoun ? crie la servante. Je lui réponds : « C'est moi ! » Mots d'un autre langage qui ne signifient rien au milieu de ces grands murs blancs, et qui pourtant font que la porte s'ouvre. Et je demeure un instant confondu de me trouver

au milieu du patio qu'une lune paisible éclaire, seul avec mon ombre et tout ce que j'apporte avec moi d'incompréhensible et d'étranger.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5640-8-18. — (Encre Lorilleux).

Décision du Syndicat des Éditeurs (février 1918). Augmentation provisoire : 30 0/0.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

LOUIS ARTUS

LA MAISON DU FOU

Un volume in-18 . . . . Prix. **3 fr. 50**

FRANCIS DE MIOMANDRE

VOYAGES D'UN SÉDENTAIRE

Un volume in-18 . . . . Prix. **3 fr. 50**

JEAN BESLIÈRE

FRANZILI

ROMAN

Un volume in-18 . . . . Prix. **3 fr. 50**

JEAN GIRAUDOUX

LECTURES POUR UNE OMBRE

Un volume in-18 . . . . Prix. **3 fr. 50**

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 5642-8-18. — (Encre Lorilleux).


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 09 01 03 020 8